



James McDonald

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1887



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1887

ILLUSTRATIONS

DE MM. JULES GIRARDET — PIERRE VIDAL — GUSTAVE-POPELIN

LOUIS MORIN — FRANÇOIS SCHOMMER — CLAUDIUS POPELIN — HENRI DUPRAY

GUSTAVE COURTOIS — GEORGES CLAIRIN — SAINT-ELME GAUTIER

FAC-SIMILÉ D'UN DESSIN DE FRANÇOIS CLOUET

LES

LETTRES ET LES ARTS





Guy Chabot, baron de Jarnac, qui se battit en duel en 1547, contre la Chastaigneraye

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE — TOME QUATRIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cte,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

1887

LES

LETTRES ET LES ARTS



NOTES ET SOUVENIRS

Lundi, 22 mai 1871. Étretat. — Dépêche officielle de Versailles, du 21 mai, sept heures du soir.

La porte de Saint-Cloud vient de s'abattre sous le feu de nos canons. Le général Douai s'y est précipité et il entre en ce moment dans Paris avec ses troupes. Les corps des généraux Clinchant et Ladmirault s'ébranlent pour le suivre.

A. THIERS.

Le soir, à huit heures, je m'installe sur le siège de la petite diligence de

Fécamp. Mon voisin est un cultivateur de Froberville. Nous causons. Ce brave homme me fait un brin de morale :

— Où allez-vous ?... A Versailles... à Paris... Voilà une drôle d'idée !... Attendez au moins qu'on ait fini de se battre... Vous vous *émouvez* trop, vous autres Parisiens, et vous avez trop de curiosité... C'est là votre malheur... Nous ne nous *émouvons* pas tant que ça dans les campagnes... Mais vous, pour une maladie, pour une guerre, pour une révolution, vous vous mettez dans des états, vous vous usez le sang. Toutes ces choses-là n'auraient pas d'importance si on ne s'en occupait pas tant que ça... Car, enfin, au bout du compte, les jours n'ont jamais que vingt-quatre heures, les mois que trente jours, les années que douze mois. Tant que ça dure, ça dure, et quand c'est fini, c'est fini. Il n'y a que les gelées tardives qui empêchent les pommiers de fleurir ; les guerres et les révolutions n'y font rien. Faut pas s'*émouvoir*... Ne vous *émouvez* donc pas...

Mardi, 23 mai 1871. — A trois heures et demie du matin, arrivée à Poissy, qui est maintenant *tête de ligne*. Les conducteurs crient : « Poissy ! Tout le monde descend. » Et tout le monde descend. Nous sortons de la gare. Pas un omnibus, pas une voiture. Nous sommes là, sur le trottoir, aux premières clartés du jour, encore à moitié endormis, consternés, navrés, chargés de valises et de paquets. Nous formons un lamentable petit groupe de onze voyageurs, au nombre desquels se trouve une voyageuse très élégante et très gentille. Le malheur nous rapproche et la délibération commence. Il n'y a que sept kilomètres de la gare de Poissy à la barrière de Saint-Germain. Le temps est charmant. La petite voyageuse, pleine de courage, ne recule pas devant cette promenade matinale. Notre caravane se met en mouvement et suit d'abord la grande rue de Poissy, puis cette admirable route qui traverse la forêt.

La marche et l'air vif du matin nous tirent bien vite de notre somnolence, et nous n'avons pas fait cent pas que la conversation s'engage, facile, animée, confiante.

On ne rencontre, en ce moment, dans les gares, dans les voitures

publiques, sur les grands chemins, que des gens expansifs, ayant comme une rage de parler, de raconter leurs aventures, leurs malheurs. Personne n'a échappé à ces tragiques événements. Chacun a eu *son histoire* qui lui paraît la plus intéressante du monde. Voici, de notre caravane, un très fidèle croquis, et, de notre causerie, un très exact procès-verbal.

Dans de vieux uniformes usés, rapiécés, raccommodés sur toutes les coutures, deux officiers de l'armée de Metz, arrivant d'Allemagne après sept mois de captivité et allant se mettre *à la disposition de Monsieur Thiers*. C'est l'expression dont ils se servent tous deux... Monsieur Thiers est le souverain maître de la France. Il organise l'armée ; il la commande. Tout s'efface et disparaît devant lui.

Un gros marchand de bœufs qui s'en va traiter à Versailles — toujours avec Monsieur Thiers — pour l'approvisionnement de l'armée, et qui ne cesse de répéter :

— Ont-ils dû en gagner de l'argent, ces Versaillais depuis six mois : l'armée prussienne à nourrir, pendant le premier siège ; et l'armée française, et les Parisiens réfugiés, pendant le second !

Un vieux monsieur qui m'adresse avec une véritable anxiété la question suivante :

— Je sais qu'on paye à Versailles les coupons des rentes 5 °/₀ et 3 °/₀, mais peut-on toucher les coupons des obligations de chemins de fer ?

Je ne suis pas en état de donner le renseignement désiré. Alors ce sont des lamentations.

— Les grandes compagnies vont avoir à dépenser des millions ! Toutes ces lignes détruites, tous ces ponts à rebâtir... Et les obligations de la Ville de Paris ? Qu'est-ce que va devenir le crédit de la Ville de Paris ?

J'essaie de remonter un peu ce pauvre monsieur. Nous sommes en pleine forêt. A chaque instant, il nous faut escalader des arbres abattus et jetés au hasard en travers de la route.

— Que de ruines, s'écrie le vieux monsieur, et c'est une forêt de l'État ! C'en est fait de la fortune publique, et les fortunes particulières, monsieur, dépendent de la fortune publique.

Il porte une valise, toute petite, mais qui paraît extrêmement lourde. Tous les cent pas, il la change de main. Un de nous dit au vieux monsieur :

— Voulez-vous que je vous la porte un peu, votre valise ?

— Non, non, s'écrie le vieux monsieur avec terreur.

Et ses doigts crispés serrent très fortement la poignée de la valise.

Un autre vieux monsieur, doux, aimable, souriant ; il a sous le bras deux boîtes, longues et plates, recouvertes de maroquin noir. Et saisissant le moment où mes regards rencontraient ces deux boîtes :

— Ce sont mes flûtes, me dit-il, mes deux flûtes, monsieur... Il y en a une en argent.

Voilà mon flûtiste lancé. Il me raconte sa vie. Il faisait, avant la guerre, partie de l'orchestre d'un théâtre des boulevards. Il a quitté Paris pendant le siège. Il s'en est allé retrouver son frère qui est bonnetier à Alençon ; il est resté là très tranquille pendant la guerre ; il a même trouvé quelques leçons de flûte. Voici la fin de la Commune. Il pense bien que *son* théâtre va rouvrir, et il se rapproche de Paris, lui et ses flûtes.

Un jeune homme étrangement accoutré : un veston d'étoffe verdâtre, une cravate rouge, un képi de fantaisie et de grandes bottes jaunes, ornées de gigantesques éperons. Il parle beaucoup, il parle trop. Il était officier de francs-tireurs pendant la guerre. Il a servi dans le corps de Garibaldi, puis dans l'armée de Bourbaki. Et il disait à Garibaldi... Et il disait à Bourbaki... Et il disait à Cambriels... Il est allé à Bordeaux soumettre un plan de campagne à Gambetta. Et il disait à Gambetta... Ah ! si on l'avait écouté !... Mais nous-mêmes nous ne l'écoutons pas... Ses discours ont un air de vantardise et de hâblerie...

Trois personnages quelconques nuls, effacés, silencieux, absolument silencieux ; et, enfin, la petite voyageuse, marchant d'un pas alerte et résolu, mais fort préoccupée de cette question :

— Où est le 42e de ligne ? à Versailles ou à Sceaux ?

Tout à coup l'un des officiers s'arrête, prête l'oreille :

— Écoutez, nous dit-il. C'est le canon, le canon du côté de Paris !

Oui, c'est bien le canon. Nous nous remettons en route. Nous marchons

au canon. Nous arrivons à Saint-Germain. Notre petite troupe se disperse au coin de la rue de Paris et de la rue au Pain.

Je m'en vais seul tout droit à la terrasse qui est déserte, absolument déserte. La rivière à mes pieds est toute fumante du brouillard du matin. La grande masse du Mont-Valérien fait, seule, tache sous un soleil radieux. Les canons du fort tirent, à intervalles réguliers, sur Paris. A chaque coup, un léger nuage de fumée monte vers le ciel. Je m'accoude sur la balustrade de la terrasse, et je reste là, contemplant ce spectacle : Paris bombardé par la France.

Et c'est Monsieur Thiers qui donne en ce moment l'assaut à ces fortifications de Paris, *construites par lui.*

Un de mes amis dînait, il y a quinze jours, chez Monsieur Thiers, à Versailles... Et voilà que mon ami, après le dîner, se trouvant dans un coin du salon avec deux ou trois personnes, eut l'imprudence de dire, à voix basse, très basse :

— Mon sentiment est que, depuis un mois, on aurait pu entrer à Paris par surprise.

Monsieur Thiers était à vingt pas de là, à l'autre bout du salon, mais il a, paraît-il, l'oreille fine, quand on parle des fortifications de Paris. Il bondit sur mon malheureux ami avec un véritable emportement :

— Ah! vous êtes, mon cher monsieur, de ceux qui croient qu'on peut entrer dans Paris par surprise. C'est une erreur, sachez-le bien... Par surprise! Voilà qui est bientôt dit! Prenez le commandement de l'armée et entrez dans Paris par surprise!... par surprise! Je suis peut-être compétent dans la question. Les fortifications de Paris sont un ouvrage immense, un ouvrage de premier ordre... Elles ont arrêté les Prussiens pendant cinq mois. Elles les auraient arrêtés pendant cinq ans, pendant cinquante ans, si Paris n'avait pas manqué de vivres. Et la Commune ne manque pas de vivres; elle se ravitaille tout à son aise, à travers les lignes prussiennes. Croyez-moi, ce n'est pas une petite affaire que d'avoir raison des fortifications de Paris. C'est une entreprise colossale, gigantesque; on ne peut en venir à bout que par une grande opération d'ensemble, par un immense effort militaire,

longuement, savamment combiné... Ah! les fortifications de Paris!... Je les connais, moi, mieux que personne, les fortifications de Paris!

Monsieur Thiers là-dessus s'en alla. Mon ami avait reçu cette semonce, la tête basse, docilement, respectueusement, mais, le lendemain, il se vengeait en me disant :

— Oui, Monsieur Thiers veut entrer dans Paris et y entrera, mais il lui déplairait de voir *ses* fortifications tomber trop vite et trop facilement. Il faut qu'il soit bien démontré que Monsieur Thiers seul était capable de prendre cette ville rendue imprenable par Monsieur Thiers. Amour-propre d'auteur!

Versailles, neuf heures du matin. — Convoi d'insurgés. En tête, deux trompettes et cinq ou six gendarmes, le revolver au poing; puis, entre deux haies de sergents de ville, les prisonniers : des femmes, des vieillards, des gamins de douze ans enfouis dans de grandes tuniques de la garde nationale qui leur battent les talons... un bébé de huit à dix mois dans les bras de sa mère!... Presque tous les prisonniers ont la tête nue. Derrière le convoi, une charrette, et, dans cette charrette, le cadavre d'un grand vieillard à longue barbe blanche. Près de ce cadavre tout raide et secoué par les cahots de la voiture, deux blessés, touchant le mort et cahotés comme lui. Dans cette même charrette, une femme garrottée; on dit qu'elle a tué un capitaine à coups de couteau. Très pâle, mais calme. Sa robe déchirée laisse voir l'épaule nue; ses cheveux pendent en désordre. Derrière la charrette, un homme attaché par les poignets entre deux chevaux. Une arrière-garde de huit ou dix lanciers. Un de ces lanciers, tout à fait en arrière-garde celui-là, seul; on l'arrête un instant, on l'interroge et il répond :

— C'est épatant dans Paris, c'est épatant!... Des barricades, des barricades!... Et des coups de fusil!... et des coups de canon!... C'est épatant quand on n'attrape rien!

Un vieux monsieur s'est accroché à la bride du lancier et lui dit :

— Vous n'êtes pas allé, par hasard, du côté de la rue de l'Échiquier?... Vous ne savez pas ce qui se passe par là?


Jules Girardet

Mais le lancier, se voyant séparé de ses camarades, attaque son cheval, jette le vieux monsieur par terre et part au galop en répétant son éternel :

— C'est épatant! c'est épatant!

On relève le vieux monsieur.

Dix heures et demie. — Autre convoi. En tête, une vingtaine de femmes; démarche assurée, regard ferme, un air d'orgueil et de crânerie... Les hommes derrière, marchant deux par deux, tenant chacun par la main une longue corde et maintenus étroitement serrés par deux files de cavaliers, le revolver au poing... Puis encore, encore des femmes... Encore un enfant dans les bras d'une de ces femmes... tout petit celui-là... Il crie... Sa mère le regarde... Elle a l'air de lui dire : « Tu auras à téter quand nous serons arrivés... Ici, je ne peux pas. » C'est navrant! On n'aurait pas dû faire venir cette femme, à pied, de Paris, avec cet enfant. Je la suis du regard, pendant qu'elle s'éloigne.

Mais voici que, tout à coup, j'entends prononcer mon nom. C'est un de ces malheureux qui vient de m'appeler dans une sorte de râle de détresse... Cet homme est hâve, harassé, tué de fatigue. Il porte un pantalon de garde national et une cotte de toile bleue. Tête nue sous ce soleil de feu. Une sorte de masque de poussière est collé par la sueur sur son visage. Il fixe sur moi des regards anxieux, avides, suppliants. Et j'entends encore mon nom.

Il passe... Il est passé... Mais il se retourne. Quelle supplication dans ses yeux! Je connais, je suis sûr de connaître cet homme qui vient de me remuer l'âme par ce cri de désespoir... Oui, mais qui est-ce? Je cherche sans pouvoir trouver... Je tâche de suivre la colonne... Si je pouvais lui parler, lui demander son nom... La foule est énorme et je ne puis avancer. Il est déjà loin... et cependant je vois encore se tourner vers moi ces yeux désespérés.

Je vais déjeuner à l'hôtel des Réservoirs; j'avais faim, avant le passage de ce malheureux; je n'ai plus faim maintenant. J'ai toujours les yeux de cet homme dans les yeux. Qui est-ce? qui est-ce? Je cherche, je cherche. Je l'ai vu souvent, très souvent; il me semble même que je l'ai rencontré récemment, et que j'ai causé avec lui... Je continue à chercher, à chercher vainement.

Il y a un monde énorme dans cette grande salle à manger des Réservoirs. Et beaucoup de bruit, beaucoup de gaieté, beaucoup trop de gaieté. On cause, on crie, on rit. Mais, tout d'un coup, le bruit tombe, un grand silence se fait, tous les yeux sont fixés sur une femme vêtue de noir, du noir le plus sévère, robe de crêpe, voile épais sur la figure. C'est une jeune chanteuse fort belle et fort connue. Elle traverse toute la salle, lentement, d'un pas théâtral, d'un air tragique, apprêtée, fausse dans sa douleur vraie. On sait le secret de cette douleur. Quelqu'un a été arrêté, ces jours derniers, à qui cette belle personne porte le plus tendre intérêt. Elle vient voir Monsieur Thiers et lui demander la liberté de celui qu'elle aime.

Ah! comme elle a bien fait de venir! Elle m'a ramenée brusquement à Paris, dans les coulisses de l'Opéra, et, d'un seul coup, par une rapide association d'idées, j'ai vu clair dans mes souvenirs. Cet homme est un machiniste de l'Opéra. Vers le milieu du mois de mars, entre le 10 et le 15, j'ai eu avec lui, sur les buttes Montmartre, une très intéressante conversation.

J'étais allé voir les fameux canons de Montmartre et leurs fameux gardiens. C'était la grande attraction du moment, le pèlerinage des Parisiens. Les rues de Montmartre étaient parfaitement libres, mais, sur le sommet de la butte, près du Moulin de la galette, on voyait les canons braqués sur Paris et gardés par les volontaires montmartrois.

Or, le jour de ma visite, pendant que j'étais tenu sévèrement à distance par les factionnaires, un sergent vient à moi :

— Vous pouvez entrer, me dit-il, la consigne n'est pas pour vous.

Et comme je le regardais avec quelque étonnement, flatté sans aucun doute, mais encore plus surpris d'être reçu avec de tels égards.

— Ah! je vois bien que vous ne me reconnaissez pas... Je suis un tel, machiniste à l'Opéra... J'ai une petite nièce dans le corps de ballet.

Il me la nomma.

— Et vous l'avez recommandée à M. Perrin, au moment du dernier examen... Elle a passé dans les secondes choryphées... Vous me reconnaissez maintenant... Allons, entrez, entrez, venez voir nos canons.

J'entrai donc dans le parc d'artillerie, mais, au moment même où mon

sergent machiniste et oncle de danseuse prononçait avec quelque emphase ces mots : *nos canons,* je lisais cette inscription sur l'afût du premier canon : *donné par la Chambre des notaires de Paris.*

— Vos canons ! vos canons ! dis-je à mon nouvel ami, en voilà un, au moins, qui n'est pas à vous. Il appartient aux notaires de Paris.

— Oh ! me répondit-il en riant, ils ne viendront pas le chercher, leur canon... et on ne le leur rendrait pas. Nous gardons nos canons pour empêcher Monsieur Thiers de les livrer à Bismarck.

— Mais Monsieur Thiers n'a aucune envie...

— Ne parlons pas de ça... Vous avez votre idée sur Monsieur Thiers... j'ai la mienne. Nous ne nous entendrions pas... parlons d'autre chose... Il faut espérer que ça va bientôt rouvrir à l'Opéra !

Je lui demandai des nouvelles de sa nièce. Elle allait bien. Elle était restée à Paris pendant le siège et n'avait pas trop souffert. M. X*** (un vieil habitué du foyer de la danse) avait été parfait pour les petites enfermées dans Paris; il leur avait envoyé des conserves, du chocolat, des lentilles, des pommes de terre, etc., etc.

Mon sergent me racontait ces choses, lorsqu'un officier se montra, un capitaine, sabre traînant, bottes molles, important, solennel.

— Eh bien ! sergent, dit-il, qu'est-ce que c'est que ça ? Vous ne devez pas laisser pénétrer. Ça n'est pas un journaliste au moins ?

— Non, capitaine, ça n'est pas un journaliste... C'est une personne de ma connaissance... J'en réponds.

— C'est bien alors... Si vous en répondez, c'est bien... Mais n'oubliez pas la consigne... Pas de journalistes ! Pas de gens prenant des notes sur des carnets ! C'est la consigne... Je la blâme, mais je la fais respecter ! Je les laisserais entrer, moi, les journalistes, je les inviterais même à venir, moi !... Qu'est-ce qu'ils verraient ? De bons citoyens, de bons républicains qui gardent les canons de la République... Salut, citoyen...

Il s'éloigna. Je restai seul avec mon sergent. Nous causâmes pendant quelques instants. Il eut encore sur Monsieur Thiers quelques paroles très rigoureuses... Et c'est de Monsieur Thiers que dépend aujourd'hui sa liberté.

Ces choses me reviennent nettement en mémoire... Comment retrouver ce pauvre diable ? Comment le préserver du Conseil de guerre et de la déportation ?

Je sors des Réservoirs, et, quelques instants après, avenue de Paris, je rencontre Cham, avec son éternel *toutou* sur les bras, son cher petit *Bijou*. Je lui raconte mon histoire de machiniste.

— Venez avec moi, me dit-il, j'ai ici un ami très précieux, M. Demarquay, un homme charmant, un confrère — il dessine fort agréablement — cousin de Sainte-Beuve, et, par-dessus le marché, commissaire de police à Paris. Je passe ma vie dans son bureau... Rien de plus curieux... Il est chargé de l'interrogatoire sommaire des vagabonds arrêtés dans les environs de Versailles, et demain je dois aller avec lui à Satory... C'est là que doit se trouver votre homme, vous viendrez avec nous.

Cham me conduit chez M. Demarquay... Il n'est pas rentré. On nous fait attendre dans une petite pièce, où sont entassées vingt ou vingt-cinq personnes. Nous nous asseyons sur une banquette. Deux vieilles dames causent à côté de nous :

— Mademoiselle Godard, vous vous appelez mademoiselle Godard... Il y a des hasards bien curieux... Godard... c'est le nom de mon cordonnier.

— Rue de l'Ancienne-Comédie ?

— Oui, rue de l'Ancienne-Comédie.

— C'était mon frère.

— Comment ! c'était votre frère... Est-ce qu'il est mort ?

— Oui, pendant le mois de février, après la capitulation, au commencement de l'*amnistie*.

L'*amnistie,* c'est l'*armistice...* jamais, dans la classe populaire, on n'a su dire ce mot-là.

— Il est mort depuis trois mois déjà, et je ne m'en doutais pas !

— Oh ! vous savez, dans ces temps-ci, on vit, on meurt, ça n'a pas la même importance que dans d'autres temps.

Voici M. Demarquay. Il nous fait entrer dans son cabinet, grande pièce qu'il partage avec un commissaire de police de Versailles. On amène à

M. Demarquay les gens arrêtés à Paris, et aussi les vagabonds, les personnes suspectes qui rôdaient aux environs de Versailles ou dans les lignes de l'armée. Il leur fait subir un interrogatoire sommaire, et c'est ensuite, pour eux, la liberté ou la prison. Le commissaire de police de Versailles ne s'occupe que de ses administrés, des habitants de Versailles.

C'est entendu; M. Demarquay me conduira demain à une heure à Satory. L'homme sera là ; il n'y a pas ce soir de départ pour Belle-Isle. M. Demarquay m'autorise à rester et j'accepte avec empressement. J'ai passé là trois heures, voyant et entendant les choses les plus extraordinaires, et, ce soir même, aussi fidèlement que possible, je note tout ce que j'ai vu et entendu. Nous allions et venions, Cham et moi, du bureau de M. Demarquay au bureau du commissaire de police de Versailles.

Un garde amène un petit gamin de treize ans, en guenilles, en loques, pieds nus, tête nue, le visage brûlé, tanné par le soleil. On l'a arrêté près du pont de Sèvres. Il cherchait à forcer les lignes.

— Tu venais de Paris ?

— Non, j'y allais.

— Pourquoi faire ?

— Pour voir ma famille.

— Où demeure-t-elle, ta famille ?

— Du côté de Clignancourt.

— La rue ?

— La rue... la rue... Je sais pas le nom de la rue... Il y a tant de rues dans Paris... Mais je sais que c'est du côté de Clignancourt, et j'irais les yeux fermés.

— Tu choisis un drôle de moment pour aller voir ta famille.

— Dame, je ne l'avais pas vue depuis longtemps... j'étais impatient... je me suis dit : je vais entrer avec les troupes.

— Montre tes mains...

— Oh ! je les ai lavées !

Ce cri lui échappe... et il tend ses deux mains au commissaire, deux mains

d'une saleté telle qu'on aurait juré qu'elles n'avaient pas été lavées depuis six mois... La vérité est que le petit malheureux avait essayé de les laver.

— Ah! tu les as lavées... Eh bien! comment donc étaient-elles avant, si elles sont comme ça après?

— Dame, elles étaient... elles étaient...

Il regarde ses deux mains... Il comprend qu'il vient de dire une bêtise.

— Pourquoi les as-tu lavées?

— Mais pour les laver... Si on ne peut plus se laver les mains, à présent...

— Viens ici que je les sente un peu, tes mains... Ça sent le plomb... tu as manié des balles?

— Ça, c'est possible... on en ramasse un peu partout dans les environs... des balles prussiennes... des balles françaises... tout ça est pêle-mêle autour du fort d'Issy... j'en ai ramassé... qu'est-ce que vous voulez? On est misérable... Et ça se vend deux sous la livre.

— Tu n'allais pas à Paris... Tu en sortais... Tu es un insurgé.

— Si j'étais un insurgé, je serais pas venu me *rencogner* à Versailles.

— Tu cherchais à filer...

— Puisque je vous dis que j'allais à Paris voir ma famille... Et tenez, j'ai une preuve... Regardez...

Il tire de sa poche et il tend au commissaire un méchant chiffon de papier graisseux, crasseux, plié en quatre.

— Regardez ce qu'il y a d'écrit là-dessus... C'est une bonne preuve que j'allais dans Paris.

Le commissaire regarde et lit :

— *Mademoiselle Adèle, blanchisseuse, rue Myrrha.*

Il déplie le papier... c'était une lettre d'amour adressée à la blanchisseuse et signée Panier.

— Panier... qu'est-ce que c'est que ce Panier?

— Je vas vous dire, mon commissaire... J'étais donc du côté de Sèvres... Il y avait des artilleurs par là... Un de ces artilleurs me dit : « Tu vas dans Paris... De quel côté que tu iras? » Je lui réponds : « Du côté de ma famille, du côté de Clignancourt. — Comme ça se trouve, fait l'artilleur, j'ai ma

connaissance par là... Veux-tu lui remettre une lettre de ma part ? » Alors, il a écrit ça sur le comptoir d'un marchand de vin de Sèvres... Et j'ai pris la lettre, pour lui rendre service, à cet artilleur, parce que je les aime, les artilleurs, parce que j'ai eu un oncle dans l'artillerie, même qu'il a été blessé à Solférino. Vous voyez bien que je suis pas pour la Commune... On n'est pas pour la Commune quand on a eu un oncle dans l'artillerie et quand on se charge d'une lettre d'un artilleur pour sa connaissance...

Le commissaire fait un signe. Un garde prend le gamin par le bras et l'emmène. Le gamin répète en s'en allant : « Certainement, on n'est pas pour la Commune quand on se charge de la lettre d'un artilleur pour..... »

Un Suisse, tout jeune, naïf, doux, souriant, de la meilleure foi du monde. Il était capitaine, aide de camp de Dombrowski; il ne montre aucune inquiétude. Sa conduite a été parfaitement naturelle, parfaitement légitime; il avait été officier de francs-tireurs pendant la guerre ; il s'était battu avec nous contre les Prussiens ; dès lors, étant par là devenu Français, il pouvait à bon droit se mêler de notre guerre civile et se battre contre des Français. Voilà son raisonnement, qui lui paraît irréfutable.

Un autre, un Belge celui-là. Il porte un uniforme de lieutenant, mais il n'a pris aucune part aux événements de la Commune. Lui aussi avait fait partie d'une compagnie de francs-tireurs. Il avait là, pour capitaine, un Italien. Dans les premiers jours d'avril, il était à Paris, sans ressources, battant le pavé et cherchant fortune. Il rencontre son ancien capitaine, tout flambant neuf, botté, éperonné, tunique neuve à cinq galons d'argent... Et l'Italien dit au Belge : « Je vais vous faire nommer lieutenant, vous serez attaché aux bureaux du conseil de guerre. » Il a accepté pour ne pas mourir de faim... Jamais il ne s'est mêlé des opérations du conseil de guerre... Il touchait la solde, voilà tout... Il fallait bien manger... M. de Beyens le réclamera... Son père est huissier dans une petite ville de Belgique.

Une femme jeune, assez belle, très animée ; des restes d'élégance, robe de soie, bottines à hauts talons, gants de suède ; mais tout cela usé, fané,

fripé. Elle raconte qu'elle a fait toute la campagne contre les Prussiens d'abord, contre les Versaillais ensuite, avec son amant, capitaine de francs-tireurs pendant la guerre et lieutenant-colonel d'état-major pendant la Commune. Il a disparu dans la tourmente de ces derniers jours... Est-il arrêté? Est-il blessé? Est-il mort? Elle n'en sait rien. On l'interroge.

— D'où venez-vous?

— De Paris.

— Que veniez-vous faire à Versailles?

— Savoir des nouvelles de mon amant!

Alors elle dit tout : le nom, le grade, l'adresse, dénonçant le pauvre diable, toute fière de finir par cette phrase de mélodrame :

— Il a dû se faire tuer, c'était un héros!

Elle parle dans la fièvre, avec une extrême volubilité, l'œil en feu, le geste violent. Elle est venue à pied de Paris. Sa vieille robe de soie noire est blanche de poussière... ses bottines déchirées... ses cheveux en désordre... Quand on l'a arrêtée, elle avait douze sous dans sa poche. Évidemment sincère... N'ayant qu'une chose en tête : son amant, son amant, son amant! Elle y revient sans cesse, ne peut, ne veut parler que de cela... L'âme humaine, en ces circonstances tragiques, se livre avec un abandon extraordinaire... On lit à nu dans les cœurs.

Elle vivait depuis cinq ans avec cet homme. Lui, faisait un peu tous les métiers : placeur en vins, agent d'assurances, régisseur de café-concert... Elle, jeune fille de condition bourgeoise, l'avait suivi par amour... Pourquoi ne l'avait-il pas épousée? Elle nous répond tranquillement avec un sourire superbe :

— Le mariage n'entrait pas dans ses idées politiques, mais il ne m'aurait jamais quittée!...

Un jeune homme... vingt-deux ou vingt-trois ans... Celui-là ne voulait pas sortir de Paris... Il voulait y entrer... On l'interroge.

— Où alliez-vous?

— A Paris.

— Pour quoi faire?






Jules Girardet



— Pour avoir des nouvelles de ma tante... je n'en avais pas depuis le siège...

— Et vous choisissez le moment où l'on se bat... Dites donc la vérité... Vous alliez à Paris pour vous battre.

— Eh bien ! oui, c'est vrai. C'était mon idée de me battre, d'être de cette affaire-là... J'ai voulu m'engager dans la troupe à Versailles... On n'a pas voulu de moi... ou plutôt on m'a dit : « C'est bien, mais on va vous envoyer au dépôt, à Limoges. » C'était pas mon affaire, puisque je voulais me battre... Alors je me suis dit : je vais aller m'engager à Paris... Là on me prendra tout de suite.

— C'est absurde ce que vous dites là, on ne se bat pas indifféremment d'un côté ou de l'autre. Vous êtes pour ou contre la Commune.

— Moi, je suis pour ou contre rien du tout... Ça m'est bien égal tout ça. J'avais envie de me battre, voilà tout, ça m'ennuyait de végéter dans mon magasin, de ne pas être mêlé à l'histoire de mon pays... Il y a plus de six mois qu'on vit à Versailles au milieu de la guerre et du canon. Ça m'a donné des idées de bataille. Qu'est-ce que vous voulez? On a la tête un peu à l'envers dans des temps pareils... Je voulais avoir fait quelque chose, avoir quelque chose à raconter plus tard.

On fouille ce jeune homme ; on trouve dans une de ses poches un petit calepin.

M. Demarquay ouvre le carnet et se met à lire à haute voix :

Les Versaillais ne veulent pas de moi, et moi je veux me battre... Bataille !... Bataille !... Vive le son du canon ! Je pars... je vais me battre pour la Commune, mais si je suis tué je ne veux pas mourir...

M. Demarquay s'arrête :

— Qu'est-ce que ça veut dire : *Si je suis tué je ne veux pas mourir ?*

— Je ne sais pas, ça n'a pas de sens, je n'ai pas dû écrire cette phrase-là. Je n'écris pas de choses qui n'ont pas de sens... Ah ! je me rappelle... Tournez la page, Monsieur le commissaire, tournez la page...

Le commissaire tourne la page et trouve ces deux mots qui achevaient la pensée :

... *sans gloire.*

— Ah! à la bonne heure, s'écrie le jeune homme... La voilà complète, ma phrase.

Il est évidemment charmé de *sa* phrase et il répète avec une intonation dramatique :

— *Je ne veux pas mourir sans gloire!*

Au même moment, nous entendons s'élever une voix criarde dans le coin du commissaire de police de Versailles... La comédie et le vaudeville se mêlaient étrangement à toutes ces choses terribles. C'était une vieille dame de Versailles qui avait perdu son petit chien.

— Il est blanc, disait-elle, avec une tache noire sur le nez. Il s'appelle Sadowa... Je l'avais depuis la bataille de ce nom... Il y a bientôt quatre ans... C'est le temps de s'attacher à une bête...

Le malheureux commissaire de police de Versailles a toutes les peines du monde à arrêter ce torrent de paroles.

— Laissez-moi tranquille avec votre chien, si vous croyez que nous avons le temps aujourd'hui!

— Eh bien! quoi? Aujourd'hui! aujourd'hui! Qu'est-ce que ça me fait tout ça? Je viens réclamer pour mon chien. Et voyez-vous, j'ai mon idée... J'ai un voisin qui détestait mon chien... M. X***... une canaille... Je suis sûre qu'il a profité de tout l'aria d'aujourd'hui, de la Commune, de la bataille, de Paris qui brûle... Oui, il a profité de tout ça pour me détruire mon chien. Faites-le venir... vous verrez...

Le commissaire se fâche, renvoie la pauvre vieille femme; on l'entend qui répète en s'en allant :

— C'est bien pénible tout de même de perdre dans des moments comme ça un animal à qui on est attaché... Personne ne s'intéresse à vous.

Et comme on rit sur son passage :

— Tas de sans cœur! dit-elle.

Elle sort indignée, les bras au ciel.

En regardant sortir cette pauvre vieille dame, je me souvenais de cette anecdote racontée par Mercier dans son *Nouveau Paris*. C'était pendant la

Terreur ; on avait volé à une femme une cuiller à soupe en argent, et elle s'écriait en parlant de la Convention nationale :

— Mais que font ces députés ? Voyez s'ils me feront rendre ma cuiller à soupe !

Nous restons, Cham et moi, près du bureau du commissaire de Versailles. Une logeuse en garni succède à la vieille dame qui a perdu son chien.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mon Dieu, Monsieur le commissaire, c'est une dame qui est venue s'installer chez moi... Elle arrive hier soir, et savez-vous ce qu'elle a fait cette nuit ? Elle a accouché ! Ce matin, pour s'excuser, elle me dit : « Je vous demande pardon, ce n'est pas ma faute, ça ne devait arriver que dans six semaines, mais, avec toutes ces émotions, cette guerre, cette canonnade, on ne sait plus où on en est... enfin, j'ai accouché, voilà le fait. »

— Eh bien ! interrompt le commissaire impatienté, cette femme a accouché chez vous... je n'y peux rien.

— Mais qu'est-ce que je vais en faire de cette femme ?

— Vous allez la garder.

— La garder ! Savez-vous ce qu'elle a d'argent sur elle, Monsieur le commissaire ? Cinquante-huit sous ! Ce n'est vraiment pas raisonnable... on ne vient pas accoucher chez les gens, quand on n'a que cinquante-huit sous sur soi.

C'est le tour maintenant d'une pauvre femme réduite à l'état de squelette, effrayante à voir, comme hébétée, trouvant à grand'peine ses paroles. C'est une marchande de cannes et de parapluies. Il y a soixante-quatre jours, elle part de Versailles avec son mari pour aller acheter de la marchandise à Paris. Ils comptaient revenir le soir même et avaient laissé leurs trois enfants à Versailles. A Paris, ils sont arrêtés ; un commissaire de police de la Commune les interroge : « D'où venez-vous ? — De Versailles. — Pour quoi faire ? — Pour acheter des cannes et des parapluies. — C'est invraisemblable. » Le mari est conduit à Mazas, la femme à Saint-Lazare. Elle y a passé soixante-quatre jours. Ce matin, elle a été délivrée par les troupes. De son

mari, pas de nouvelles. Est-il encore à Mazas? A-t-il été tué? Elle ne sait rien. Elle arrive chez elle à Versailles. Tout était fermé. On avait mis les trois petits aux Enfants trouvés. Elle vient demander humblement si elle peut obtenir *une permission pour les ravoir*... On charge un sergent de ville de la conduire aux Enfants trouvés. Elle sort avec le sergent de ville, passe devant moi. Elle parlait comme dans un rêve, et, en s'en allant, dit au sergent de ville : « C'est bien vrai que mes enfants sont là et qu'on va me les rendre?... Pourvu qu'ils ne soient pas morts! »

Une femme d'une quarantaine d'années; on l'a arrêtée aux environs de Satory; elle est de Versailles; elle veut être interrogée par son commissaire, pas par celui de Paris. Elle disait à des soldats de la ligne : « Faut tuer tous les gendarmes! Faut les noyer tous dans la pièce d'eau des Suisses! Voilà ce que vous devriez faire, vous autres qu'êtes des soldats et qu'êtes pas des gendarmes!... Vivent les soldats! à l'eau les gendarmes! »

— Pourquoi avez-vous dit cela?

— Oh! c'est pas par malice, bien sûr...

— C'est par bêtise alors...

— Oh! vous avez bien raison, Monsieur le commissaire, par bêtise, par pure bêtise, c'est le mot que je cherchais. Je n'aurais pas trouvé mieux.

Encore une habitante de Versailles. Elle a crié : « Vive la Commune! » sur le passage d'un régiment. Les agents ont eu grand'peine à la tirer des mains de la foule. Sa robe est en lambeaux; ses cheveux pendent à tort et à travers... Jeune encore, blonde, grasse, d'assez beaux yeux.

— Votre nom?... votre profession?

— Madame X***, blanchisseuse.

— Vous avez crié : Vive la Commune!

— Moi!

— Ne cherchez pas à nier... Vous avez crié : Vive la Commune!

— Eh bien! j'aurai crié ça comme j'aurais crié autre chose, n'importe quoi... Tous ces événements, ça agite, ça excite... on ne sait plus ce qu'on

dit... et puis il y a la chaleur... on a soif... on boit un petit coup de trop...

— Vous n'auriez pas crié : Vive la Commune ! si cela n'était pas dans vos idées...

— Mes idées!... mes idées!... Est-ce que j'ai des idées? Voyons, je vous le demande, est-ce que j'ai l'air d'une femme qui a des idées ?

— Les idées de votre mari, peut-être ?

— Les idées de mon mari... Ah bien! c'est plus drôle que vous ne pensez ce que vous dites là. Il est en terre depuis trois ans, et, par-dessus le marché, il était pour l'Empire. Je n'en ai jamais eu d'idées politiques, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, la politique ? Ceci ou cela, c'est toujours la même chose pour une blanchisseuse... Je vous ai dit mon nom... Informez-vous de moi dans le quartier. Je n'ai jamais fait de mal à une mouche... Et tenez, tenez... voilà un gendarme qui me connaît bien... Dis donc, Chose... là-bas... Je ne me rappelle plus son nom, mais je le connais bien, dis donc que tu me connais... viens donc me réclamer.

Et hardiment, joyeuse de pouvoir invoquer un tel témoignage, elle interpellait, d'un bout de la salle à l'autre, un pauvre diable de gendarme qui, penaud, piteux, confus, rougissait jusqu'aux oreilles.

— Allons, gendarme, approchez, dit le commissaire de police... Vous connaissez cette femme ?

— Mon Dieu, mon commissaire, je la connais sans la connaître...

— Enfin, vous la connaissez?

— Eh bien ! oui, mon commissaire, je la connais... Mais vous savez comment on connaît une femme... et tout ce que je peux dire, c'est que, si je la connais, ça n'est pas au point de vue politique.

Un fou rire nous prend tous; le commissaire interrompt l'interrogatoire. La *connaissance* du gendarme est mise en liberté.

Mercredi 24 mai, sept heures du matin. — Pas de canon. Temps admirable : le temps de la révolution de Juillet et des journées de Juin 1848. Des hivers très durs pour les guerres contre l'étranger, des étés admirables pour les guerres civiles, c'est la règle... Sept heures un quart. Premier coup de canon.

La bataille recommence. L'insurrection, hier soir, *n'avait plus que* le Louvre, les Tuileries, l'Hôtel de ville, la Banque, la Bibliothèque nationale, la Bourse... *Rien que cela!*

Neuf heures du matin. — Avec M. Demarquay, à Satory. Quel spectacle! Deux ou trois mille prisonniers parqués entre de grands murs. Çà et là, assez fréquemment, des trous dans ces murs... Et, par ces trous, s'allongent des bouches de canons chargés et braqués sur cet immense troupeau d'hommes. Les prisonniers sont accablés, silencieux... C'est à peine s'ils lèvent la tête pour nous regarder.

« Cherchez, me dit M. Demarquay, votre machiniste doit être là. » Je cherche, mais le reconnaîtrai-je ? Ils se ressemblent, tous ces visages amaigris, épuisés, atterrés, ravagés. Je le reconnais pourtant... C'est lui, c'est bien lui. M. Demarquay le fait sortir des rangs, l'emmène à l'écart, lui demande son nom, son adresse à Paris, ce qu'il a fait pendant la Commune : « Pour les trente sous, dit-il, je n'ai marché que pour les trente sous. Il fallait bien vivre... J'ai une femme, des enfants... L'Opéra était fermé, etc., etc. »

Nous rentrons à Versailles, et je m'en vais tout de suite voir M. Mignet. Il est installé à la préfecture de Versailles, auprès de son ami Thiers. Il a été obligé de quitter Paris, ses livres, ses habitudes, son cher cabinet de la rue d'Aumale, ses deux Académies. J'entre et je le trouve en train de travailler... Une de ses grandes feuilles de papier bleu est là devant lui à demi couverte de sa belle et ferme écriture. C'est un philosophe, c'est un sage... et c'est aussi le meilleur des hommes... Tout à l'heure il verra le général Appert et lui remettra la petite note qu'il vient de prendre pendant que je lui racontais l'histoire de mon machiniste.

Huit heures du soir. — Encore une longue, longue colonne de prisonniers. Trois ou quatre cents. Au dernier rang, seule, entre deux dragons, le revolver à la main, une femme, jeune, assez belle, les mains liées derrière le dos, enveloppée dans un caban d'officier doublé de drap rouge, les cheveux épars.


Jules Girardet

La foule crie : « La colonelle! la colonelle! » Tête haute, la femme répond à ces clameurs par un sourire de défi... Alors, de toutes parts, c'est un grand cri : « A mort! à mort! » Les dragons de l'escorte vont être débordés. Les gardiens de la paix se précipitent, repoussent la foule, protègent la femme qui garde un imperturbable sang-froid et a toujours le même sourire sur les lèvres.

Un vieux monsieur s'écrie : « C'est de la cruauté, c'est une femme après tout! » La colère de la foule, soudainement, en une seconde, se retourne contre le vieux monsieur. On l'entoure... C'est un communard! c'est un incendiaire! Il est très menacé, mais une voix perçante s'élève, une voix drôlette et gaie de gamin de Paris : « Faut pas lui faire de mal! C'est sa demoiselle, à ce monsieur! » Alors, brusquement, grand éclat de rire autour du vieux monsieur. Il est sauvé, mais c'est lui alors qui, furieux, la canne en l'air, se précipite sur le gamin en criant : « Ma fille! ma fille! cette coquine! qu'est-ce qui a dit ça? » Et le fou rire de redoubler! Rien de plus étrange que cette incroyable mobilité des sentiments humains. La foule avait passé, presque dans le même instant, de la plus sérieuse colère à la plus franche gaieté.

Je suis ce convoi de prisonniers, et, rue de Satory, cette colonne arrivant de Paris se croise avec une autre colonne partant de Versailles pour Belle-Isle.

L'attitude des prisonniers est très différente à l'arrivée et au départ... Chez ceux qui arrivent, il y a un reste d'excitation, de griserie d'alcool et de poudre; on rencontre encore des regards chargés de colère et de haine, des gestes de provocation et de défi. Plus rien de cela chez les malheureux qui ont passé quarante-huit heures dans le parc de Satory. Ils se sentent définitivement écrasés et vaincus. Ils défilent dans un silence et dans un ordre effrayants, marchant au pas, résignés, dociles, entre deux haies de gendarmes. La foule les regarde passer et n'a plus pour eux que des sentiments de pitié. Des sergents de ville en tête du convoi portent des torches. On voit dans la nuit un grand tas noir qui marche.

Jeudi 25 mai. — Paris est en feu. La Commune fait sa retraite de Moscou. On ne reprend pas Paris, on reprend des incendies. Deux Anglais déjeunent

à côté de moi dans la grande salle à manger de l'hôtel des Réservoirs, et, de leur conversation j'ai saisi cette phrase, dite du ton le plus calme :

— *Montretout is the best place to see Paris burn.* (Montretout est la meilleure place pour voir brûler Paris.)

Pendant que cet Anglais me donnait ce précieux renseignement, un gamin crie sous les fenêtres de l'hôtel : *Demandez la dernière édition du Petit Moniteur... L'incendie de Paris... Un sou, le grand incendie de Paris...*

Et, à côté de moi, un vieux monsieur décoré se fâche, mais se fâche tout rouge, parce qu'on vient de lui servir un bifteck trop cuit

— Saignant, dit-il au garçon, je vous l'avais demandé saignant !

Allons donc à Montretout, puisque *c'est la meilleure place pour voir brûler Paris.* Les Anglais sont gens pratiques et connaissent les bons endroits. Nous allons à Montretout, X*** et moi. Temps admirable... Pas un souffle d'air... Les colonnes de fumée montent toutes droites vers le ciel... Il y a là beaucoup de monde ; on cherche à s'orienter. — Qu'est-ce qui brûle là ? — C'est le Ministère des finances. — Et là, un peu plus à gauche ? — C'est le Palais-Royal. — Et par là, plus à droite ? — C'est le Conseil d'État... Tout d'un coup, détonation très forte et lourde colonne de fumée. C'était l'explosion de la poudrière du Luxembourg. Nous l'avons su, le soir.

Un Anglais est installé là à Montretout. Il a trois lorgnettes... trois... une grosse jumelle... une petite... et une longue-vue avec un pied... De temps en temps, il consulte un plan de Paris et il prend des notes sur un petit calepin... Sa figure rayonne autant que peut rayonner la figure d'un Anglais. Il est au bon endroit, le temps est clair, ses lorgnettes excellentes, et Paris brûle ! De temps en temps, il s'assied sur un petit pliant... Il n'a rien oublié... il a son pliant. Rien de plus irritant que la vue de cet Anglais épanoui et souriant... Cela donne le désir de voir un peu brûler Londres.

Retour à Versailles. Je rencontre un de mes amis, chirurgien militaire. — Voulez-vous venir avec moi ? me dit-il, je vais avec un train spécial chercher des blessés à Clamart.

Nous partons... A Bellevue, les ruines commencent... Nous descendons...

Cette masure écroulée, c'était la gare de Clamart... On entend le canon de Paris... Et les mêmes grosses colonnes de fumée s'élèvent lourdement au-dessus des incendies... Dans la boue des tranchées du fort d'Issy, des débris de toutes sortes : vieux souliers, cartouches, gibernes, képis de garde nationale, bidons crevés... et surtout, confondus philosophiquement, les obus prussiens qui ont commencé la destruction du fort, les obus versaillais qui l'ont achevée.

A quelques minutes de là, dans une tranchée près du cimetière, grande fosse commune pour les insurgés... Un homme est là qui nous dit :

— On en a déjà mis deux ou trois cents dans cette fosse, et, tenez, voilà une voiture qui en apporte.

C'est un fourgon d'artillerie. Il contient une dizaine de cadavres; on jette ces corps dans la fosse, une couche de terre par-dessus, et c'est fini. Quel spectacle, avec ce canon qui gronde là-bas, et ces fumées qui montent toujours là-haut ! Derrière nous, ce fort déchiqueté; devant nous, cette fosse béante.

— Il va en venir d'autres, nous dit un fossoyeur, ça n'arrête pas.

— Non, ça n'arrête pas, continue un vieux paysan. Les morts arrivent tout habillés; les fossoyeurs prennent pour eux les effets qui peuvent encore servir, mais il n'y avait rien de bon sur les derniers ; c'est pour ça qu'ils n'ont rien pris.

Ces choses-là se disent tout naturellement, et on les entend sans surprise : on en a tant vu, tant vu, tant entendu, tant entendu depuis six mois... On a perdu la force de s'étonner.

Nous entrons dans le fort. Sous la poterne, deux soldats du 64[e] de ligne, à cheval sur un vieux banc de bois, jouent aux cartes. L'atout est cœur... *Atout... atout... atout... pique...* et *carreau... J'ai gagné.* Et celui qui venait de dire ces mots éclate de rire. *J'ai la chance aujourd'hui, j'ai la chance.* C'est un petit soldat de vingt ans, tout blond, tout rond, tout rose, avec une bonne figure souriante et gaie.

Un officier d'artillerie nous promène dans le fort. Nous marchons littéralement sur du fer. Éclats d'obus, boulets, carcasses de bombes, boîtes de mitrailleuses, échantillons français et échantillons prussiens, mélangés à peu près à égale dose. Nous pénétrons dans les batteries. Les affûts sont cassés,

tordus, émiettés... Des canons encloués par les Prussiens, à côté de canons mis hors de service par l'artillerie versaillaise. Du côté du Moulin de pierre, une énorme brèche, les casemates à jour, le mur entièrement effondré, crevé... Et quel mur! de quelle épaisseur! Les casernes criblées, le sol jonché de caissons brisés, hachés... De tout cela, se dégage une odeur nauséabonde. On ne peut pénétrer au fond d'une casemate; on est renversé, suffoqué... *Ici, dans cette casemate,* nous dit l'officier, *nous avons trouvé quatorze cadavres, et, dans cette autre, à côté, vingt fûts d'eau-de-vie.*

De la gare, on nous rappelle... Nous retournons... Les blessés sont installés dans le train... Couchés sur de la paille, dans des wagons de marchandises, calmes, inertes. A celui-ci on a coupé la jambe, il y a trois jours... Cet autre a dans la cuisse une balle qui n'a pas été extraite, etc., etc. Ils ne se plaignent pas.

Nous remontons dans le train; nous avons pour compagnons deux officiers d'artillerie, un capitaine et un lieutenant.

— Ah! dit le capitaine, c'est insupportable, j'ai une odeur de cadavre qui ne me quitte pas depuis avant-hier.

— Moi aussi, répond le lieutenant.

Et ils allument des cigares *pour combattre cette odeur de cadavre.*

Nous arrivons; on range les blessés par terre dans la gare; pendant ce temps, un convoi de prisonniers défile dans la rue; parmi eux, des pompiers, de vrais pompiers. Et la foule, très animée, crie à ces pompiers : *Incendiaires! incendiaires!*

Un vieux monsieur, au comble de l'indignation, me raconte que ces pompiers, appelés pour éteindre les incendies de la rue Royale, ont jeté du pétrole sur le feu.

Et après m'avoir dit cela, le vieux monsieur se remet à crier : *Incendiaires! incendiaires!* en brandissant furieusement une ombrelle blanche doublée de vert, une ombrelle contre le soleil.

Vendredi 26 mai. — J'avais, ce soir, déjà fait dix pas dans la grande salle à manger des Réservoirs, cherchant une place pour dîner, mais, tout d'un coup, j'ai entendu de violents éclats de rire. C'étaient deux jeunes femmes et

deux jeunes messieurs qui se pâmaient ; véritablement, en de pareils jours, on dîne trop gaiement dans cette maison. Je suis encore allé aujourd'hui voir brûler Paris. J'ai le cœur serré. Je sors, et me voilà en quête d'un petit restaurant où je puisse dîner, seul, tranquille, dans mon coin, sans éclats de rire autour de moi.

J'avise, rue Duplessis, en face de la gare de la rive droite, une maison de modeste apparence. Je m'assieds à une table, dans un petit jardinet... Peu de monde ; c'est bien la solitude que je cherchais. Mais je vois entrer un officier de marine. Il vient à moi, me tend la main. C'est M. Trève, le capitaine de frégate, qui, dimanche dernier, a eu l'honneur d'entrer le premier dans Paris.



J'avais déjà rencontré le commandant Trève, il y a six semaines. Il était au désespoir ; on ne voulait pas l'employer ; on avait déjà trop de marins ; cela mécontentait les officiers de l'armée de terre. Le commandant Trève dut se résigner à faire la campagne en amateur. Il avait loué un cheval dans un manège, et, tous les matins, en uniforme, il s'en allait rôder du côté des avant-postes, cherchant à se rapprocher le plus possible de Paris.

Or, dimanche dernier, vers deux heures de l'après-midi, le général Douai recevait une dépêche ainsi conçue :

Je suis entré dans Paris. J'ai planté le drapeau tricolore sur le bastion 85.

C'était signé : *Commandant Trève.* Ni le général Douai ni aucun des officiers de son état-major ne connaissaient ce nom. On crut tout d'abord à une mystification. Rien n'était plus sérieux. Ce petit Breton héroïque et obstiné avait trouvé une fissure dans les fortifications ; il s'y était glissé, et, du haut de ce bastion 85, criait à Monsieur Thiers, au maréchal Mac-Mahon et aux cent cinquante mille hommes de l'armée de Versailles :

— Venez donc... venez tout de suite... vous voyez bien... on peut entrer!

Mais alors la dépêche officielle du 21 mai : *La porte de Saint-Cloud s'abattant sous le feu de nos canons, le général s'y précipitant et s'apercevant que la brèche était abordable, etc., etc.* Pure invention! C'était le commandant Trève qui avait fait cette découverte, et, tout à l'heure, dans ce petit restaurant, il m'a appris la vérité sur l'entrée des troupes dans Paris. Le commandant parlait bas, très bas, tantôt très vite, et tantôt très lentement; à deux ou trois reprises même, il s'est complètement arrêté, laissant tomber sa tête dans ses mains, oubliant que j'étais là, ne paraissant plus me voir, comme perdu dans le souvenir de cette extraordinaire aventure. J'étais obligé, au bout de quelques instants, de l'arracher à sa rêverie. *Vous me disiez que...* Alors il revenait à lui et reprenait son récit, péniblement, avec effort.

Ce récit, cette nuit même, quelques heures après avoir entendu le commandant Trève, je l'ai noté sur mon carnet, et le voici reproduit, je crois, avec une parfaite fidélité.

« Dimanche dernier, à huit heures et demie du matin, j'étais au Point-du-Jour, dans les cheminements, en face du pont-levis près du bastion 85; ce pont-levis, à moitié ruiné, était abattu. Depuis trois jours, tous les matins, je venais là; quelque chose m'attirait de ce côté, semblait me désigner ce point. Je suis Breton, croyant, superstitieux; je me disais : Voilà le bon endroit... on peut entrer par là. La nuit, j'en rêvais; je revoyais ce pont-levis. La veille, on avait établi là une batterie nouvelle qui devait battre en brèche le rempart et la porte. La distance était de onze cents mètres! Je vais visiter les batteries... On tirait, mais sans résultat. La plupart des projectiles allaient frapper au-dessus de l'escarpe et se perdaient.

« — C'est une expérience, me dit le commandant de la batterie; elle ne réussit pas, je m'y attendais; on m'a ordonné de tirer, je tire; il faut bien obéir. »

« Une expérience! On en était à faire des expériences, quand chaque minute comptait, quand Paris pouvait être pillé, incendié, détruit!

« Je quitte cette batterie folle, et je m'en vais déjeuner, seul, dans un petit cabaret, sur la route de Sèvres... Puis je reviens à mon cheminement. La

batterie ne tirait plus. Je regarde mon pont-levis, et, en le regardant, je me disais : Mais ce point est abandonné, il n'y a personne là. Et la curiosité me prend *d'y aller voir.* Des soldats de ligne gardaient la tranchée avec deux sergents. Pour le moment, pas un officier. Je dis aux soldats :

« Je ne suis pas un traître, je ne passe pas aux insurgés, ne tirez donc pas sur moi quand je vais sortir de la tranchée. Je veux aller jusqu'au bord du fossé pour voir de plus près ce pont-levis. Si du rempart on tire sur moi, répondez au feu. Si je tombe et si je ne peux pas revenir, vous irez me ramasser, ce soir, à la nuit, pour ne pas vous exposer inutilement.

« Je pars, j'avance, me voilà à découvert, on va tirer sur moi. Rien... J'avance encore, je suis sur le bord du fossé. Je touche le pont-levis... Rien encore. Il est en ruines, mais il me semble qu'avec un peu d'audace et d'agilité on pourrait s'y risquer. J'examine le rempart... Toujours rien. Pas un coup de feu. Pas un être vivant. Je suis là en pleine évidence, en pleine lumière. Les soldats de ligne, dans la tranchée, la tête hors du fossé, me regardent. Je fais deux ou trois cents pas le long du fossé. Je reste là au moins un quart d'heure, et rien ne bouge du côté de Paris.

« Je reviens lentement, très lentement. Je trouve les soldats dans un véritable enthousiasme. Ils m'entourent : « Mon colonel ! mon colonel ! » Ils voyaient mes cinq galons, et cinq galons, pour eux, c'est un colonel. Ce que je viens de faire leur paraît très hardi et tous veulent le refaire avec moi. « On peut passer, mon colonel... emmenez-nous, mon colonel. » On peut passer, c'est bien mon avis, mais les emmener, c'est une autre affaire.

« Je leur réponds que je suis là *sans commandement, en curieux, en amateur,* que j'avais le droit de faire ce que j'ai fait, mais que je n'avais pas le droit de le leur faire faire... Et cependant, il n'y a personne, personne sur ce rempart !

« Je m'assieds dans la tranchée, au milieu de ces braves gens, et là, je réfléchis... Entrer dans Paris, le premier, c'était bien tentant ! Tout d'un coup, du côté de Paris, un homme paraît sur le parapet, agitant un mouchoir blanc et criant des mots qui ne pouvaient venir jusqu'à nous. Tous, nous prêtions l'oreille, tâchant d'entendre, n'entendant pas... Mais voici que l'homme dispa-

raît au milieu de la fumée et de la poussière soulevée par un obus qui vient d'éclater à vingt pas de là. Est-il mort? Est-il vivant? Il s'était jeté à terre, il se relève, il agite de nouveau son mouchoir blanc, il crie de toutes ses forces. Et nous entendons distinctement ces mots : « Venez! venez! »

« J'ai là une demi-minute d'hésitation. Était-ce une ruse? voulait-on m'attirer là et ensuite nous massacrer, moi et les hommes qui m'auraient suivi? Peut-être... Mais, peut-être aussi, était-ce un homme qui voulait et pouvait nous ouvrir Paris. La délibération ne fut pas longue.

« Je dis aux soldats qui m'entouraient : Mes enfants, cet homme nous appelle, il faut aller là, et j'y vais. Tous veulent m'accompagner. Je leur répète que je ne suis pas leur chef, que j'ai le droit de risquer ma peau, pas la leur, et que j'irai seul. Cependant l'un des sergents me dit : « — Ah! moi, « mon colonel, je suis le plus ancien sergent de la compagnie, je veux aller « avec vous et j'irai avec vous. »

« Cela est dit d'un ton si ferme, si net, si simple, que je lui réponds : Eh bien! venez, vous, mais vous tout seul. Nous partons tous les deux. Nous arrivons au pont-levis. Une seule poutre pour passer, et pas large, et bien avariée, et bien chancelante. Je la tâte du pied. Elle vacille, mais on peut garder son équilibre. Je passe le premier, le sergent après moi; nous traversons le fossé, nous sommes dans la place, et nous nous mettons à courir pour escalader le parapet. Nous arrivons à l'homme au mouchoir blanc. Il nous dit :

« — Regardez! Personne! absolument personne! Faites entrer les troupes! »

« Mais à ce moment, un nouvel obus vient tomber à dix mètres de nous. Jamais la batterie de Montretout n'avait tiré avec autant d'abondance et de précision. De là-bas, avec leurs lorgnettes, ils nous voyaient, et, de leur mieux, tiraient sur nous. Pendant quelques instants, nous nous trouvons tous les trois, le sergent, l'inconnu et moi, dans un tourbillon de fumée, de poussière et de cailloux. Enfin, nous sortons de là, intacts, tous les trois, et l'homme au mouchoir me dit :

« — Je m'appelle Ducatel, j'habite Passy. Je suis conducteur des ponts « et chaussées. Voyez, rien devant vous, rien! Vous pouvez aller jusqu'à la

« Muette, sans rencontrer aucune résistance, mais vite, vite, faites entrer les « troupes. »

« Il en parlait bien à son aise. Elles n'étaient pas à mes ordres, les troupes. Enfin nous repassons tous trois le pont-levis. Des officiers étaient accourus. Les hommes se rassemblaient de toutes parts. Mais j'étais le seul à avoir cinq galons sur ma manche; on me laisse rédiger et signer la dépêche suivante :

« *Faites entrer les troupes. Nous sommes dans Paris.* »

« Le général Douai ne me connaissait pas, ne comprend rien à ma dépêche, télégraphie au Maréchal, qui télégraphie à Monsieur Thiers qui, lui, me connaissait. Bref, ce n'est qu'au bout de cinq quarts d'heure que l'ordre d'entrer arrive et que la batterie de Montretout, qui avait continué de tirer avec acharnement, cesse de cribler de projectiles notre malheureux pont-levis.

« On jette à la hâte quelques planches sur le pont. Les deux bataillons de tranchée se préparent à entrer, et encore, à ce moment, s'élève-t-il entre les deux chefs de bataillon une querelle sérieuse sur une question de préséance. Moi, je n'étais plus rien. Mon rôle était fini. Deux heures après, le général Douai arrivait et les troupes entraient à grands flots, par quatre portes, dans Paris. »

Nous n'avions pas achevé de dîner, quand nous entendons de grands cris au dehors. Nous sortons. Le ciel est absolument écarlate. Jamais nous n'avons rien vu de semblable. On se précipite sur les voitures. Nous rencontrons M. Limperani, député de la Corse, et nous nous dirigeons vers cette terrible lueur rouge. Est-ce Paris tout entier qui brûle? Nous n'avons pas d'autre pensée. Nous ne trouvons pas une parole à dire.

Nous arrivons au parc de Saint-Cloud par la grille de Ville-d'Avray. La voiture a toutes les peines du monde à avancer au milieu des tranchées prussiennes mal comblées, du sol remué, bouleversé, de troncs d'arbres coupés et jetés au milieu de la route.

Enfin, nous arrivons à la Lanterne de Démosthène, c'est-à-dire à ce qui était la Lanterne de Démosthène, et à ce qui n'est plus qu'un amas de pierres et de gravois. Ah! ce n'est pas tout Paris qui brûle! Trois grands incendies

seulement, mais, parmi ces trois grands incendies, un immense, du côté de la Villette. Il y a un quatrième feu moins violent du côté de la Bastille.

— Oh ! ce n'est rien, celui-là, dit quelqu'un, c'est un petit restant d'un grand feu d'hier soir.

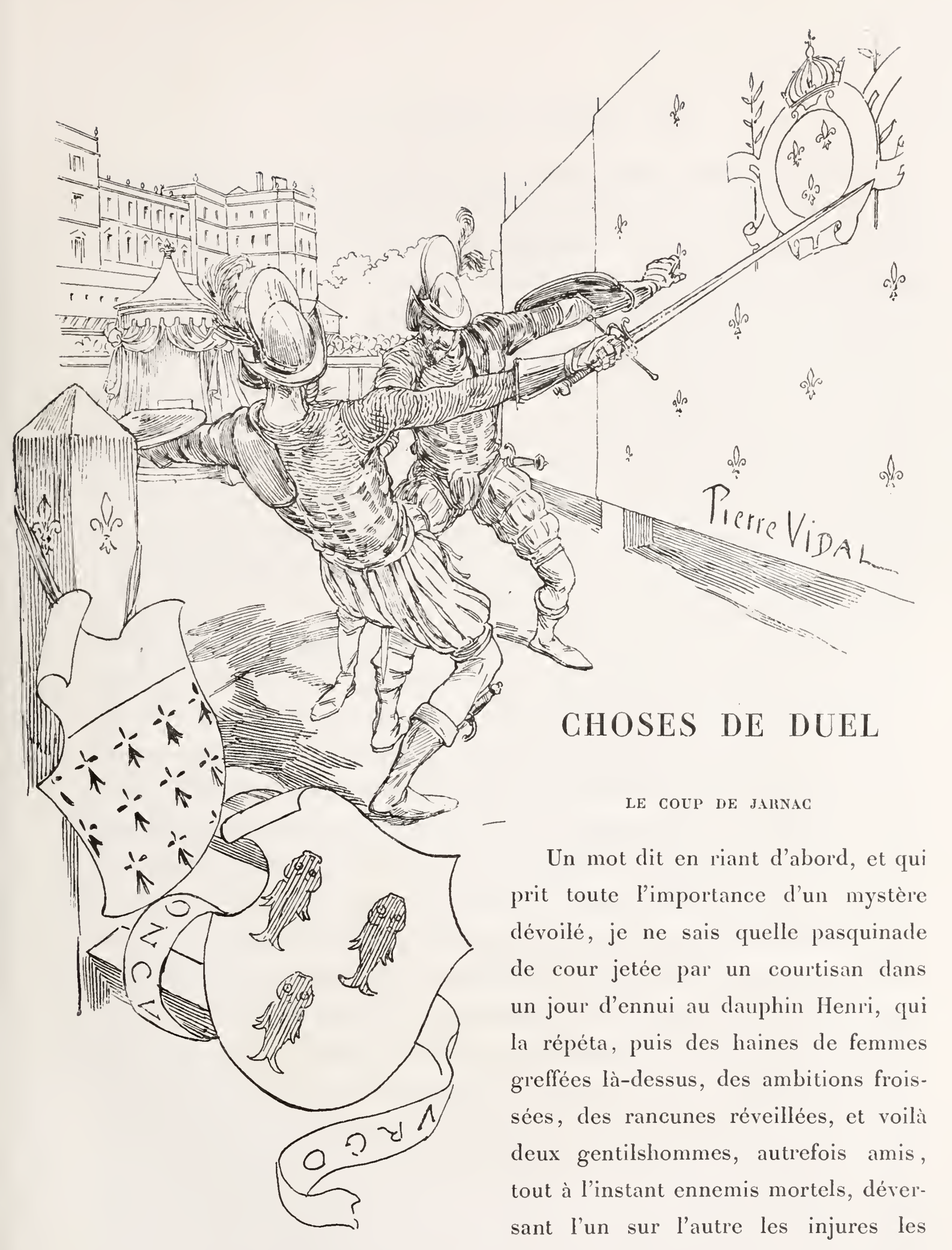
Ce quelqu'un ne se trompait pas, c'était un petit restant du Grenier d'Abondance.

Nous restons là jusqu'à minuit, assis sur des arbres renversés, ne pouvant nous arracher à cet affreux spectacle.

Et si, encore, nous étions seuls, nous Français, à voir flamber ces incendies allumés par des mains françaises ; mais non, l'armée allemande est encore à Saint-Denis, et, en ce moment, joyeusement, des officiers prussiens regardent brûler Paris.

LUDOVIC HALÉVY.





CHOSES DE DUEL

LE COUP DE JARNAC

Un mot dit en riant d'abord, et qui prit toute l'importance d'un mystère dévoilé, je ne sais quelle pasquinade de cour jetée par un courtisan dans un jour d'ennui au dauphin Henri, qui la répéta, puis des haines de femmes greffées là-dessus, des ambitions froissées, des rancunes réveillées, et voilà deux gentilshommes, autrefois amis, tout à l'instant ennemis mortels, déversant l'un sur l'autre les injures les plus formidables de leur répertoire gascon. La querelle vint ainsi : Guy Chabot, sieur de Montlieu et de Jarnac, cavalier irréprochable de tenue, menait un

train que sa fortune n'expliquait pas; toujours vêtu de soie comme un prince, accoutré en véritable fils de roi, il écrasait un peu ses compagnons légers de bourse et souvent d'esprit; ceux-ci s'en dépitèrent et se prirent à gloser dans le particulier. « Il le fait bien à son aise, dit une voix, sa belle-mère de Puyguyon lui en fournit la rente. »

Qui avait lancé le mot? on a dit La Chasteigneraie; Brantôme, son neveu, affirme que le Dauphin était le coupable. Les mauvaises langues eurent beau jeu alors, car Guychot Chabot — comme François Ier nommait Jarnac — était le propre beau-frère de la duchesse d'Étampes, ayant épousé Louise de Pisseleu. Diane de Poitiers ne laissa point tomber l'aubaine, elle babilla, enjoliva et broda si bien que, en peu de temps, l'histoire faisait le tour de ces dames et de leurs serviteurs, arrivant directement aux oreilles du principal intéressé, de Charles Chabot, le père.

Celui-ci avait épousé sur le tard une femme plus jeune que lui, Madeleine de Puyguyon, fille de bonne race et bien dotée. La révélation le renversa. Il appela un soir près de lui son fils Guychot, et, à brûle-pourpoint, lui demanda ce qu'il en était de ces bruits monstrueux. Le jeune homme un instant abasourdi, s'emporta en une violente colère, jurant Dieu de couper la langue au calomniateur. D'une traite, il s'en courut à Compiègne où la Cour faisait alors sa résidence, en grand souci de connaître son accusateur et de le démasquer. La situation était embarrassante pour le futur roi Henri II; avouer ainsi qu'on avait eu la langue courrière et aiguisée ne seyait point à la majesté d'un grand prince. Par vantardise, par flatterie, par mépris d'un adversaire qu'il jugeait bien inférieur à lui, François de Vivonne, sieur de La Chasteigneraie, assura être l'auteur du pasquin, disant que Jarnac s'était vanté à lui-même d'avoir les faveurs de sa belle-mère. Il précisa même les termes de cette confidence, fit serment qu'il en était ainsi, et que, soutenant le contraire, Chabot mentait et ne méritait plus le nom de gentilhomme. Ceci valait un duel à toute outrance, une lutte à mort. Jarnac s'écria que quiconque avait ainsi parlé « estoit meschant et malheureux ». La Chasteigneraie répliqua par un billet laconique, une lettre de bretteur cherchant une affaire.

« Sire, ayant entendu que Guychot Chabot estant dernièrement à Compiègne a dit que quiconque avoit dit qu'il se fut vanté d'avoir couché avec sa belle-mère estoit meschant et malheureux, sur cela, Sire, avec vostre bon vouloir et plaisir, je réponds qu'il a meschamment menty et mentira toutes fois et quantes qu'il dira que j'ai en cela dit chose qu'il ne m'ait dite, car il m'a dit plusieurs fois et s'est vanté d'avoir couché avec sa belle-mère. FRANÇOIS DE VIVONNE. »

Cette fois les dames s'émurent, la duchesse d'Étampes avant toute autre ; nulle d'entre elles ne se sentait plus à l'aise en face de ce piètre sot. On le blâma, on lui tourna le dos, d'autant que Jarnac le reprit vertement en le menaçant d'une livre de fer dans la poitrine. Alors lui de répondre inconsidérément : « C'est le point que j'ai toujours pourchassé », donnant à entendre que ce duel ne l'effrayait guère en présence d'un si faible adversaire. Malheureusement on ne se battait pas sans le congé du Roi ; celui-ci conseillé par la favorite refusa la rencontre, jugeant « que prince ne doit permettre chose de l'issue de laquelle on ne peut espérer bien ». Parole trop sage pour le temps, parole bien inattendue !

Voyant cela, Madeleine de Puyguyon attaqua directement La Chasteigneraie par-devant le conseil du Roi, comme « diffamateur et calomniateur de l'honneur des dames » ; il ne répondit point à la citation, et fut par là moralement convaincu de mensonge et de déloyauté.

Il continuait ses bravades, maintenu en belle audace par Diane de Poitiers et quelques intimes, entre autres Strozzi, qui lui conseillait en bon Italien de tuer son adversaire « *in ogni modo* » et de passer ensuite à Venise jusqu'à la mort du roi François. Il raillait Guychot d'avoir mis les gens de robe dans l'affaire, ce qui n'était pas. Il tranchait même de l'homme vertueux, en reprochant à son ennemi d'avoir « manqué à son debvoir qui estoit de porter honneur, et plustôt faire service à sa belle-mère que de luy pourchasser honte et dommage ». Il faut dire au blâme de Henri II, qu'il laissait aller les choses au pis, comme s'il n'y eût été pour rien ; il avait confiance en son champion pour terminer la querelle, et la grand'sénéchale Diane pensait de même.

Deux années se passèrent ainsi. Le 31 mars 1547, François Ier mourait à Rambouillet laissant à son successeur le droit de prononcer dans l'affaire. Jarnac ne perd pas de temps : « A vostre bon plaisir et congé, Sire, je dis que François de Vivonne a menty de l'imputation qu'il m'a donnée, et de laquelle je vous parlai à Compiègne... » Il demande licence de combattre à toute outrance en champ clos. A quoi, La Chasteigneraie réplique par une épître misérable, mettant les faits bien en lumière, expliquant les expressions de Jarnac dans sa confidence et les commentant. Il accepte le combat, il le réclame. Henri II était alors à l'Isle-Adam. Il reçut les placets, les communiqua aux gens de son Conseil privé, et les fit parvenir aux intéressés par Guyenne, son héraut d'armes. Il paraissait difficile d'empêcher le duel; le connétable de Montmorency, le maréchal Saint-André et le prince de Sedan parlèrent dans ce sens. Les cartels étaient du 23 avril : le 11 juin le Conseil lança les patentes de camp, c'est-à-dire l'autorisation pour les adversaires de vider leur différend par les armes. On les citait pour le dimanche 10 juillet, à « peine d'estre repputez non nobles, et leur postérité à jamais, et d'estre privez des droits, prééminences, privilèges et prérogatives dont jouissent et ont accoustumé jouir les nobles ».

Le héraut Bretagne alla, le 13 juin, porter à Jarnac le défi de Vivonne et la copie de la patente. Il le rencontra rue Saint-Honoré, à Paris, dans son hôtel, où il traitait divers amis. Bretagne lut à haute voix la teneur des deux lettres, et quand il eut terminé, Jarnac lui demanda : « Avez-vous autre chose à me dire? » Bretagne ayant fait signe que non : « Je remercie le Roi, reprit l'offensé, et très humblement de l'honneur qui luy plaist me faire; s'il faut que par une tierce personne, il ait esté imposé à Sa Majesté de moy autre chose que de l'action d'un homme de bien je me justifiray et n'y espargneray ma vie! »

Guy Chabot allait se mesurer à un rude champion, il ne l'ignorait pas, mais il était l'offensé, « l'assailli », comme on disait alors, et il avait le choix des armes. Plus âgé que La Chasteigneraie de sept ou huit ans, de beaucoup il avait alors dépassé la trentaine; c'était un cavalier parfait, d'une taille

élevée et élancée. La figure était fine, mais un peu vulgaire, les yeux petits et bleus, les pommettes saillantes, le masque nerveux, la barbe rousse coupée très court. Toutefois, il n'était pas un homme de guerre, il n'avait pas reçu comme l'autre le rude baptême des chevaliers ; il tenait la grande faveur que lui marquait le vieux roi à son alliance avec la duchesse, à sa belle humeur de méridional, à la façon discrète dont il conduisait une intrigue. Au contraire de lui, François de Vivonne, fils du sénéchal de Poitou, s'était fait un renom de manieur d'épée et de « compaignon ». Brun, sec et doué d'une force physique herculéenne, il n'en appelait que de soi pour ses querelles, jouant à la fois de la dague, du glaive ou des poings, culbutant les lutteurs bretons les mieux éprouvés, insolent comme un courtisan et hâbleur comme un marchand d'orviétan. Sa langue ne se contenait jamais, et ses injures faisaient rire, parce qu'il ne s'en tenait point aux propos, mais allait tout outre. Interpellé un soir à la cour par la princesse de la Roche-sur-Yon, parente du Roi, qui le priait de lui querir un de ses gentilshommes, il la traita de *princesse crottée* et refusa le service tout net. Le Roi s'en amusa fort, réprimanda la princesse et ouvrit la porte grande à l'outrecuidance du gascon.

Bien que marié à une Beaupoil de Sainte-Aulaire qui lui avait donné une fille, il ne dédaignait pas les aventures galantes, mais il « escandalisait » les femmes assez sottes pour se fier à lui. Et puis, il était dépensier, toujours à bout de ressources et ne pardonnait pas à son camarade Guychot de nouer plus facilement les deux bouts, non plus qu'il ne permettait aux autres de se vanter des faveurs du Roi. François Ier courait la bague avec lui, le nommait son compère, se vantait d'être né à Cognac et d'être gascon comme lui. La manière de se croire un homme ordinaire après cela ! A moins de trente ans, il était déjà gentilhomme de la Chambre quand ses contemporains n'étaient encore qu'écuyers d'écurie. Blessé trois fois, à Coni en Piémont, à Thérouanne et à Landrecies, l'état de couronnel lui était acquis d'avance :

Chasteigneraye, Vieilleville et Bourdillon
Sont les trois grands compaignons !

C'était le dicton du Roi, des princes, et même des ennemis jurés de ce « scalabreux et querelleux », qu'on redoutait comme une langue capable de tout dire, et comme une épée susceptible de tout défendre, même une infamie.

La posture de Jarnac vis-à-vis de La Chasteigneraie était d'autant plus précaire que sa situation à la Cour se trouvait changée du tout au tout. Sa belle-sœur avait cédé la place à une ennemie implacable, Diane de Poitiers. Le nouveau roi n'eût point été fâché de voir disparaître ce reproche vivant d'une vilaine histoire, d'une réelle félonie. Et puis, bien que maniant l'épée en gentilhomme, Jarnac n'en avait point fait l'étude constante de sa vie, le but ordinaire de ses passe-temps. Un mois le séparait de la lutte, et déjà il savait par des complaisants que La Chasteigneraie « avoit résolu de le traitier comme Achille fit d'Hector, car il n'estoit nullement égal à luy en force ni prouesse ». La seule chance qu'il eût, c'était la blessure reçue par l'autre à Coni, et qui lui fatiguait le bras droit dans le maniement des armes. Brantôme raconte qu'il ne perdit point de temps et qu'il manda près de lui un spadassin italien du nom de Casa pour s'exercer.

Dirigeant ses théories de défense d'après la force musculaire de La Chasteigneraie, Casa s'ingénia à empêcher un corps à corps. Il conseilla à son client un brassard de fer sans cubitière, qui maintiendrait raide le bras gauche et ne permettrait point la lutte à main plate. Quant à l'épée, il lui montra un coup spécial, un coup de taille porté à la riposte sur le jarret, qui eût fauché des solives. Jarnac enfermé tout le jour avec l'Italien répéta la leçon, emprisonnant sa gauche, et tourmentant sa dextre de taille, d'estoc ou de pointe. Le reste du temps, il le passait dans les églises, invoquant Dieu et le prenant à témoin de son bon droit.

La Chasteigneraie tournait en dérision cette modestie ; il affectait une insolence plus grande encore, assurant qu'il en passerait par où voudrait l'assailli sans nul contredit, l'estimant trop peu pour le contraindre. Puis il fit demander par un cartel hautain de quelles armes défensives il devrait se fournir. C'était l'usage des duels. Jarnac, toujours magnifique, énuméra chaque pièce, même inutile, comme le cheval turc ou courtaud dont on


la Chastaigneraye

ne devait pas faire usage, les selles avec arçon devant seulement, l'armure d'un homme de pied. Et, quant au fameux brassard sans cubitière, il ne le nomme pas, mais il dit : « Les armes qui ne seront accoutumées, en guerre, en jouste, en débat, en champ clos, je les porteray pour vous et pour moy, me réservant toujours de croistre et diminuer, de clouer et desclouer, oster ou mettre dans le camp à mon plaisir, et de me mettre en chemise, ou plus ou moins selon qu'il me semblera. »

Chargé de transmettre ces indications, le héraut d'armes Angoulême rencontra La Chasteigneraie à Paris chez une dame Des Rues, veuve du valet du Roi Jean Des Prés, demeurant rue Saint-Antoine. Il était sept heures du soir. « L'assaillant » lut le papier et écrivit au bas : « Sans préjudice de mes droicts, j'accepte le contenu esdicts articles ci-dessus. »

Chacun d'eux choisit alors son parrain chargé de régler les conditions du combat, d'accepter ou de refuser les armes. La Chasteigneraie prit François de Lorraine, alors duc d'Aumale, et plus tard de Guise; Jarnac, Claude Gouffier, sieur de Boisy, duc de Roannais, grand écuyer de France.

Après entente préalable, les deux parrains décidèrent :

Que le dimanche, 10 juillet, après le soleil levé, les deux adversaires viendraient au camp, conduits par leurs témoins; qu'aussitôt après on procéderait à la réception des armes. La lutte « seroit à toute oultrance, et ne sera vaincu sinon celuy qui restera mort au champ, ou bien qu'il dye qu'il se rend ».

En cas de différend on s'en rapporterait à l'arbitrage du connétable Anne de Montmorency.

« Fait à Saint-Germain-en-Laye le sixième jour de juillet de l'an mil V[c] XLVII. FRANÇOYS. — BOYSY. »

Quatre jours à peine séparaient du moment attendu; l'effervescence était grande à la Cour. Les bourgeois de Paris se promettaient une belle fête et s'apprêtaient à venir à Saint-Germain dès la veille au soir. L'annonce d'une botte italienne inédite s'était répandue partout. Un homme seul jouait l'indifférence au milieu de ce mouvement, c'était La Chasteigneraie; il riait, haussait les épaules et, sûr de son fait, il commandait un repas

magnifique, une noce de funérailles, il y invitait dames et seigneurs. Jarnac priait, ferraillait, tenait modeste contenance; l'heure était venue pour lui de venger son honneur ou de mourir bravement.

Le camp fut dressé à quelques pas du château de Saint-Germain sur la lisière du bois. Une forte palissade à hauteur d'appui fermait la lice; les tentes respectives des deux combattants avaient été élevées en dehors. Dedans, trois échafauds, celui du Roi tendu d'une draperie fleurdelisée; de chaque côté, ceux réservés aux dames et aux curieux de marque, sans décor; au milieu du champ clos, à droite et à gauche, deux sièges à baldaquins pour La Chasteigneraie et Jarnac. Dès la première heure du jour les hérauts crièrent le combat, défendant de par le Roi à quiconque de l'empêcher ou de s'y mêler à peine de la vie.

Tout aussitôt, les invités prirent place; il était six heures du matin. Le Roi accompagné du connétable, des maréchaux et des ambassadeurs des puissances, s'assit sur son trône. Les dames vinrent ensuite, et parmi elles, avant toutes autres, madame Marguerite depuis duchesse de Savoie, la grand' sénéchale Diane de Poitiers, et cet essaim de jolies femmes que les poètes nommaient les déesses du ciel.

Bientôt les adversaires arrivent conduits par leurs parrains et suivis de leurs amis portant leurs couleurs. Ceux de La Chasteigneraie, au nombre de trois cents, ont des pourpoints incarnat et blanc; ceux de Jarnac, montant à une centaine seulement, sont en blanc et noir. Chacun des champions, précédé d'un fifre et d'un tambourin à cheval, honore le camp au dehors, fait les saluts accoutumés, et puis se retire dans sa tente, l'assaillant à droite du Roi, l'assailli à gauche. Les parrains procèdent alors à la réception des armes défensives; comme on doit lutter à pied, les combattants porteront les pièces ordinaires des fantassins : sur la tête, le morion aux deux visières relevées; sur la poitrine un jaque à lames rivées, sans doublure d'étoffe; au bras gauche, le fameux brassard sans coude, un bouclier, une épaulière; aux mains, des gantelets articulés; les jambes dégagées et vêtues de chausses seulement; aux pieds, des bottines. La seule discussion des

parrains porta sur le brassard qui n'était point usité en champ clos, mais le duc d'Aumale ayant fait demander l'avis de La Chasteigneraie, celui-ci déclara l'accepter sans observations.

Cette cérémonie fut longue ; les armes étaient apportées l'une après l'autre en grand honneur, tambourins battants et fifres sonnants. Le duc d'Aumale ayant manifesté son dépit de ces lenteurs s'attira de Claude d'Urfé, confident de Jarnac, la réponse : que Guychot Chabot aurait plus de six heures de jour pour fêter sa victoire.

Enfin, on alla querir les champions. La Chasteigneraie se précipita comme un fol dans l'arène, salua le Roi et s'assit. Jarnac entra tranquillement, suivi de gentilshommes portant les armes offensives qu'il devait fournir. Il allait être midi. Ils prêtèrent le serment de vouloir combattre à armes courtoises sans maléfices, « paroles, charmes ni incantations ». Puis, on les habilla, on leur remit en main une épée à pas d'âne, servant de pointe et d'estoc ; on leur attacha une dague sur les chausses à des aiguillettes, et on leur en passa une autre dans la bottine pour qu'ils s'en pussent aider en cas de corps à corps. L'instant était solennel. Et, tandis que les parrains leur faisaient les dernières exhortations, un héraut cria l'ordre du Roi : que personne ne crachât, ne toussât, ni ne se mouchât pendant la lutte. Toute intervention des assistants entraînerait pour leurs auteurs la peine de mort.

Un grand silence. Ils se regardèrent d'abord et se jetèrent furieusement l'un sur l'autre, comme déments et hors de sens. Ils s'attaquaient sans règle, fouettant l'air de leurs épées, estoquant et taillant au hasard. On a prétendu que le bretteur Casa, présent à la lutte, aurait dit à ses voisins : « Voilà le coup ! » et que, tout au moment, La Chasteigneraie fit un bond. La vérité, c'est que Jarnac, ayant d'une lancée atteint son adversaire entre la chausse et la bottine, au-dessus du mollet, revint aussitôt à la charge et l'ébranla. Le blessé fléchit sur la jambe gauche et tomba sur les genoux ; ce que l'autre ayant vu, rompit, et le tenant ainsi à sa discrétion il lui cria : « Rends-moi mon honneur ! Et crie à Dieu mercy, et au Roi, de l'offense que tu m'as faite... Rends-moi mon honneur ! »

L'aventure tournait mal ; Henri II, si sûr de lui une minute auparavant,

voyait son champion par terre. Quand Jarnac abandonnant son ennemi se présenta courtoisement devant lui, saluant de l'épée, lui offrant la vie du blessé, Henri détourna la tête : « Sire, criait le vainqueur, ce ne sont que nos jeunesses qui sont cause de tout cecy; qu'il n'en soit rien imputé aux siens, ni à lui aussi pour sa faute, car je vous le donne. »

Il revint alors à La Chasteigneraie qui roulait autour de lui des yeux hagards et hébétés, et se mettant à genoux en grande piété, déposant à terre son morion et se frappant la poitrine de son gantelet « *Domine non sum dignus!* dit-il; ce n'est pas moi! Je te rends grâces, ô mon Dieu! » A ces mots le blessé se releva sur ses mains et ses genoux, et brandissant son épée, il tenta de se ruer sur Jarnac, qui se dressa tout blême : « Ne bouge pas, cria-t-il, Vivonne! Je te tuerais! »

Une seconde fois il alla vers le Roi, réclamant son honneur et offrant la vie de son adversaire, mais il n'en reçut point de réponse. Cette fois, le blessé était étendu tout de son long sur le sable, perdant son sang par la plaie béante. Jarnac s'approcha encore : « Chasteigneraie, supplia-t-il, mon ancien compaignon, reconnais ton Créateur et que nous soyions amis! » Pour tout remerciement, le vaincu chercha à le daguer par derrière. Mais la force venant à lui manquer, il lâcha ses armes, dont Jarnac s'empara et qu'il remit au héraut Angoulême. Il fit une dernière tentative auprès du Roi : « Sire, je vous supplie que je vous le donne pour l'amour de Dieu, puisqu'autrement ne le voulez prendre. »

Antoine de Bourbon et le connétable prièrent à leur tour : « Sire, regardez, il le faut oster, et si vous ne le demandez, il le tuera et fera son debvoir. » Jarnac s'adressant à Marguerite, sœur du Roi, lui lança cette phrase mystérieuse : « Madame, vous me l'aviez bien dit! » Sur quoi Henri se résolut à dire enfin : « Me le donnez-vous? — Oui, Sire, suis-je pas homme de bien? — Vous avez fait vostre debvoir et vous est rendu vostre honneur! »

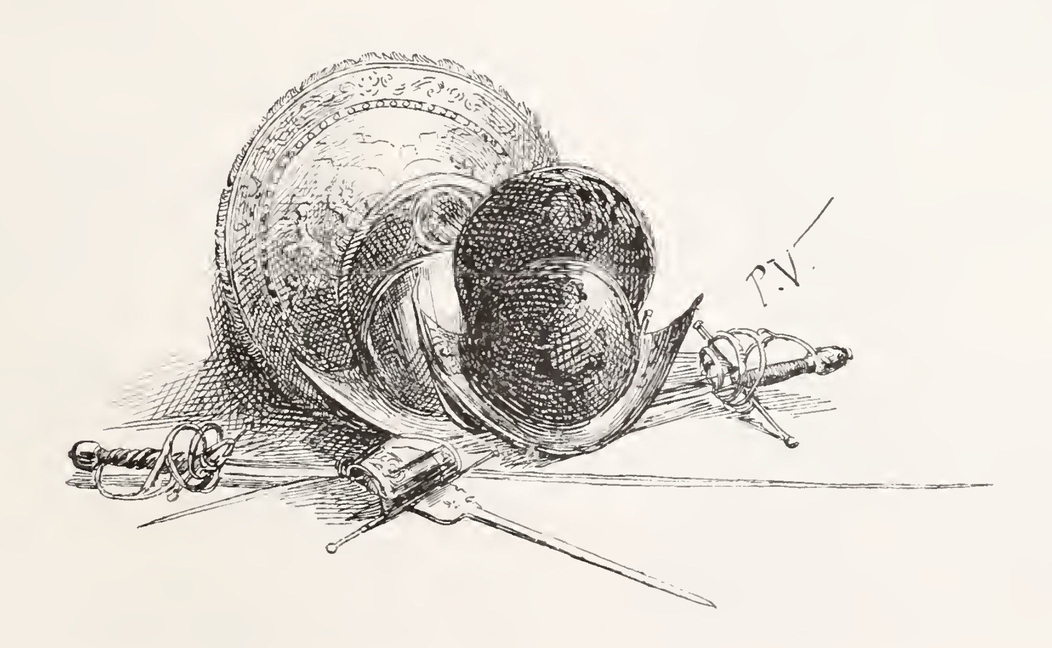
On s'empressa autour du blessé, on lui enleva ses armes, et des chirurgiens bandèrent la plaie. Pendant ce temps Henri II embrassait Jarnac et l'assurait de sa tendresse : « Vous avez combattu comme César et parlé comme Aristote, » lui dit-il lâchement. Dans la tente où La Chasteigneraie avait fait préparer

son banquet, les spectateurs se ruèrent, pillèrent les provisions, volèrent les tentures et les vaisselles. Plusieurs seigneurs voulaient que le vainqueur triomphât à la manière accoutumée, mais il le refusa et son parrain pour lui, disant qu'il lui suffisait d'être redevenu gentilhomme et d'avoir vaincu un pareil ennemi. On le loua grandement de cette retenue, car elle prévint un désastre. Les amis du blessé étaient résolus à empêcher le triomphe les armes à la main, et, comme ils étaient les plus nombreux, qui sait où se fut arrêtée l'échauffourée ?

Telles furent la rage et la honte de La Chasteigneraie qu'il se jeta sur ses bandages et les arracha ; il mourut tout à l'heure.

Pendant toute la journée deux femmes attendaient à Saint-Cloud l'issue du combat dans les prières et les larmes. C'étaient Madeleine de Puyguyon, belle-mère de Jarnac, et sa femme, Louise de Puisseleu. Il se faisait tard, et comme rien ne venait, on crut à sa mort. Tout à coup, lui-même arriva à franc étrier, et s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu. Dès le lendemain, il déposait en *ex-voto* ses armes à Notre-Dame de Paris, où elles restèrent longtemps suspendues, si longtemps même qu'il les y oublia et se fit protestant...

HENRI BOUCHOT.





LA BUVEUSE DE LARMES

(FRAGMENT)

M. Mounet-Sully travaille depuis longtemps déjà à une pièce en cinq actes qui portera ce titre. Les pages qui suivent sont un fragment du premier acte.

LA DIRECTION.

. . . .

— Ah! vous aimez! s'écria Gaston. Et vous aimez Esther : un bon choix! Une buveuse de larmes!

— Comment dites-vous?

— Une *buveuse de larmes.* Comme je vous plains!

— Vous me plaignez?

— Je vous plains.

— Parce que?...

— Parce que vous allez souffrir!

— Vous avez quelque chose à dire contre Esther?

— Contre Esther? Personnellement? Non.

— Alors!

— Alors, cher ami? Alors, elle est femme, cela suffit.

— Ah! c'est un système?

— Si vous voulez... Les anciens n'étaient pas des brutes, voyez-vous. Et quand ils firent naître de l'écume des flots, la Divinité qui devait créer l'Amour, ils avaient bien leurs raisons pour cela.

— Quelles raisons?

— ... Mais remarquez donc que les larmes ont le même goût que l'eau de la mer.

— Je ne comprends pas!

— Cela ne fait rien... Vous allez pleurer, vous!

— Vous êtes fou?

— Non, je ne suis pas fou! Vous aimez avec toute votre jeunesse impétueuse et croyante. Comme Pygmalion, vous presserez une belle statue sur votre poitrine, mais dans ces embrassements vous userez vos forces en vain. A peine si vous éveillerez la curiosité de son esprit ou de ses sens. Quant à son cœur...

— Eh bien?

— Ah! mon pauvre enfant! En dehors de la curiosité, — ne l'oubliez donc pas, — la femme est un être impassible.

— Impassible?

— Tout à fait impassible. Jusqu'à l'heure où elle devient impérieuse... et tyrannique... et féroce!...

— Oh! féroce!...

— Et cette heure sonne, en général, au moment précis où sa puissance lui est révélée... Dame! Elle a commencé par être la servante, l'esclave de l'homme. Asservie aux besoins grossiers de plaisir et de repos de son robuste compagnon, sans révolte elle lui a donné longtemps l'activité de son esprit et de ses mains, la douce chaleur de son corps, et les enfants formés de son sang et nourris de son lait. Tout le temps qu'il guerroyait au dehors

ou chassait les bêtes ennemies, elle a vécu près du foyer, laborieuse, chaste et soumise. Mais le jour où, dans les douceurs de la paix, l'homme lui a laissé voir la force de la passion et laissé deviner le charme des caresses, elle a eu conscience de sa valeur, et, tout doucement, sans générosité, elle a mis le pied sur le cœur de son maître. Ah! que voulez-vous! Ce n'était qu'une parvenue en somme, et le besoin de domination était en elle comme un instinct de revanche. Il ne faut donc pas trop lui en vouloir si elle a fait couler les premières larmes.

— Ah! c'est elle qui?...

— Sans doute.

— Vous êtes sûr?

— Parfaitement sûr.

— Allons, allons! Tous ces aphorismes ont des allures de préface et vos affirmations annoncent un récit. Vous avez quelque légende à raconter, c'est clair. Ne vous gênez donc pas. Dix heures sonnent, la pluie tombe : nous avons du temps devant nous.

— Une légende! Vous voulez une légende?

Et Gaston se leva. Il prit une attitude. Il étendit le bras droit dans un beau geste, et, après s'être assuré que tous étaient assis, tranquilles et attentifs...

— Soit! dit-il.

Et il se mit à parler sur un rythme lent.

Tel Jean Aicard déclame ses vers d'une belle voix méridionale, sonore, douce et cadencée.

— Depuis longtemps déjà le monde était né du chaos...

— Oh! oh!...

— Oui. — Et pour obéir aux volontés providentielles du Créateur jaloux de la durée de son œuvre, instinctivement, les hommes et les autres animaux s'étaient répandus, croissant et multipliant, sur la surface de la terre, lorsque enfin, — dans l'éclatante lumière d'un ciel d'été, en plein midi, — Vénus sortit de l'écume des flots.

— Ah! ah!



— Vénus sortit de l'écume des flots. Aussitôt, tous les yeux vivants se tournèrent éperdus vers la radieuse apparition, et tous les cœurs commencèrent à battre anxieusement. Et il se fit un grand silence.

Alors, la déesse, encore étonnée du mystère de sa naissance et tout éblouie de la splendeur du soleil, pénétra vivement dans l'ombre des forêts tranquilles dont les bruissements sourds l'appelaient, semblables aux voix de la mer. Et tout un cortège d'amoureux et de chanteurs se mit à la suivre, l'enveloppant de désirs, de frissons et de caresses. Souriante et douce, déjà résignée aux contacts importuns, passive, elle marchait; et le spectacle de cette joie, qui sortait d'elle, lui suffisait. Longtemps elle marcha ainsi, dans une sorte de demi-sommeil qui n'était plus le néant mais qui n'était pas encore la vie.

Cependant, tout au fond de son être, et de plus en plus impérieusement, vibraient les appels d'un besoin dont elle ne savait déterminer ni la nature ni l'origine. Vainement elle étendait sa main vers les arbres chargés de fruits ou trempait ses lèvres dans l'eau pure des fontaines ; vainement elle cédait aux sollicitations de toutes ses curiosités nouvellement éveillées; vainement, et par deux fois, elle devenait mère... son cœur restait obstinément vierge, et le même appétit vivait en elle, toujours plus impérieux... et plus vague. Et son sourire se faisait chaque jour plus triste, et chaque jour elle paraissait plus dédaigneuse de la vie.

Alors ceux qui l'aimaient commencèrent à souffrir, car ils eurent peur que la mort ne la prît.

Or, un matin, après une nuit où elle avait assisté, plus indifférente que jamais, aux extases de son amant, celui-ci, désespérément penché au-dessus de sa tête, la regardait dormir, et, de ses paupières rouges et gonflées, pour la première fois, des larmes coulaient. Et les larmes tombaient sur les beaux yeux clos, sur les joues pâles et sur les lèvres sans sourire.

Mais tout à coup, voilà que les yeux s'ouvrirent et devinrent brillants, les joues roses et les lèvres humides! Et comme, heureux de cette métamorphose, il cessait de pleurer : « Encore! oh! encore!... » dit-elle d'une voix ardente. Et, se soulevant sur son coude, dans un premier baiser, la fille de la mer but

avidement la première larme de l'homme. — Ce matin-là Éros fut conçu. — Et dès lors, pour retrouver le spasme qui avait tiré son âme des profondeurs du rêve, elle voulut vivre. Et tant que l'homme put pleurer elle lui demanda des larmes! Et elle nourrit son fils d'un lait tout imprégné de cette liqueur amère.

Et voilà, mes amis, voilà pourquoi Éros devint le chasseur égoïste, à l'arc toujours tendu, aux flèches impitoyables, au sourire cruel; et pourquoi toutes les femmes, qui sont ses tributaires, aiment à boire les larmes que l'amour fait verser.

MOUNET-SULLY.





LE ROMAN D'UN AMBASSADEUR

D'APRÈS LES ARCHIVES DE VENISE.

Pietro Longhi, dans ses tableaux, a représenté les Vénitiens du dernier siècle au naturel et chez eux; son pinceau spirituel nous a conservé ce petit monde pimpant, frivole, sensuel, qui, après des siècles d'activité glorieuse, finissait dans le plaisir et mourait avec grâce. A Venise, tout était étrange et particulier; la galanterie s'y mêlait à la dévotion, la corruption se glissait au milieu des pratiques religieuses. En ce temps, peut-être ne s'amusait-on guère plus à Venise qu'ailleurs, mais l'on s'y amusait autrement. C'est cette recherche du trait de mœurs, du détail caractéristique et local, qui nous rend si curieuses les petites toiles de Longhi; elles semblent destinées à illustrer les récits de Casanova. L'une d'elles, conservée au musée Correr, représente le parloir d'un couvent dans la Venise d'alors.

La scène se passe à San Zaccaria, monastère réservé aux filles nobles; au fond de la salle, décorée avec goût, derrière des grilles fermant de larges baies, vont et viennent de jolies Vénitiennes en cage, des nonnes

qui ont su rester coquettes sous la bure et se parer avec leur voile. A travers les barreaux de leur prison, elles causent gaiement avec des dames en grand costume, fardées, poudrées, droites dans leur corsage en pointe, assises sur des sièges dorés où bouffe leur jupe à ramages ; des seigneurs vêtus de velours et de soie, l'épée au côté, se penchent pour les écouter. En dépit du lieu et des grilles, les groupes se forment, les conversations vont leur train, les intrigues s'ébauchent ; on se dirait dans quelque salon à la mode. Un détail amusant : au milieu du parloir s'élève un théâtre de marionnettes, et là, Pulcinella, démenant ses bras de bois, conte ses aventures à un public de bambins en habit brodé et de fillettes en paniers. Les religieuses ont pensé à tout et, dans le lieu de réunion qu'elles offrent à la haute société, chaque âge trouve ses plaisirs.



A cette époque, le parloir de San Lorenzo n'était pas moins fréquenté que celui de San Zaccaria ; c'était, comme l'autre, un endroit élégant et un rendez-vous de bonne compagnie. Là aussi, les religieuses étaient de grande maison et d'engageantes manières ; elles savaient accommoder le costume de leur ordre aux exigences de la mode, et il n'était point rare de les voir apparaître en corsage brodé et légèrement entr'ouvert, le front paré d'un gracieux bandeau, l'éventail à la main. Pour elles, les grilles s'abaissaient sans difficulté ; il leur était permis de communiquer librement avec les dames et les gentilshommes qui venaient les voir de tous les points de la ville, et parfois un véritable cercle se formait autour d'elles. On y faisait de la musique, on y servait des rafraîchissements ; la conversation mondaine y tenait ses assises, effleurant les matières les plus diverses, l'art, le théâtre, voire même la politique, pour revenir toujours à ses deux objets essentiels : la médisance et la galanterie. Ces brillantes réunions ne faisaient point tort aux visites particulières, aux entretiens à mi-voix et aux tête-à-tête pleins d'abandon.

Vers la fin de l'année 1735, on eût pu surprendre au parloir de San


louis morin

Lorenzo, en conversation animée, un seigneur de bonne mine et une jeune religieuse. L'un et l'autre représentaient à leur manière un type de leur pays et de leur époque. Le cavalier était le comte de Froullay, brigadier des armées du Roi Très Chrétien et son ambassadeur près la Sérénissime République de Venise. Comme la plupart des gentilshommes français de son temps, Froullay avait fait la guerre, la politique, surtout l'amour. D'âge déjà mûr (il frisait la cinquantaine), il était demeuré auprès des femmes empressé, entreprenant et heureux; chez lui, l'expérience suppléait à la jeunesse. Formé à l'école du Régent, aucun détail de la stratégie amoureuse ne lui était inconnu ; il en possédait les secrets et les règles, habile, suivant le cas, à conduire patiemment un siège ou à brusquer un assaut. La religieuse avec laquelle il s'entretenait en ce moment, donna Maria da Riva, était une séduisante patricienne; à l'attrait d'une jeunesse épanouie, elle ajoutait, s'il faut en croire un rapport adressé sur son compte aux Inquisiteurs d'Etat, « un esprit éveillé »! Cet aveu suffit à nous apprendre qu'une nécessité cruelle, plus que la vocation, avait jeté donna Maria entre les quatre murs d'un cloître. Son sort avait été celui de beaucoup de filles de son rang. Fastueuse et vaine, l'aristocratie de Venise se ruinait pour paraître; point de famille noble qui ne possédât son palais, ses galeries décorées par Tiepolo ou par les disciples du maître, une armée de laquais, une flottille de gondoles, mais qui ne se trouvât fort dépourvue, quand il s'agissait de fournir une dot à ses filles. Comme le couvent se montrait à cet égard moins exigeant qu'un mari, il semblait que le meilleur moyen d'établir économiquement une jeune personne fût de la mettre en religion, et c'est ainsi que Maria da Riva avait dû renoncer, pour la captivité douce de San Lorenzo et les plaisirs discrets du parloir, aux joies plus libres du dehors, aux séductions qui l'appelaient, au monde déjà entrevu et vers lequel la ramenaient d'invincibles désirs.

Si nous cherchons à pénétrer le secret des propos échangés entre le fringant ambassadeur et sa compagne, il nous sera permis de croire que

le détail des fêtes données récemment ou promises, mêlé à de tendres aveux, en faisait tous les frais.

L'hiver commençait ; c'était pour Venise la saison brillante, celle du masque et de la liberté, des bals splendides et des réunions sans contrainte, celle où les étrangers accouraient de toutes parts dans la ville sans pareille, comme à un rendez-vous galant et joyeux. Cette année, Venise avait eu à offrir à ses hôtes une série de fastueuses représentations. D'abord, les funérailles d'un doge avaient donné lieu à de frappantes cérémonies ; puis, le chef nominal de la République mort et convenablement célébré, il avait fallu en choisir un autre, et l'intronisation du nouveau prince avait été accompagnée des réjouissances d'usage. Après la fête publique, celle qui se donnait sur la place et à la ville tout entière, il y avait eu plusieurs fois bal au palais des Doges, et ces réunions cessaient à peine d'occuper la société polie que déjà l'on en annonçait une autre, non moins belle, non moins brillante, au palais du seigneur Bragadino. Ce patricien venait d'être élevé à la dignité de procurateur de Saint-Marc, et il était d'usage que le nouvel élu célébrât son entrée en fonctions par des fêtes qui faisaient époque dans la vie vénitienne. Chacun s'entretenait donc du bal promis chez Bragadino, et le comte de Froullay, instruit par le bruit public, pouvait raconter à son amie les mesures prises, les préparatifs faits, les merveilles attendues, telles qu'il les retraçait dans son courrier de Venise, adressé périodiquement à sa cour. Au palais Bragadino, toute la noblesse viendrait et danserait; ce serait une occasion pour elle de déployer son faste et d'étaler sa magnificence. Pour cette fois, le gouvernement consentait à faire fléchir la rigueur des lois somptuaires : au Palais ducal, on avait permis aux patriciennes de porter tous leurs bijoux, les diamants sans prix, les perles uniques, les rubis et les saphirs rapportés par les ancêtres de contrées fabuleuses ; chez le Procurateur, on permettrait aussi les pierreries, au front, aux oreilles et au cou. Tous les ambassadeurs seraient conviés et recevraient des honneurs extraordinaires. Et Froullay parlait « des appartements parfaitement illuminés, où l'on servait en abondance une prodigieuse quantité de rafraîchissements », des toilettes

de gala, « des femmes en corps et manteau noirs, avec des jupes de couleur et des parements or et argent », de tout ce qu'il avait vu et admiré chez le Doge, évoquant, par le récit des splendeurs passées, l'image des magnificences à venir.

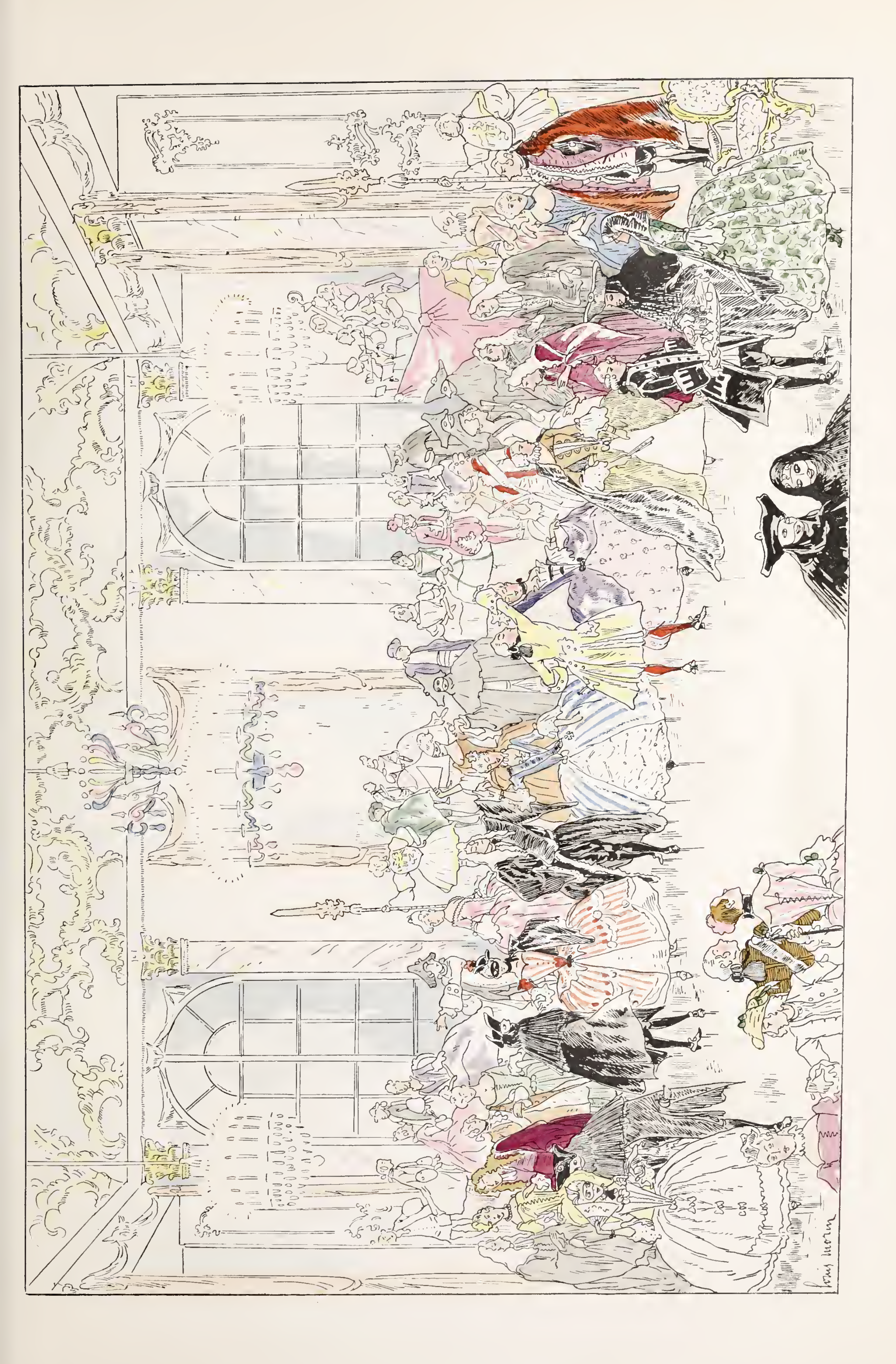
La jeune fille buvait ses paroles. Le récit des plaisirs dont elle n'aurait point sa part lui torturait le cœur, et pourtant elle voulait savoir. L'Ambassadeur mettait un art pervers à entretenir ses regrets et à allumer ses convoitises. Il la plaignait : serait-elle toujours exclue de cette société brillante et raffinée où sa naissance lui donnait rang et d'où l'avait retranchée un sort impitoyable; une fois au moins, ne lui serait-il pas donné de se mêler à ces fêtes et de goûter à ce fruit défendu? Vraiment, la chose était-elle impossible? Au couvent de San Lorenzo, les verrous étaient complaisants et les portes pouvaient s'entre-bâiller. Pour réussir, que fallait-il, si ce n'est oser, en se confiant à un guide expérimenté et sans crainte? L'ardent désir qui soulevait maintenant le cœur de la jeune fille, Froullay l'avait provoqué par ses discours : il le fit croître, s'affermir, se transformer en résolution prise. Le projet lui plaisait par son côté d'aventure et d'escapade : mener une religieuse au bal, quel exploit pour un émule du duc de Richelieu !

En temps de masque, rien de plus aisé que de se procurer un déguisement et de transformer une mince jeune fille en fringant cavalier. Voici la *bautta,* le camail qui dissimule les formes; voici l'ample manteau, le masque de toile blanche, et le petit tricorne, qui se pose de côté, avec un air de crânerie et d'indépendance. La toilette est achevée, et la tourière, qu'on s'est rendue propice, peut oublier pour un instant son métier de geôlier. Quelle joie de retrouver la fraîcheur du grand air et la liberté des nuits silencieuses ! Quel charme de glisser sur la lagune, serrée contre celui que l'on aime, bercée par le balancement de la gondole et le bruit doux de la rame qui s'enfonce dans l'eau morte! Les canaux se succèdent, innombrables, obscurs; puis, la scène change soudain, et le palais Bragadino déploie sa façade illuminée. Les gondoles s'approchent

par essaims de l'entrée d'honneur, leurs proues fines s'appuient aux longs poteaux armoriés, plantés dans la lagune.

Dans le vestibule, le flot des arrivants s'écoule entre deux haies de statues de fer, formées par les armures des aïeux. « Place à l'ambassadeur de France ! » En dépit de son masque, il a droit de se faire connaître, et quatre sbires lui ouvrent un passage. Voici l'escalier monumental, où les traînes des jupes s'étalent en nappes de velours et de brocart. Voici l'étage *noble,* et la galerie des fêtes, orgueil du palais. Une foule parée emplit l'immense salle de bruit et de mouvement ; des constellations de lustres y versent à flots la lumière ; aux murailles et au plafond, les allégories peintes par Tiepolo donnent pour cadre a la fête un monde enchanté, où des palais aériens, bâtis dans les cieux, déploient sur l'azur leurs blanches colonnades, où les dieux et les déesses, sur leur trône de nuages, s'envolent et triomphent dans l'espace.

Cependant la fête commence avec gravité, comme il sied à une solennité officielle. Par ordre, les gentilshommes ont dû revêtir la toge de soie pourpre bordée de fourrure, la perruque majestueuse, le costume traditionnel du patricien de Venise, mais pour une heure seulement. L'heure est vite passée ; aussitôt, un changement à vue s'opère. Arrière la robe sénatoriale, relique incommode du passé ! De toutes parts apparaissent les habits à la française, de nuances tendres, chargés de dorures, chamarrés de broderies, les perruques galamment troussées, les chapeaux empanachés. Les patriciennes passent, portant avec grâce les armes de la galanterie, la poudre, les mouches, l'éventail où se jouent les amours. Les gentilshommes



s'approchent d'elles, puis, comme le dit une relation du bal, envoyée par



Froullay pour distraire le jeune roi de France, « ils leur présentent souvent des rafraîchissements, chacun à celle qu'il est réputé servir publiquement, et ces rafraîchissements sont portés dans tous les appartements par des officiers habillés en noir, le manteau de même, un rabat et une grande perruque ». A mesure que les heures passent, toute contrainte disparaît ; chacun s'abandonne à l'ivresse du plaisir et de la nuit. Au milieu des danses, au milieu des groupes de plus en plus animés, des masques circulent librement, impénétrables et hardis ; leur présence jette dans cette fête qui veut imiter Versailles une note originale et vénitienne : c'est le mystère de l'étrange cité persistant au milieu des modes nouvelles, la singularité de ses coutumes se mêlant aux raffinements de l'élégance française, Venise chez Louis XV.

Cependant l'aube blanchit et disperse les danseurs. Il faut s'arracher au plaisir ; à regret, la fugitive regagne sa lointaine prison, palpitante d'émotion, d'amour et de crainte. Crainte vaine, sans doute, crainte folle, car toutes les précautions ont été savamment prises. Et pourtant, tandis qu'elle traversait le bal au bras de Froullay, n'a-t-elle point senti des regards s'attacher sur elle, examiner curieusement sa taille et sa tournure ; parmi les suivants, les laquais, les gondoliers empressés à servir l'Ambassadeur, n'a-t-elle point surpris des murmures étonnés et des propos suspects, et ne sait-elle point que toute médisance aboutit à une délation, dans une ville où l'espionnage est institution d'État ?

* * *

Venise alors était une reine déchue. Elle avait perdu ses florissants comptoirs, ses possessions d'outre-mer, ses îles d'Orient, perles de sa couronne ; ses galères dormaient inutiles dans son port, et ses flottes marchandes ne sillonnaient plus les mers. Mais elle avait conservé l'appareil de sa grandeur passée, son sénat, ses collèges de nobles, ses magistratures innombrables, sa hiérarchie savante de conseils et de tribunaux.

Pour ce gouvernement désœuvré, la grande occupation était maintenant de bien savoir ce qui se passait chez lui ; si, de tout temps, Venise avait raffiné l'art d'épier et de corrompre, de plus en plus, la politique se réduisait pour elle à la police. Aussi le tribunal des Inquisiteurs d'État, chargé de pénétrer tous les secrets dont la connaissance importait à la Seigneurie, voyait-il chaque jour son rôle grandir et ses attributions s'accroître ; il était devenu, dans la République, l'autorité révérée entre toutes et le principal pouvoir.

Parmi les objets remis aux soins des Inquisiteurs, la surveillance des ambassadeurs étrangers ne formait pas l'un des moins importants. Pour cette tâche, le Tribunal disposait d'un personnel particulier d'agents peu nombreux, mais choisis avec art et régulièrement établis dans leur charge. Qu'on nous permette de présenter l'un de ces fonctionnaires : c'était un bourgeois de Venise, d'allures posées et respectables, tenant maison et table ouverte. Il n'espionnait jamais en personne ; son rôle était de provoquer et de centraliser les délations. Parmi les secrétaires et les domestiques des ambassades, il flairait ceux d'un naturel complaisant, les attirait chez lui, les régalait, et peu à peu les mettait à la solde de l'Excellentissime tribunal. Ce métier de tentateur, il l'exerçait avec conscience et non sans orgueil, s'y proclamant infaillible ; dans sa longue pratique, disait-il, il ne comptait pas un insuccès. En l'espace d'un an, il avait corrompu le maître d'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, entamé la conscience du secrétaire de l'ambassade impériale d'Allemagne, grâce à quelques envois de comestibles et de primeurs, et transformé en espion attitré « *Monsu Stefano,* » majordome du comte de Froullay.

Donc, *Monsu Stefano* ne laissait rien ignorer aux Inquisiteurs de ce qui se passait chez son maître. Ses billets, écrits dans un jargon bizarre, mélange de dialecte vénitien et de français, avaient d'abord fait peu d'impression, lorsque tout à coup il se mit à parler d'une intrigue galante entre l'Ambassadeur et une nonne de San Lorenzo. De longue date, M. de

Froullay avait remarqué Maria da Riva; apprenant son entrée en religion, il l'avait cherchée dans plus d'un monastère et avait fini par la découvrir au parloir de San Lorenzo. Depuis lors, il était devenu l'hôte assidu de ce lieu; il y allait matin et soir, n'en sortait plus. La jeune fille ne paraissait pas insensible à ses hommages. Grâce aux intelligences qu'il avait su se ménager dans la maison, il se procurait des entrevues intimes, organisait des parties de plaisir et de petits soupers. A mesure que les semaines s'écoulent, les révélations deviennent plus intimes, plus piquantes, et, désormais, à intervalles réguliers, les successeurs des redoutables magistrats qui faisaient trembler les rois et mettaient en balance le sort des États, les deux inquisiteurs noirs et l'inquisiteur rouge, se réunissent au palais des Doges, dans leur salle décorée par Tintoret, pour lire le bulletin des amours de l'ambassadeur de France.

Peu à peu, ils voient défiler devant eux tous les acteurs d'une intrigue amoureuse à Venise, les premiers rôles et les comparses, les personnages interlopes dont le métier est de favoriser la galanterie et dont quelques-uns, à ce moment même, posent peut-être au naturel devant Goldoni. Voici l'amie complaisante, femme mûre, qui néanmoins ne saurait se désintéresser des choses d'amour et veut au moins servir le dieu qu'elle a toujours adoré; c'est elle qui facilite les entrevues et transmet les confidences. Voici la simple porteuse de lettres, Zanetta, toujours en chemin entre le palais de France et San Lorenzo; elle dissimule dans une boîte soigneusement cachetée les billets furtifs et les messages d'amour. Voici le marchand juif, orfèvre de son état et disposé à procurer tout ce qu'on lui demande, surtout les déguisements et les vêtements d'emprunt. Froullay commande à tous ces agents, les fait agir tour à tour et dirige leurs opérations; il déploie lui-même tout son art de séducteur, car ce qui n'était d'abord qu'un caprice commence à devenir chez lui un sentiment profond et violent.

Avec une crudité naïve, l'espion note les progrès et les fortunes diverses de cet amour; il le montre naissant, plus fort, ingénieux, hardi, contrarié,

triomphant. Chez la jeune fille, aux élans de la passion, succèdent des scrupules intermittents et des retours de conscience ; à certain jour, elle renvoie les vêtements qui favorisaient ses sorties nocturnes « et, pendant deux jours, l'Ambassadeur s'enferme chez lui, sans sortir de sa chambre, furieux, maugréant et jurant comme un hérétique ». Au bout de ce temps, il cherche des consolations : « Dans la nuit de mercredi et de jeudi, continue le rapport, il a fait dresser une table dans sa chambre et, par un passage dérobé, a fait introduire une fille masquée, avec laquelle il s'est diverti toute la nuit. » Les épreuves qu'on lui impose sont pourtant de courte durée ; le bulletin suivant annonce qu'il est allé dîner au parloir de San Lorenzo, avec donna Maria et l'amie. Bientôt il ne garde plus aucune retenue; il place à son chevet le portrait de « la dame voilée » ; comme il lit mal l'italien, il fait traduire par un secrétaire les billets qu'elle lui envoie. Puis, c'est l'aventure du bal Bragadino qui semble un défi jeté à la prudence et aux bonnes mœurs.



Voici qui est plus grave encore. Une gondole a été vue, apportant au palais de France deux jolis meubles d'encoignure, en laque de Chine rose, qu'on croit envoyés de San Lorenzo. Faut-il craindre un enlèvement? Donna Maria démeuble-t-elle sa chambrette pour émigrer au palais de France ? Veut-elle s'y préparer un asile coquet ou seulement un nid pour de passagères amours ?

Cependant le front des Inquisiteurs se rembrunit tout à fait et leurs inquiétudes se transforment en véritables alarmes. Malgré les faiblesses qu'elle tolérait, la République avait horreur du scandale et tenait à sa réputation. Si elle accordait aux étrangers accourus dans ses murs une hospitalité aimable et des voluptés faciles, si le faste et les fêtes faisaient partie de sa politique, toute atteinte portée publiquement à l'honneur de ses patriciennes lui causait infiniment de déplaisir. A la liberté croissante des mœurs, elle opposait une affectation de rigueur, devenait prude, en se sentant devenir suspecte, et se flattait de faire croire à sa vertu par le soin qu'elle mettait à en parler. Or, voici cette scrupuleuse personne menacée,

par l'erreur d'une de ses plus nobles filles, d'une tache irréparable : en se découvrant, la faute de donna Maria va devenir un crime.



Depuis quelque temps, on remarque une accointance suspecte entre l'Ambassadeur et certain médecin napolitain, qu'il fait venir chez lui, retient longuement, accable de prévenances et de caresses. Puis le médecin est introduit à San Lorenzo, auprès de donna Maria, qui se plaint d'être indisposée ; il l'examine, formule une ordonnance et, d'un ton doctoral, prescrit avant tout le repos et l'isolement ; il faut que la malade soit transférée dans quelque cellule écartée, aussi loin que possible de ses compagnes. Bientôt, la crise survient et le dénouement se produit. Une femme d'âge et d'expérience, mandée au couvent, en ressort furtivement, tenant entre ses bras un objet qu'elle dissimule sous des couvertures : les jours suivants, on signale, chez cette femme, la présence d'un enfant nouveau-né ; une nuit, un grand seigneur se présente, s'empare de l'enfant et le fait passer en lieu inconnu.

Certes, voilà des mesures habilement combinées, et les Inquisiteurs seraient tentés de rendre grâces à l'Ambassadeur, à raison de la prudence dont il a fait preuve pour cette fois. Malheureusement, ainsi que le remarque avec douleur un rapport adressé au Tribunal : « faut-il s'étonner que fait semblable n'ait pu rester caché au milieu d'un groupe de soixante femmes, toutes curieuses, attentives, et qui déjà se doutaient de quelque chose ? » Un « soupçon véhément » s'empara donc de l'esprit des religieuses et mit la révolution au couvent.

Ce ne fut pas tout : « la fatalité voulut, » continue le rapport, que le bruit du malencontreux événement parvînt jusqu'aux oreilles du patriarche, Monseigneur Correr. Ce chef du clergé vénitien, investi de l'autorité la plus étendue sur tous les monastères de la ville, était alors un prêtre rigide, un prélat sans reproche, docile à la voix de sa conscience et n'écoutant qu'elle ; récemment installé dans sa charge, il ignorait encore

les exigences de la politique et les ménagements que commandent certaines situations délicates. Le scandale étant notoire, il lui parut qu'il devait sévir. Il fit retirer donna Maria dans sa chambre, lui défendant toute communication avec le dehors : en même temps il la frappait d'interdit, suspendait ses privilèges de religieuse, la privait du droit d'assister au chapitre et de participer à l'élection de l'abbesse, sans préjudice d'un châtiment plus fort qu'il se réservait d'infliger, au nom de la discipline ecclésiastique et de la morale outragée.

Dans son ardeur de justicier, le Patriarche avait compté sans la haute protection qui, après avoir couvert les faiblesses de la jeune fille, entendait la soustraire aux conséquences de sa faute. A la nouvelle des mesures prises, Froullay bondit d'indignation : il était sincèrement épris et, de plus, gentilhomme, deux qualités dont l'une ou l'autre suffisait pour qu'il se fît le chevalier de celle qu'il avait compromise et exposée. Il la disputera donc aux prisons ecclésiastiques, aux rigueurs du Patriarche, aux condamnations de l'Église, doive une rupture en résulter entre la France et la Sérénissime République. Il ne saurait souffrir que donna Maria soit frappée à cause de lui, maltraitée, marquée d'une note d'infamie ; il n'entend pas davantage que la religion, reprenant son bien, lui enlève une maîtresse qu'il chérit. Apprenant que le Patriarche vient d'envoyer à la délinquante un confesseur chargé de l'exhorter et de la ramener, il mande le pauvre prêtre, le fait comparaître devant lui, lui enjoint de cesser ses sermons et le renvoie terrifié. Avec une audace invraisemblable, il inonde le parloir de ses affidés, fait jouer tous les ressorts dont il dispose, séduit, corrompt, menace et réussit à faire passer jusqu'à la recluse des avis et des encouragements, accompagnés de plus substantiels envois, régals et cadeaux. Enfin, c'est au Patriarche lui-même qu'il fait porter ses plaintes et ses protestations. A l'entendre, l'entrée dans les parloirs et la visite aux religieuses ayant été permises de tout temps aux ambassadeurs, on ne pouvait le troubler dans la jouissance de ce privilège sans preuve positive d'un délit, et cette preuve manquait. Punir une religieuse parce qu'elle avait paru goûter sa conversation, suspecter l'innocence des relations qu'il entretenait avec elle

pour le priver de remplir les devoirs de la courtoisie et de l'amitié, c'était offenser sa dignité et manquer à son caractère; il revendiquait le droit de visite au nom de ses immunités diplomatiques.

*
* *

La situation parut assez grave pour que le gouvernement intervînt; il sembla que l'instant était arrivé où, suivant l'expression consacrée, « la prudence publique » devait entrer en scène. Une explication officielle, quoique secrète, avec Froullay, fut jugée indispensable. D'ordinaire, les communications entre la Seigneurie et les ambassadeurs se faisaient dans une forme particulière et consacrée. Point de conférences, jamais de discussions verbales, les lois s'y opposaient formellement : elles craignaient pour les chefs de la République les entraînements de la parole et les surprises de la conversation. A l'occasion de chaque affaire, les ambassadeurs devaient adresser au Sénat des mémoires auxquels on faisait des réponses, également par écrit, et dont tous les termes avaient été soigneusement mesurés. Toutefois, en temps de guerre européenne (et c'était le cas, puisque, à ce moment, les armées de l'Empereur et de la France se disputaient la Haute-Italie), on désignait à chaque ambassadeur un conférent, c'est-à-dire un patricien chargé de s'aboucher avec lui, de recueillir ses observations et de les transmettre au gouvernement.

Le conférent de M. de Froullay était le procurateur Tiepolo; à ce seigneur revenait donc la charge de traiter « l'épineuse affaire » de San Lorenzo; le colloque eut lieu de la manière accoutumée, c'est-à-dire avec beaucoup de gravité et de mystère.

L'Ambassadeur et son conférent se rencontrèrent à dix heures du soir et leur entretien se prolongea dans la nuit. Le débat fut conduit méthodiquement, avec ordre, comme il convenait en si importante matière, et l'on commença par poser les bases de la discussion; on reconnut facilement que le but à atteindre était d'assoupir l'affaire, tout en ménageant la conscience du Patriarche. Mais, hélas! dès qu'il fallut s'occuper des moyens propres à réaliser ce double objet, un fâcheux désaccord se manifesta, le Procurateur

soutenant que Froullay devait avant tout cesser ses démarches et rompre toutes relations, l'Ambassadeur ne voyant de remède que dans la levée des mesures de rigueur prises contre la religieuse. Ces sévérités, suivant lui, allaient à l'encontre du but que l'on se proposait, attiraient l'attention sur des faits qu'il importait de dissimuler et changeaient en certitude les soupçons du public.

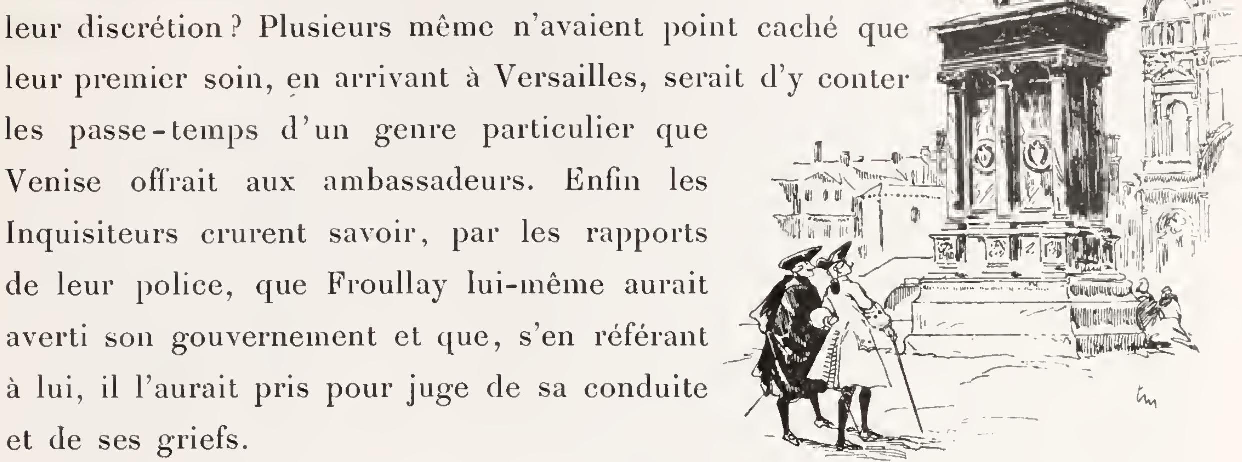
Tiepolo se retrancha sur le terrain de la morale et des principes,



Froullay refusa nettement de l'y suivre, traitant l'affaire avec désinvolture et invoquant des précédents. « En France, dit-il, quand pareil cas se présente, on envoie la religieuse prendre les eaux. Ses couches faites, elle revient tranquillement dans son couvent. » Tiepolo répondit gravement que cet usage n'existait pas à Venise : « Elle sera donc punie ? » dit vivement le comte, et, l'autre n'ayant fait qu'une réponse évasive, la discussion s'échauffa sur-le-champ.

Après un échange de paroles amères, les deux interlocuteurs se séparèrent sans rien conclure et fort mécontents l'un de l'autre. « Agissez à votre guise, j'en userai de même, » telles furent les dernières paroles du comte ; après la conférence, il laissa hautement entendre qu'il se considérait comme personnellement offensé et qu'il avait résolu de soutenir par tous les moyens en son pouvoir les prérogatives de son rang.

C'était une déclaration de guerre. Le différend mit bientôt toute la ville en émoi, et l'on commença à craindre que le scandale ne dépassât les limites de l'État vénitien. La campagne en Lombardie venait de finir ; un grand nombre d'officiers français, avant de rentrer dans leur pays, avaient voulu



visiter la ville dont ils avaient entendu vanter les merveilles ; ils y avaient naturellement appris une aventure dont le récit volait de bouche en bouche, et quel moyen de s'assurer leur discrétion ? Plusieurs même n'avaient point caché que leur premier soin, en arrivant à Versailles, serait d'y conter les passe-temps d'un genre particulier que Venise offrait aux ambassadeurs. Enfin les Inquisiteurs crurent savoir, par les rapports de leur police, que Froullay lui-même aurait averti son gouvernement et que, s'en référant à lui, il l'aurait pris pour juge de sa conduite et de ses griefs.

Quelque extraordinaire que ce fait paraisse, il peut s'expliquer, si l'on tient compte des conditions particulières dans lesquelles les ambassadeurs se trouvaient placés à Venise, au point de vue de la vie sociale. La République les comblait d'honneurs, mais les traitait en suspects et les isolait dans une pompeuse quarantaine. En vertu de défenses expresses, il était interdit à tout noble de les fréquenter familièrement, de leur rendre visite, de les accueillir à son foyer; ils ne franchissaient le seuil des palais qu'aux jours de gala et avec un appareil qui excluait toute intimité, et le scrupule à leur égard était poussé si loin qu'un voyageur, fût-il duc ou prince, n'était plus admis dans la société vénitienne, s'il avait passé une nuit sous le toit du représentant de son pays.

Les parloirs étaient, on peut le dire, les seuls salons qui fussent ouverts aux ambassadeurs ; c'était l'un des rares endroits où il leur fût permis de voir la noblesse, de former quelques liens avec elle, de recueillir ces informations et ces impressions mondaines qui guident si utilement un diplomate sur le terrain obscur et périlleux de l'étranger. Les cours d'Europe savaient tout le parti qu'un agent avisé pouvait tirer des visites aux monastères et ne se faisaient point faute de les recommander à leurs envoyés ; récemment encore, le garde des sceaux Chauvelin, qui exerçait aussi la charge de ministre des Affaires étrangères de France, dans une lettre où il

recommandait à M. de Froullay de se choisir quelque auxiliaire intelligent qui pût l'aider à pénétrer les secrets de la République, lui avait écrit : « N'y a-t-il point de médecin ou de religieuse assez adroite? » Et Froullay avait répondu : « Je connais médecins et religieuses, mais gens secrets et sûrs sont difficiles à trouver... » Il n'était donc pas impossible à l'Ambassadeur de mettre ses assiduités sur le compte de la politique, de les colorer d'un beau zèle pour le service du Roi et de faire croire que la République, en les suspendant d'autorité, avait voulu simplement le priver d'un utile moyen de se renseigner et fait preuve à son égard d'une particulière et outrageante défiance. La République savait tout cela et sentait redoubler ses angoisses; elle craignait de se voir exposée à des difficultés avec une puissance amie, ou au moins à de pénibles explications, réduite à essuyer des reproches et à ne pouvoir se défendre qu'en confessant sa honte.

***

Dans ce péril, les Inquisiteurs jugèrent opportun de prévenir l'ambassadeur de la République en France, l'Illustrissime Alessandro Zeno, et de le munir d'instructions. Ils lui écrivirent une lettre dolente : « Il serait à souhaiter, disaient-ils, que nous ne fussions point dans la nécessité de vous donner avis d'un événement qui renferme en soi la plus scandaleuse énormité, mais qui réclame en même temps tout le secours de votre discrète prudence... On avait remarqué, continuaient-ils, que l'Ambassadeur de France voyait beaucoup certaine religieuse de San Lorenzo, mais l'on avait toujours pensé que les visites se passaient de la manière qui convenait entre un cavalier revêtu du caractère le plus distingué, ambassadeur d'un Roi Très Chrétien et une dame en religion. Avec le temps, on en vit résulter au contraire ces effets qui naissent habituellement de conversations furtives, clandestines et malicieuses. » Suivait l'exposé sommaire des faits. Un second billet laissait entendre à Zeno que, d'après certains indices, Froullay aurait pris les devants et écrit à sa cour, en attribuant sa conduite à des raisons de service. Ces informations, ajoutait le Tribunal, étaient données à l'Illustrissime pour sa gouverne; il ne devait s'en servir que s'il avait à subir des remontrances

ou au moins des questions et, en ce cas, les Inquisiteurs s'en remettaient à son zèle pour sauvegarder les intérêts et la dignité de la patrie.

Le seigneur Zeno en était encore à méditer sur ces instructions, lorsqu'une circonstance fortuite vint démontrer la prévoyance dont les Inquisiteurs



avaient fait preuve. A un dîner chez la duchesse de Luynes, dame d'honneur de la Reine, Zeno se rencontra avec le bailli de Froullay, de l'ordre de Malte, propre frère du comte. Après le repas, ce convive vint droit à lui, le prit à part et se mit à lui parler de l'ambassadeur et de donna Maria. Cette entrée en matière fut d'ailleurs accompagnée de déclarations du meilleur augure. Le Bailli se disait fort choqué de la conduite de son frère, déplorait les incidents survenus, trouvait que le scandale avait trop duré et proclamait la nécessité d'y mettre un terme. Le Vénitien s'applaudit fort de ces dispositions : il croyait tenir un succès diplomatique et se flattait, grâce au concours du Bailli et à la pression que celui-ci exercerait sur le coupable, de terminer, au contentement de ses maîtres, le plus désagréable des conflits.

Son attente, hélas ! ne fut nullement justifiée. Il comptait sur un allié, il ne trouva qu'un médiateur. Dans des entretiens subséquents, le Bailli, qui paraissait avoir reçu les explications et les instructions de son frère, proposa de traiter sur la base de concessions réciproques. Le comte de Froullay modérerait sa conduite ; d'autre part, la religieuse recouvrerait la liberté dont elle avait joui dans le passé et n'aurait plus à subir aucun traitement d'exception. Les ordres nouveaux qu'avait reçus Zeno lui interdisaient de se prêter à aucune transaction de cette nature ; il refusa donc, et sa résistance piqua son interlocuteur qui, après avoir montré d'abord beaucoup de cordialité et de rondeur, le prit bientôt sur un autre ton. Il déclara que les sévérités exercées contre la religieuse atteignaient indirectement le comte de Froullay, que la publicité du châtiment attestait la réalité de la faute et mettait en compromis le bon renom de l'Ambassadeur, qu'une prompte rétractation des ordres donnés pourrait seule calmer les justes susceptibilités de ce dernier et

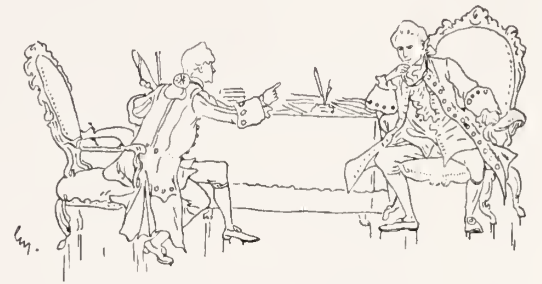
apaiser son honneur. Vainement lui fut-il remontré que l'inviolabilité reconnue aux diplomates ne s'étendait pas aux complices de leurs fautes, il persista à réclamer au moins un adoucissement de peine et une liberté relative. Puis c'étaient de déplaisantes allusions aux mœurs de Venise et à la manière dont on y comprenait, suivant lui, la vie monastique : « A Venise, disait-il, c'était chose admise que de faire la cour aux religieuses ; parmi les ambassadeurs, son frère n'était pas le seul qui eût actuellement de semblables liaisons... D'ailleurs la personne en question n'était plus d'âge à être surprise, et même, s'il fallait en croire certains bruits, elle aurait eu déjà des aventures. »

Zeno ne put en entendre davantage ; d'un air digne et froissé, il interrompit le calomniateur, assurant que de telles réflexions lui paraissaient superflues et étrangères au débat, « que d'ailleurs la religieuse était une dame de haute et bonne renommée, d'une famille noble et distinguée, qu'elle avait pris le voile dans l'un des premiers monastères de la ville, où l'on ne recevait que des filles de condition, et que toutes ces circonstances réunies faisaient suffisamment justice d'imputations déshonorantes ». Ce langage solennel imposa silence aux médisances du Bailli, mais ne le fit pas renoncer à ses prétentions. Il n'en voulut pas démordre et, jusqu'à la fin des conférences, continua d'insister pour que l'on permît à son frère « au moins quelques discrètes visites ».

Une question se posait à l'envoyé vénitien, grave et troublante. En provoquant ces discussions, le Bailli avait-il agi de sa propre initiative ou comme mandataire officieux du gouvernement français ? On le disait fort bien en cour et très protégé par le garde des sceaux Chauvelin. Dans ses accès de mauvaise humeur, quand il reprochait à la République une raideur déplacée, il lui était échappé de dire qu'il en ferait rapport au ministre. Avait-il exécuté sa menace et était-il autorisé à pareille démarche ? En un mot, la cour de France avait-elle été saisie, soit par le comte de Froullay lui-même, ainsi que le craignaient les Inquisiteurs, soit par le Bailli, soit par toute autre personne et, en ce cas, sous quel point de vue envisageait-elle l'affaire ? A tout prix, Zeno voulut saisir le mot de cette énigme. La tâche était délicate : il s'agissait de surprendre le secret d'autrui sans livrer le sien, de découvrir ce que

savait Chauvelin sans lui laisser deviner ce qu'il pouvait encore ignorer. Pour parvenir à ses fins, l'Ambassadeur s'inspira des traditions que lui avaient léguées les Vénitiens d'autrefois, ces maîtres dans l'art de la diplomatie, et il déploya autant de tact et de finesse qu'ils en eussent mis à percer le mystère d'une alliance ou les projets d'un potentat.

S'étant présenté à l'audience du Garde des sceaux, il l'entretint d'abord d'affaires politiques; il remit sur le tapis certaines difficultés qui s'étaient élevées entre la France et Venise, au sujet du passage de nos troupes sur les terres de la Seigneurie : « Cette matière, ajouta-t-il, avait dû d'ailleurs être traitée à fond dans la correspondance de l'ambassadeur du Roi. » Chauvelin ayant répondu négativement : « Que peut-il donc mettre dans ses dépêches, reprit Zeno en insistant, puisque c'est quasi le seul point qui puisse actuellement donner lieu à négociations entre les deux États ? » Puis c'étaient des pauses, des regards interrogateurs, un manège dont le Garde des sceaux s'amusait peut-être, car il le laissa se prolonger. A la fin, prenant en pitié l'embarras de son interlocuteur, il se décida à lui venir en aide, lui annonça qu'il savait tout et refit à son tour le récit de l'aventure. Tandis qu'il parlait, Zeno l'écoutait d'un air contrit et en observant un silence expressif, mais son cœur battait d'émotion. La négociation touchait, en effet, à son instant critique : on allait savoir si la France admettait ou rejetait les raisons invoquées par le comte de Froullay, si elle penchait du côté de la République ou suivait aveuglément le parti de son propre ambassadeur. Continuant, Chauvelin déclara « qu'il aimait fort M. de Froullay, mais que la religion lui était encore plus chère; que d'ailleurs son devoir l'obligeait à veiller sur la conduite des ministres de la Couronne en pays étranger, afin de les y maintenir en estime et bonne réputation ». Il fit allusion ensuite à certaines mesures auxquelles il s'était arrêté pour donner à l'affaire une solution convenable et jeter un voile sur le passé.

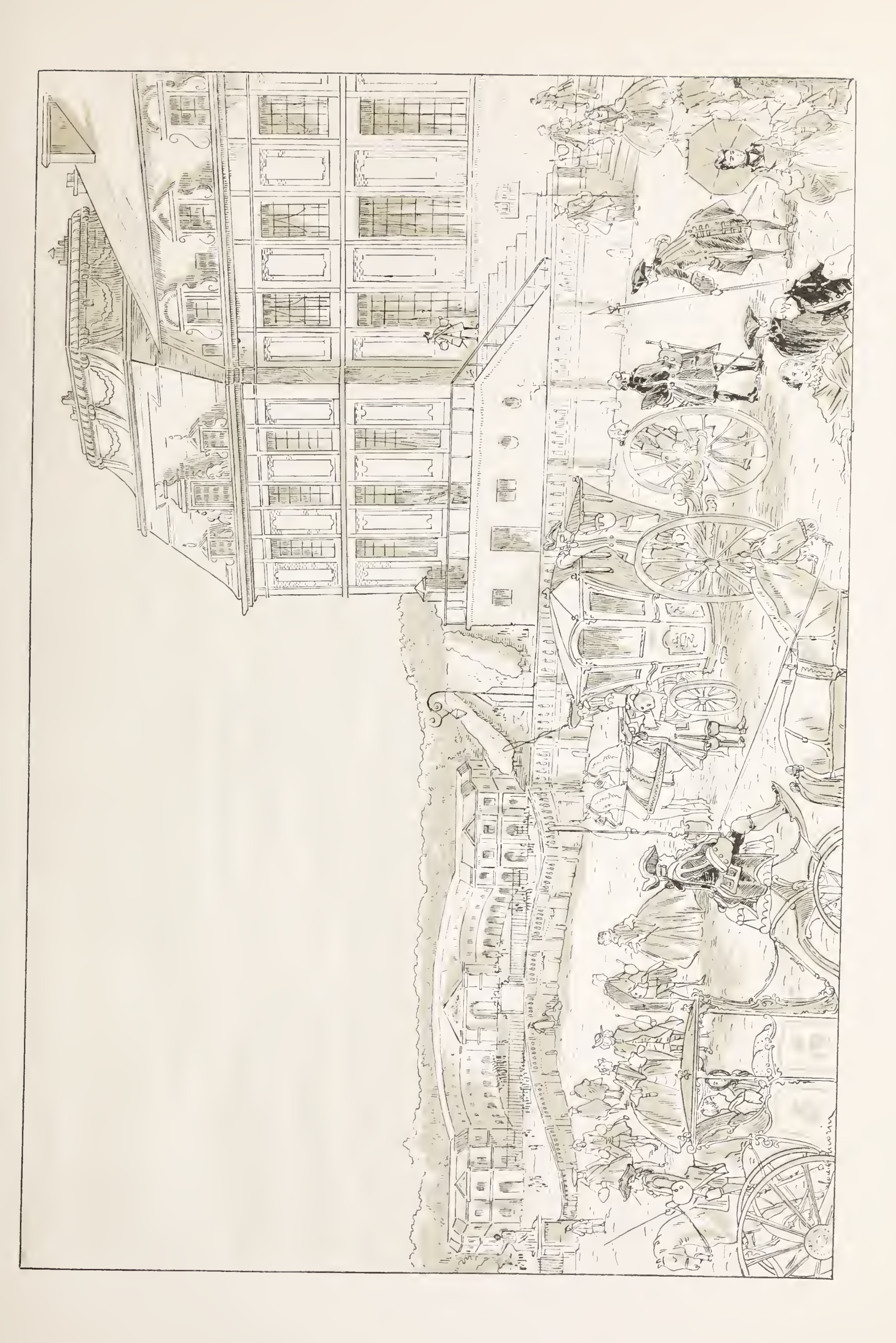


Le Vénitien respira et se sentit soulagé ; il remercia le Garde des sceaux

avec effusion, appuyant sur la gravité du délit et son caractère tout exceptionnel.

Pourquoi fallut-il qu'à ce moment sa joie fût troublée par certaines paroles qui échappèrent à Chauvelin et où perçait une pointe d'ironie? C'étaient toujours ces insinuations malveillantes que Venise retrouvait, dès qu'il s'agissait de ses mœurs, dans la bouche de tous les étrangers, et qui avaient le don d'exercer au plus haut point sa patience. On eût dit d'un mot d'ordre donné à son égard et que personne ne pût lui entendre parler de sa vertu sans sourire. « Je voudrais, écrivait Zeno dans sa dépêche aux Inquisiteurs, pouvoir taire à Vos Excellences une circonstance infiniment pénible pour la religieuse; mais, en matière grave, il faut tout dire : voyons donc jusqu'à quel point a été poussée la calomnie. Le Garde des sceaux me demanda s'il était vrai que la nonne fût coutumière du fait et qu'elle n'en fût point à sa première défaillance. Je témoignai une surprise extrême et répliquai que la République avait en ces matières une réputation de vigilance si universelle, si bien établie dans toute l'Europe, qu'elle suffisait à démentir d'aussi noires imputations... Tel est le prix, concluait l'Ambassadeur sur un ton de moraliste, que la jeunesse retire de ses méfaits : il en rejaillit sur elle d'ineffaçables souillures. »

En somme, Chauvelin jugeait l'affaire en bon politique, mais aussi en homme de cour, familier avec les choses de la galanterie, les traitant avec délicatesse et sans y attacher plus d'importance qu'elles ne lui paraissaient en mériter. Appréciant à leur juste valeur et les excuses de Froullay et les doléances de la Seigneurie, il trouvait cependant que le premier était dans son tort, n'ayant point sauvé les apparences. Décidé à l'arrêter dans une voie dangereuse, il lui écrivit ou lui fit écrire, officieusement, sur un ton d'amitié et de confiance, pour lui demander sa parole que sa liaison ne se prolongerait pas. A l'instant où cette lettre lui parvint, Froullay commençait à réfléchir plus froidement et à reconnaître qu'il avait fait fausse route; peut-être aussi, trouvait-il moins de charmes à ses amours, depuis qu'il y rencontrait autant d'épines; nous nous garderons enfin de présenter cet homme à bonnes fortunes comme un modèle de constance et de sentiments durables. En



réponse à la démarche de Chauvelin, il promit qu'il romprait : on ne lui en demandait pas davantage. Quant à la manière de s'y prendre, au moment à choisir, aux ménagements à observer, on lui laissait toute latitude. Personne à Versailles n'eût songé à lui imposer un brutal abandon, inconciliable avec tous les principes de la galanterie mondaine : peu importait qu'il ne rompît pas le lien dont il s'était imprudemment chargé, s'il s'engageait à le dénouer.

Autant les Inquisiteurs avaient accueilli avec joie les assurances de Chauvelin, autant la solution modérée que le Ministre avait admise dans la pratique faisait peu le compte de la République et de ses prudes exigences. Ce qu'elle voulait, c'était la rupture immédiate de toute espèce de rapports, c'était l'abandon de la religieuse aux sévérités de la justice ecclésiastique. Depuis que la négociation s'était transportée à Versailles et que, sur ce terrain nouveau, Venise se flattait d'obtenir gain de cause, l'espionnage organisé autour de l'Ambassadeur redoublait de vigilance : on observait toutes ses démarches ; l'agent chargé de le surveiller avait loué une gondole à la journée pour le filer pendant ses sorties. Le seul résultat de tant de soins fut la certitude désespérante qu'un commerce de lettres continuait entre la religieuse au secret et le galant diplomate. Il y avait là pour la République un sujet d'humiliation autant que de scandale ; elle acquérait en effet la preuve de son impuissance, malgré ses verrous, ses grilles, ses précautions de toute sorte, à faire bonne garde autour de ses religieuses, et se voyait réduite, pour faire cesser chez elle un désordre qui la compromettait, à requérir une intervention étrangère. Quelque pénible que fût cette extrémité, elle s'y résigna pourtant et chargea Zeno de nouvelles et pressantes démarches à Versailles ; l'envoyé s'acquitta de cette commission difficile avec la ponctualité qui lui était habituelle.

S'étant encore rendu chez le Garde des sceaux, il lui exposa que la scandaleuse pratique n'avait pas entièrement pris fin. Il rappela en même temps les louables sentiments que le Ministre avait déjà exprimés en « cette douloureuse occurrence », et affirma qu'il s'en était senti réconforté : « il en avait reçu, disait-il, cette consolation que l'on éprouve dans les peines

les plus fortes, alors que le remède apparaît prompt et certain. D'ailleurs, la faute était d'un caractère si monstrueux qu'aucune ne pouvait l'égaler : jamais l'autorité ministérielle ne trouverait plus digne occasion de s'exercer qu'en s'employant à effacer jusqu'au souvenir de ces actes déplorables. » L'Ambassadeur continua quelque temps sur ce ton emphatique. Cependant, chose fâcheuse et difficile à croire, ces discours si éloquents ne parurent pas produire tout l'effet qu'on s'en devait promettre. Le Garde des sceaux les écouta « avec gravité », puis, conservant un sérieux qui semblait affecté, répondit « qu'assurément la faute était grande, mais que le malheur des temps ne la rendait pas si extraordinaire », et tous les efforts de l'Ambassadeur ne réussirent pas à détruire dans son esprit un désolant scepticisme. Il trouvait les scrupules de la République exagérés et se montrait peu disposé à réitérer l'avertissement qu'il avait donné au coupable.

L'Illustrissime ne se découragea pas et revint à la charge. Dans une dernière entrevue, il se montra de nouveau inquiet et préoccupé : « il avait lieu de croire, disait-il, que le feu de la passion n'était pas entièrement éteint dans le cœur de l'Ambassadeur. Assoupi en apparence, ce feu détestable couvait sous la cendre. » Une discussion sur les sentiments intimes du comte de Froullay parut hors de saison à M. Chauvelin et peu propre à fournir la matière d'un entretien diplomatique. Il y coupa court en affirmant qu'il était sûr, absolument sûr, que les relations d'amour avaient cessé et ne sauraient reprendre. Le Vénitien parlant alors d'indices recueillis, de correspondance avec la religieuse, accompagnée « du désir de la voir et de démarches pour son élargissement », le Ministre perdit patience : « Je vous assure, dit-il, que vos scrupules vont trop loin », puis, résolu à en finir, il ajouta : « Si vous me promettez un secret inviolable, j'ai moyen de convaincre votre conscience d'un excès de délicatesse. » — « Se levant alors, rapporte l'Ambassadeur dans son récit de l'audience, il prit une lettre que je reconnus écrite de la propre main du comte de Froullay... il m'en lut deux ou trois phrases. L'Ambassadeur y prend l'engagement sacré de se tenir éloigné de la religieuse, quelque violence qu'il doive se faire, et cet engagement, il le prend sur l'honneur. A Venise, ajoute-t-il, on lui reproche

certaines relations de courtoisie qu'il a cru devoir laisser survivre à l'amour : on interprète à mal certaines attentions de sa part, mais il n'a pas pensé pouvoir s'en dispenser honnêtement ; d'ailleurs, il a l'intention d'y renoncer également et de ne plus fournir aucun sujet de plainte. Quand un ambassadeur, dit le Garde des sceaux, donne si solennellement sa parole, peut-on lui refuser foi ? — Je ne sus que répondre, n'osant opposer aux affirmations de la lettre les renseignements que me donnent vos Excellences. Je me bornai à dire que les civilités de l'Ambassadeur pourraient bien ne pas laisser le public indifférent, qu'on en craindrait les suites. Après avoir fait le sacrifice du principal, était-il donc si difficile de renoncer à l'accessoire ? — Mais voilà qui est affaire du confesseur, s'écria le Garde des sceaux en m'interrompant, et vraiment la justice séculière n'a pas à y regarder de si près, quand la liaison est rompue et que tout scandale a cessé, ce qui est indubitablement le cas. Pour le reste, ce sont choses auxquelles ne saurait s'étendre l'action du gouvernement. » Et le Ministre laissa entendre, sur un ton qui n'admettait point de réplique, qu'à ses yeux la négociation était terminée et l'incident irrévocablement clos.

Force fut à la République de prendre patience : Froullay put opérer sa retraite à loisir et en prenant son temps. Ses intelligences avec San Lorenzo continuèrent quelque temps, puis les messages s'espacèrent, devinrent moins vifs, moins tendres, rares, et cessèrent tout à fait. Comme, d'autre part, Zeno avait laissé entendre au bailli que la pénitence infligée à la jeune fille serait de courte durée et que Venise ne pousserait pas ses rigueurs à l'extrême, le comte crut qu'à son tour il pouvait laisser tomber l'affaire ; il se tint désormais en parfait repos, la conscience à l'aise, satisfait d'avoir concilié ses scrupules de courtois cavalier avec ses devoirs d'homme public.

* * *

Deux ans plus tard, le 20 avril 1738, le comte de Froullay, définitivement réconcilié avec la République, procédait à la cérémonie de son *entrée*. C'était une promenade en gala dans le port et sur le Grand Canal que chaque ambassadeur faisait d'ordinaire au cours de sa mission. Cette solennité

n'avait point lieu au moment où l'envoyé entrait en fonctions, mais beaucoup plus tard; il fallait en effet de longs mois pour la préparer, pour régler les questions d'étiquette qu'elle soulevait; il fallait de plus que toute difficulté politique eût disparu entre la Seigneurie et la cour dont on fêtait le ministre, aucune ombre ne devant troubler la splendeur d'un si beau jour.

A la date convenue, l'ambassadeur se rendait avec sa suite à l'îlot du Saint-Esprit, situé près de Venise, vers l'une des entrées du port. Là, un envoyé du Doge venait à sa rencontre avec soixante sénateurs en robe cramoisie et lui portait le compliment de la Sérénissime République. L'ambassadeur montait alors en gondole, puis, au milieu d'une flottille d'embarcations ornées, dorées, pavoisées, où Venise avait mis tout son art et tout son goût, il s'avançait vers la ville.

Elle lui apparaissait de face et dans sa radieuse beauté; il la voyait peu à peu surgir des eaux, se lever lentement sous sa couronne de dômes et de campaniles, il voyait se dessiner la ligne des monuments, les ogives du palais ducal et ses créneaux arabes, le Lion ailé, sur sa colonne de granit rose, veillant à l'entrée de la ville et, dans l'enfoncement de la Piazzetta, il devinait les merveilles étranges de Saint-Marc. Entre deux rangées de palais, le Grand Canal le conduisait à l'ambassade où il faisait son entrée « au bruit des trompettes, des fifres et des tambours », et où, pour cette seule fois, il lui était permis de recevoir la noblesse vénitienne et de lui offrir en abondance « des confitures, des eaux glacées et des vins de liqueurs ». Le lendemain, c'était la visite solennelle au Doge : l'ambassadeur se rendait au Palais ducal dans le même appareil, traversait la cour d'honneur et gravissait l'escalier des Géants entre une double haie de sénateurs; admis dans la salle du Collège, il y trouvait les chefs du gouvernement et leur lisait un discours apprêté, suivi d'un échange de paroles vides et de révérences comptées. Le jour suivant, il retournait au Palais chercher la réponse à sa harangue, mais, cette fois, s'en revenait à pied jusqu'au pont du Rialto, à travers le quartier marchand, où toutes les maisons s'étaient décorées de tentures et parées de feuillage. A l'occasion de leur entrée, les ambassadeurs rivalisaient de faste et d'éclat, chacun s'efforçant à la fois d'éclipser ses rivaux et de faire oublier ses



prédécesseurs. M. de Froullay fit les choses magnifiquement; on admira sa gondole ornée de figures et d'emblèmes, recouverte et tapissée de drap d'or, suivie d'une autre exactement pareille et d'une troisième qui semblait toute d'argent; on vanta le luxe de sa livrée, ses quatre pages, ses dix estafiers,



ses huit laquais, ses vingt-quatre gondoliers; on le trouva lui-même de grand air et de belles manières, unissant les grâces du gentilhomme français à la majesté du représentant de la cour de Versailles : il fut le héros et le triomphateur du jour.

Les bruits de la fête, l'écho des salves et des fanfares, les acclamations de la foule empressée sur le passage du cortège parvinrent peut-être jusqu'à San Lorenzo, au fond d'une étroite cellule qui était devenue la plus affreuse des prisons. Là, donna Maria, captive, séquestrée, expiait durement quelques instants d'ivresse. Le Patriarche et les Inquisiteurs n'avaient pourtant prononcé contre elle aucune condamnation positive : ils s'en étaient remis sur ses compagnes du soin de la punir, certains qu'ils ne sauraient confier son supplice à de plus ingénieux bourreaux. La faute de Maria da Riva, rendue publique, avait jeté le discrédit sur le noble monastère, mis fin à l'aimable liberté dont on y jouissait et signalé la communauté tout entière à la surveillance des autorités; après avoir occasionné leurs disgrâces, il était naturel que la coupable devînt aux nonnes un objet d'aversion. Dès que la protection qui l'avait soutenue d'abord se fut retirée, dès qu'on la vit seule,

sans secours, délaissée par ses parents, rejetée par l'Église, ce fut un déchaînement de haines froides et de dévotes colères contre celle qui avait eu l'impardonnable tort de mal dissimuler ses faiblesses. Telle qui jadis l'avait adulée, enviée peut-être, se montrait maintenant ardente à la frapper, et plus d'une vertu sujette à caution crut faire ses preuves en s'acharnant contre la créature maudite, la réprouvée, la brebis coupable, honte et rebut du troupeau. Avec un art sans pitié, on lui ménagea toutes les tortures physiques et morales : pour demeure, elle eut quelques pieds carrés, sans air, sans lumière ; à toute heure, on lui infligea la solitude et le silence ; enfin, à l'occasion de chaque détail de la vie, c'étaient ces humiliations savantes, raffinées, que sait inventer la cruauté féminine, coups d'épingle qui creusent à la longue d'inguérissables blessures.

Après trois années de rigoureuse réclusion, donna Maria crut voir un rayon de lumière pénétrer dans la nuit où elle était plongée : le Patriarche parut devant elle.

« J'espérai d'abord, écrivait-elle, que le prélat venait me secourir dans ma détresse, que mes souffrances passées, mes instances, mes lettres l'avaient ému de compassion et disposé à me prêter quelque assistance, que son zèle et sa charité de pasteur, prenant en pitié une pauvre patricienne, l'avaient amené pour être mon consolateur. Mais lui me chargea d'imprécations, me traitant comme une scélérate et me menaçant du sort le plus affreux. Ni les larmes que je versai, ni les supplications que je lui fis pour qu'il daignât seulement m'écouter, n'eurent d'effet ; il refusa de s'arrêter dans ma chambre, m'en jugeant indigne. »

En s'éloignant, le Patriarche ordonna toutefois qu'on la mît dans une autre cellule, mais cette pitié fut cruelle. Comme la chambre qu'il avait désignée donnait sur une petite terrasse et en recevait un peu de jour, il fit à demi murer la fenêtre ; par son ordre, les autres ouvertures furent soigneusement condamnées. Pour le reste, il abandonna la recluse « aux inspirations, disait-elle, de ses pires ennemies ». Il lui avait accordé d'assister au service divin, mais cette grâce devint pour donna Maria l'occasion des plus cruelles misères. On ne lui permettait d'entendre l'office que dans un lieu

d'où elle ne pouvait ni voir ni être vue, et, dans le trajet de sa cellule à cette autre prison, si elle rencontrait quelqu'une de ses compagnes, celle-ci détournait la tête et s'enfuyait précipitamment, affectant une pudique horreur. L'abbesse, qui la conduisait, la faisait marcher derrière elle et la couvrait de son corps, afin de dissimuler aux nonnes cet objet de réprobation et de dégoût. Abreuvée d'amertumes, à bout de forces, la malheureuse se dit malade pour ne plus sortir de sa cellule. Et, de temps à autre, du tombeau où on l'avait ensevelie vivante, s'élevaient des plaintes et de lamentables prières ; des billets parvenaient aux autorités ecclésiastiques et séculières, cris d'angoisse et de désespoir : on y sent une raison qui se perd et une âme qui s'affole. « Par pitié, disaient-ils, venez à moi, car je vais périr. Donnez-moi un autre pain, couvrez-moi d'un autre vêtement, mettez-moi sous un autre toit, afin que votre fille obéissante ne reste pas exposée à la rage des bêtes féroces... Jetez sur moi un regard de compassion, considérez les tribulations de la plus misérable créature qui ait jamais vu le jour... Mon confesseur ne m'apporte plus aucune parole de secours, il ne vient même plus : je vis en aveugle, dans ma cellule, entre les bras du désespoir, et, si je vis, c'est parce que je crois encore en la clémence de mes sérénissimes supérieurs. Qu'ils m'accordent pitié, compassion, aide, miséricorde, par les entrailles du Seigneur, ou je me perds. » Ce qu'elle demandait à genoux, c'était qu'on la transférât dans un autre couvent ; elle suppliait qu'on la bannît de la ville, qu'on la reléguât dans un cloître de Murano ou dans l'île triste de Torcello ; tout changement lui paraissait préférable à son sort : elle implorait l'exil.

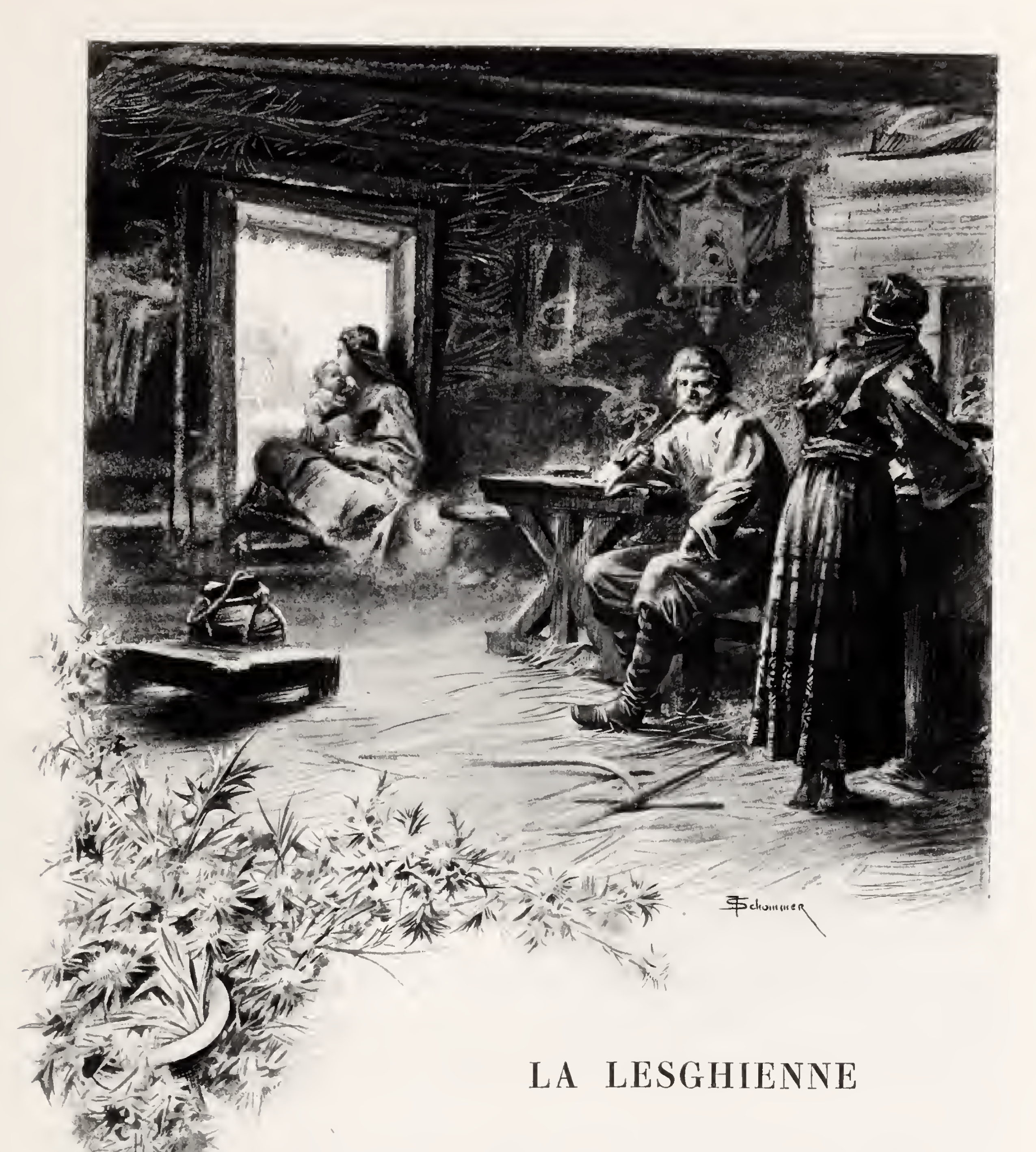


Pendant de longs mois encore, ses supérieurs se montrèrent inexorables. Pour les fléchir, il fallut que l'abbesse et les nonnes unissent leur demande à ses prières, en la fondant sur un motif intéressé. Quand elles eurent assouvi leur haine et épuisé leurs tortures, la recluse leur devint à charge ; elles écrivirent au Doge et aux chefs du Conseil des Dix pour leur remontrer très humblement que « la présence de la personne enfermée, objet lamentable

et trop voisin, contristait, troublait leur âme, et que ses gémissements sans trêve les pénétraient de la plus chrétienne compassion ». Les Inquisiteurs prirent de nouveau l'affaire en mains ; ils s'entendirent avec le Patriarche et s'adressèrent à la cour de Rome. Après un an d'incertitudes, de négociations et de formalités, on obtint enfin que Maria da Riva serait transférée dans un monastère de Ferrare. Mais la vocation ne lui était pas venue et les traitements qu'elle avait subis n'étaient pas pour lui inspirer le goût de la vie religieuse. A Ferrare, elle lia connaissance avec un certain colonel Moroni, qui s'éprit d'elle ; peu après, elle se laissait enlever par le galant officier et conduire à Bologne. Là, elle obtint d'être relevée de ses vœux et finit par épouser son colonel. Voilà certes un dénouement bien prosaïque : nous l'eussions préféré tout autre, mais la réalité ne nous épargne point ces déceptions, et il s'agit d'un roman vrai.

ALBERT VANDAL.





LA LESGHIENNE

Trois longues lattes de sapin fichées dans des tablettes de cire brûlent d'une flamme jaunâtre dans l'isba en terre glaise pétrie avec de la paille hachée. Un banc très bas, historié de rouge et de bleu, s'adosse tout le long des murs. L'énorme poêle, qui sert de lit, se dresse difforme dans le coin, près des icones aux faces brunes dans leurs nimbes de cuivre.

Une vieille femme, aux yeux ternes et cruels, droite dans un sarrau de

laine blanche, tisse. La navette frappe d'un coup monotone et sec la trame. Ses lèvres remuent machinalement.

Un jeune paysan, serré dans sa chemise écarlate, les cheveux blonds tombant dans les yeux, les sourcils pâles froncés sur un regard triste, fume une pipe de cerisier dans un silence absolu, pendant que, sur le seuil de la porte, est assise une femme aux traits fins, ombragés de cheveux châtains et vaporeux.

Cette femme tient, pressé contre son épaule, son fils, aux grands yeux noirs resplendissant d'une terreur colère, et dont les membres, presque nus, sont bruns et modelés comme ceux d'un Bacchus enfant : leur tranquillité et leur grâce farouche ont la souplesse d'un petit de lion.

Dans la salle basse et enfumée, le silence est angoissant.

Il semble que ces êtres retiennent leur respiration chargée de trop de choses magnétiques.

Au dehors le vent hurle et le Kouban roule en heurtant ses bords rocailleux. Le chaume crépite sous l'effort des souffles précurseurs de la saison mauvaise. Les dernières rafales de l'automne inaugurent les blanches et muettes férocités de l'hiver.

Des cris, ne ressemblant à aucune voix humaine, viennent mourir par saccades aux petites vitres opaques.

Dix coups sonnent à la pendule, en bois noir verni, se dressant jusqu'au plafond ainsi qu'une bière démesurée.

L'homme secoue les cendres de sa pipe et dit d'une voix étrangement douce :

— Femme, tu goudronneras mes bottes à genouillères, tu prendras ma ceinture de cuir avec la sacoche, deux chemises, ma feuille de route, ma hache et deux paquets de cordes. Que tout soit prêt. Je pars dans la journée de demain. Mère, tu veilleras aux provisions.

La navette cessa de frapper la trame.

— Déjà? dit la vieille en regardant sa bru : les neiges sont-elles bien établies? Nos jeunes hommes ont hâte de quitter les isbas!

— Oui, répondit le paysan de la même voix monotone. Nous y sommes à

l'étroit. Peut-être de trop. Laisse l'enfant, femme. Ça ne vaut rien d'être toujours à le lécher ainsi. Par sainte Anne, la petite brute a le regard mauvais.

La jeune femme se leva, passive, et se mit à obéir. Ses mouvements étaient adroits et souples. Elle se courbait, montait sur l'escabeau pour atteindre la hache pendue au mur avec les autres outils de la chasse et du labour : scies, fusils, fourches, faucilles. Elle avait une perfection de gestes due à sa parfaite structure. Mince, haute, elle était pliante sans faiblesse.

Le petit était pendu aux plis de sa ceinture à glands d'or. Quand elle eut fini ses préparatifs, elle apporta le pain et les choux sur la table. La vieille se leva avec un grand signe de croix et s'attabla.

Le paysan fit de même. Ils mangèrent, les yeux baissés, graves.

La jeune mère, appuyée au mur, les mains sur la tête de son enfant, attendait.

C'était une femme de race pure, produit des montagnes et des forêts lesghiennes, limitrophes du littoral caspien, bien différente des gens de la plaine, massifs agriculteurs à la forte carrure, aux cheveux fades. L'Ukranien est semblable à ses grands bœufs des steppes, lents, aux prunelles luisantes et larges.

Le Lesghien, lui, est encore en plein moyen âge. Il porte cotte de mailles, heaume et cimeterre recourbé. Son cheval est bardé de fer. Les femmes sont vêtues de blanc et dorment dans des aires inaccessibles. Les muezzins chantent sur les minarets au soleil levant. Il est sauvage, mais chevaleresque, et dédaigne le travail manuel qui alourdit le Petit-Russien, dont le sens pratique est atteint de la gangrène d'une demi-civilisation, et dont les instincts sont patients mais soupçonneux.

Cette créature de fine argile avait quitté les pentes verdoyantes d'où tombe l'étincellement sonore du Terek. Ses yeux noirs recélaient dans leurs profondeurs la grandiose et voluptueuse tristesse du pays des aigles.

Il était arrivé que Tarass, amenant des transports d'hiver à Tiflis, avait gagné l'amitié d'un vieux Tcherkesse assez riche, le père d'Hadjila. A la suite

de plusieurs affaires arrangées ensemble et d'un festin d'adieux, elle avait été donnée au jeune homme, cédée comme une marchandise, ou, peut-être, comme des arrhes pour les services futurs.

Les noces avaient été joyeuses. Pendant dix jours, les danses sous les myrtes et les chants hyménéens se mêlaient aux plaintes des tourterelles fauves dans les rosiers.

L'aoul célébrait le départ d'une de ses filles, départ qui devait être sans retour.

Ensuite, les chevaux de Tarass furent chargés avec les hardes et la dot d'Hadjila, la Lesghienne; tout le village, descendant les pentes fleuries, avait accompagné les nouveaux mariés jusqu'au pied des rocs aux cimes blanches, et la voix des moullhas avait salué leur avenir qui s'ouvrait, uniforme devant eux, comme la route, qui, presque droite à perte de vue, s'enfonçait dans le steppe.

Ils étaient partis seuls, ensemble... Tout en s'éloignant par le sentier étroit comme un fossé, entre deux murs de froment, plus hauts qu'un homme à cheval, elle s'était retournée, et le minaret mince comme un fil blanc sur les cyprès noirs avait surgi dans le prisme de ses pleurs, tandis que sur le dernier versant du ravin natal, le fils du centurion, beau comme un centaure, sur son cheval roux, harnaché d'acier et de turquoises, immobile et la tête haute, les suivait d'un long regard.

Lorsqu'elle entra, deux jours plus tard, dans cette isba, basse, blanchie à la chaux, au sol d'un gris velouté, aux petites fenêtres assombries par les pommiers et les pêchers, tout embaumée d'une exquise odeur de lavande, elle baissa la tête.

Deux jours de marche la séparaient de l'aoul natal. Pourtant un Tcherkesse sur un cheval d'Arghir pouvait franchir la distance en six heures.

Jamais, depuis, elle n'avait quitté le village dont les huttes ressemblaient à des tentes carrées sur les rives du Kouban.

Quatre années s'étaient écoulées. Dans les premiers temps, sa dot et sa beauté avaient trouvé grâce devant la mère de Tarass. L'austère paysanne lui pardonnait ce mutisme et cette mélancolie qui jamais ne se mêlaient aux

jeux et aux chants des Ukraniennes, fortes et belles laboureuses, qui la dédaignaient un peu.

Aux moissons, parmi les faucheuses, elle travaillait sans mot dire, adroite et peu robuste, sans se plaindre mais sans ardeur. Le soir, elle s'appuyait aux auvents de la porte et, baignée des blancheurs de la lune, murmurait parfois des mélopées mourantes, rappelant les froissements des brises dans les cyprès.

L'hiver était venu. Son mari, amoureux d'elle avec cette passion latente et concentrée des Slaves, despote exigeant et soupçonneux, lui causait un effroi répulsif.

Elle avait respiré lorsqu'il était parti avec les traîneaux, qui, par longues files, attelés de petits chevaux maigres à grands poils, vont porter aux villes les blés et les produits des terres cultivées, des forêts et des landes. Ces légers traîneaux, en écorce de bouleau, remplacent les chemins de fer sur l'immensité de la Russie.

Les villages se dépeuplent alors. Tous les jeunes hommes s'en vont aux premières gelées et ne reviennent qu'après la fonte des neiges. Les vieillards restent seuls avec les femmes et les enfants. Bloqués par la glace, battus des tempêtes hivernales, les nuits et les journées leur sont longues ; le crépuscule vient de bonne heure. Le soleil s'attarde, les neiges s'amoncellent, l'ouvrage manque.

La femme de Tarass, après son départ, s'était d'abord apaisée par l'absence de l'irritante obsession qui lui étreignait le cœur. Mais peu à peu la solitude grise et impénétrable des journées d'hiver, la monotone horreur de cette nature cadavérique était devenue une plaie qui rongeait son âme passionnée et rêveuse.

Par moments, elle croyait sentir les pluies chaudes de l'équinoxe et les vents aromatiques balançant en cadence les crêtes des peupliers. Elle entendait les refrains rythmiques des femmes et les galops des étalons sur les galets ronds des ravins, le choc des étriers sur les éperons d'argent; il lui semblait voir les souples cavaliers penchés sur leurs selles armoriées, le voile blanc des filles portant sur leurs têtes les urnes de grès... Elle respirait

l'odeur des lauriers-roses, et des brasiers de cuivre fumant sur les toits... Une âpre fièvre de regrets l'envahissait.

Un marasme poignant lui venait par bouffées.

Elle pâlissait comme une anémone d'automne.

Pourtant cette solitude même lui était préférable à l'espionnage inquiet de Tarass. Elle pouvait fermer les yeux et se souvenir.

Avec le printemps son mari revint, plus morose et moins amoureux. Le joug devenait pesant, elle sentait sur elle une sorte de vengeance contre le tort irréparable qu'elle avait d'être autre que son milieu.

Deux années se passèrent. Au troisième hiver, Hadjila, tout à coup, parut sortir de sa torpeur, ses yeux profonds étincelaient, une teinte rose alluma sa face et ses lèvres entr'ouvertes par un sourire énigmatique.

Maintenant elle sortait souvent. La neige ne glaçait point ses pieds dans leurs babouches peintes. La nuit ne l'effrayait pas. L'orage grondait sur les dunes du Kouban sans l'arrêter. Elle rentrait parfois à l'aube. Nul n'avait réussi à savoir où elle allait. Du reste c'était l'affaire de Tarass. Et il était loin. Personne n'aurait osé lui faire des révélations, pas même la vieille mère qui, vainement, avait essayé de menaces, d'injures et de coups pour raisonner sa bru.

La Circassienne s'était redressée. Sa beauté merveilleuse avait resplendi de haine et de défi : elle était sortie muette et rentrée au soleil, la tête haute.

Au mois de septembre elle accoucha d'un fils aux yeux noirs, au front brun comme celui d'un bronze antique. Dès lors elle s'abîma dans cet enfant qui croissait en grâce et en beauté.

Tarass, de temps en temps, avait un tressaillement fébrile lorsqu'il rencontrait le regard de ce petit être, si différent de sa race et de lui. Sa figure devenait rigide alors. Il y avait du doute dans la fixité de sa face ; parfois une nuance furtive de mépris. On eût dit, en ces moments-là, que Tarass haïssait son fils.

La Circassienne, absorbée dans ses joies de mère, semblait ignorer cette menace.


Schommer

Elle parlait à l'enfant l'idiome chantant des Lesghiennes. Elle l'enveloppait de ces lentes caresses félines des femmes de l'Orient et mêlait aux signes de croix le balancement familier aux musulmanes à l'heure de la prière.

Donc, pendant que Tarass et sa mère mangeaient, elle restait là, appuyée au mur. Instinctivement le va-et-vient de son corps onduleux répondait à sa pensée intime, toujours la même, une invocation non formulée, inconsciente, incessante, une éternelle adoration de cet être qui résumait en lui toutes les ardeurs et toute la jeunesse de son être à elle; les yeux immenses et vagues, elle ressemblait à cette admirable Vierge de Hébert, tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Depuis un instant, Tarass s'était accoudé le dos à la table et l'observait. Ses yeux gris d'acier avaient des lueurs vertes, sa chevelure blond filasse frissonnait, comme si un frémissement secouait tout son corps.

— Mange ! dit-il soudain.

Hadjila secoua la tête.

— Mange ! fit-il encore. Elle le regarda comme s'il était très loin, sans répondre.

Il se leva brusquement, en trois pas fut près d'elle. D'une main il saisit la tête du petit et de l'autre lui enfonça un morceau de pain dans la bouche. L'enfant effaré se raidit : il serra les dents. Blême, le paysan arracha ses doigts ensanglantés par cette morsure inconsciente et donna un furieux soufflet à son fils.

La mère bondit : terrible, elle se dressa face à face de l'homme, puis, tout de son long se laissa choir sur l'enfant qui était tombé en criant. Elle le couvrit de son corps en étouffant ses pleurs par des baisers passionnés. Tarass retourna à son banc et se remit à fumer. La vieille ne dit mot, mais, se levant, desservit le repas.

Un grand silence s'ensuivit, brisé par de rares sanglots.

Puis la vieille se prosternant devant les icones, pria longuement. Ses monotones litanies et les coups mats de sa tête frappant l'argile du sol cessèrent enfin. Elle monta sur les planches fixées au-dessus du poêle. On entendit la paille bruire sous son poids, puis rien ne bougea plus.

Ensuite Tarass se leva, s'étira et lentement, sans jeter un regard sur sa femme et l'enfant étendus, enlacés sur le sol, sans ôter ses bottes, lourdement se jeta sur le lit encaissé dans un coin de la masure. Les lattes, que la vieille jusqu'alors avait renouvelées périodiquement, s'éteignirent.

Après plus d'une heure, Hadjila se leva, emporta son fils engourdi, qu'elle enroula d'une peau de loup jetée près de la fenêtre, et le tenant étroitement embrassé, se coucha près de lui sur un banc et s'endormit profondément.

. . . .

Tarass était silencieusement sorti le lendemain avant l'aube. Les femmes dormaient encore.

A la septième heure, Hadjila étendit les bras, se souleva comme une couleuvre, les yeux luisants comme deux lames et soudain hagarde, affolée, se mit à crier d'une voix si perçante qu'on aurait dit une bête blessée à mort. C'était quelque chose de terrifiant que ces cris de fauve délirante. Elle se mit à courir, fouillant tous les coins, se buttant, aveuglée, aux murs, tâtonnant contre la porte, arrachant les gonds, les verrous, et furieuse, les cheveux se déroulant en masses échevelées, se précipita dans la rue, blême, hurlant avec des hoquets rauques :

— L'enfant, l'enfant, l'enfant!...

. . . .

La journée touchait à sa fin ; le soir était venu. Des femmes étaient groupées, les unes devant l'isba de Tarass; d'autres, dans l'intérieur, entouraient la Lesghienne étendue à terre sur le dos, les yeux grands ouverts, les bras en croix, les dents serrées sur ses lèvres blanches... sans voir, le sein gonflé de sanglots muets. Nul n'osait approcher d'elle. Nul n'osait lui parler.

La vieille, assise sur un escabeau, les mèches grises sur son front, livide et raide, un tremblement nerveux secouant ses membres grêles, fixait sur elle un regard terrifié et indéfinissable.

On avait cherché le fils d'Hadjila, depuis l'aube jusqu'à l'heure présente. Tout le village, comme un seul homme, s'était mis en quête.

On avait tout fouillé : les étangs, les chemins creux, les fossés, les jardins... en vain.

En ce moment même Tarass, aidé de ses voisins, draguait le Kouban. Les heures coulaient lentes, lourdes ; — l'attente enfiévrait toutes ces femmes.



Quelques-unes, le tablier sur le visage, pleuraient avec des secousses silencieuses.

Tout à coup une rumeur lointaine s'élève venant des dunes. Elle grandit, devient proche. Un groupe s'avance.

Ce sont les paysans du village — ils marchent serrés en foule compacte... on entend leurs pas...

Hadjila se lève, les poings fermés sur sa gorge, la bouche béante.

Ils viennent... ils sont là.

Graves, ils déposent leur fardeau sur la table blanche... et enlèvent le sarrau mâchuré qui cache la face de cire de l'enfant retrouvé.

Sans un sanglot elle se baisse sur lui, rapide et le soulève. Elle le contemple, froide, le tenant à bras tendus, à hauteur de ses yeux.

Tarass est parmi les paysans; il s'avance vers sa femme; mais avant qu'il ait prononcé une parole, elle a vu, tordu autour du cou de son fils, un foulard fané, déchiré ! Elle le reconnaît, c'est celui de Tarass ! Elle veut l'arracher. Le foulard résiste. Il est noué solidement. Elle fixe un regard de démence sur Tarass qui recule. Elle le tient ainsi un instant, immobile.

Puis, de ses mains ouvertes, laisse tomber la masse inerte de l'enfant mort, avec un choc mou et pesant sur le sol...

Elle bondit vers le mur, arrache une serpe pendue à un clou, puis, tête basse, fond sur son mari et d'un seul coup lui ouvre la poitrine à tel point qu'on lui voit le cœur pantelant, à nu... L'homme tombe, sans un cri... il est mort.

TOLA DORIAN,
Princesse Mestchersky.





IDYLLE DE PRAIRIAL (*)

II

Un mignon rayon de soleil bondit derrière le grand marronnier; il court comme un oiseau doré, à travers les arbustes qui interrompent sa course. L'astre descend à l'horizon; bientôt le rayon trouvera, entre lui et la jeune fille, un écran formé des bouquets blancs de l'arbre. Il se hâte, il se précipite en zigzag, et, çà et là, comme une abeille pressée de rentrer à la ruche, il butine, sur le haut des fleurs et des herbes, les parfums et la fraîcheur. Il va les poser au milieu de ces petites boucles blondes couchées en rond sur ce cou adorablement blanc qui se penche. Le gentil rayon saisit ces doigts qui se promènent agilement sur une bande de broderie; il les caresse un instant.

D'un bond, il monte jusqu'au noble et mâle visage de l'homme qui se

(*) Voir *Les Lettres et les Arts* du 1er septembre 1887, tome III, page 256.

tient debout, à quelques pas, suivant d'un regard ardent et curieux la marche effrontée du lutin lumineux. Son imagination enamourée caresse, avec lui, le cou charmant et baise avec lui les doigts blancs. Il reçoit, lui aussi, du mignonnet, un baiser qui voudrait sécher une larme sortant furtivement de ces yeux héroïques. Mais si la douce caresse du rayon peut sécher la goutte d'eau, la source des larmes est plus profonde et sa chaleur n'y peut pénétrer. Il bondit par la fenêtre et disparaît...

Tout est calme. La rue est muette. On entend le bourdonnement des insectes qui ont servi d'escorte au rayon et le murmure des feuilles du marronnier qui ont salué son retour. A quelques cents pas plus bas, dans la grande ville, c'est le tumulte effrayant, la clameur furieuse, le bruit des armes. Il y a eu aujourd'hui un court entr'acte entre deux scènes de la guerre civile.

Depuis trois jours, depuis le 1er prairial de l'an III (20 mai 1795), la guerre est déclarée entre la Convention avilie, le Jacobinisme méprisé, les royalistes effarés. Ceux-ci, qui ne savent à quel roi se vouer et qui ont pour armée les sections bourgeoises du centre de Paris et la jeunesse dorée, ont accepté pour guide la Convention qu'ils détestent et dédaignent. Celle-ci s'appuie sur eux, en les craignant, en cherchant l'occasion de les jouer et de faire entrer dans Paris des troupes de ligne. Les Jacobins mènent les sections populaires, surtout les trois sections du faubourg Saint-Antoine.

C'est à son extrémité que nos héros habitent en ce moment, rue des Boulets, au coin de la rue de Montreuil, entre la rue de la Muette, qui touche à la Roquette, et la rue du Trône, qui va à la place du même nom.

Bien que tout Paris soit en armes, que la Convention ait été envahie et que les Jacobins lui aient dicté leur loi, le 1er prairial ; bien que, le 2, sur le point d'être bombardée, elle ait cédé de nouveau et cette fois sans réserve apparente, il n'y a encore eu de sang versé que celui de Féraud. Toutefois, les armées restent en présence. La vraie bataille est remise à demain, 4 prairial. Mais le *Faubourg de gloire* ne veut pas laisser guillotiner le grand citoyen, le serrurier Jean Tinel, l'un des assassins de Féraud. Ce Tinel a été saisi, le 1er prairial ; par grand hasard, condamné à mort ; et il doit être exécuté ce soir même, à la place de Grève.

Tout le bas du Faubourg est donc en tumulte et il prépare une expédition pour enlever notre vieil ami Cocodrille aux troupes conventionnelles. Là rue des Boulets est déserte. Un côté seulement est habité. De l'autre côté, et en face même de la maison occupée par le citoyen colonel Jacques Audibert et sa vertueuse épouse, on ne voit que des arbres, des jardins légumiers et fleuris. Le derrière de la maison donne également sur une sorte de petit parc très étroit, mais ombragé, et qui s'allonge jusqu'à la rue du Jardinet ou de Saint-Bernard.

C'est un vrai cadre d'idylle, et l'amoureux n'y manque pas. Pour l'amoureuse, elle est là aussi, mais sans amour. Plus jolie, plus fraîche, à la fois plus *enflammante* et plus virginale que jamais, Louise a gardé son visage angélique, sa tournure svelte de jeune fille ; et rien n'est changé en elle, sinon que ses traits charmants se sont détendus, que sa physionomie, au lieu d'avoir cette expression de résolution armée en guerre que nous avons vue, est toute sereine, presque souriante. Seulement, son œil bleu, aux traits gris, n'a rien perdu de sa fermeté ; il montre une vigilance sans inquiétude, mais sans sommeil : l'ennemi est bien vaincu et désarmé, mais il est toujours à la veille de se révolter.

Elle porte le gentil costume de la grisette parisienne, que la Révolution a bien voulu reconnaître comme le costume officiel de la citoyenne pure et vertueuse : la jupe courte laissant admirer le pied et le bas de la jambe, la casaque dessinant la taille et la gorge, dégageant le cou et se relevant sur les hanches, le bonnet coquet à bavolet. Louise est riche, et son époux est un officier renommé qui est fort vite devenu chef de bataillon et commandera bientôt, dit-on, une demi-brigade. Mais elle est intelligente. Elle aimait ce quartier Saint-Antoine où elle avait été élevée. Elle savait qu'elle y serait plus en paix que partout ailleurs, si elle pouvait y devenir populaire. C'était là aussi que le vieillard qu'elle avait sauvé, amené avec elle et qui ne lui avait pas caché sa qualité de prêtre, pourrait le plus aisément vivre de son métier de jardinier, et visiter, avec mille précautions, les bons chrétiens de la section. Elle avait pris le costume et les habitudes de l'épouse d'un capitaine pauvre. Elle s'était faite couturière et repasseuse. Sans autre coquetterie que la pro-

preté, sans autre regret que de gâter un peu ses doigts blancs et effilés, très ferme et sagace, très digne, ne parlant pas, mais rendant mille services, vivant solitaire avec *son oncle* et attendant *vertueusement* son époux qui la venait voir à de longs intervalles, elle était arrivée à une sorte de popularité paisible.

Mais, si son visage, gracieux et ferme, et sa tranquille assurance sont en harmonie avec la physionomie calme et fraîche de ce petit coin du Paris de l'an III, la face tourmentée, les mouvements nerveux et inconscients des bras, les regards fiévreux de Jacques, qui se tient debout derrière elle et suit chacun de ses mouvements avec une attention passionnée, rappellent l'agitation révolutionnaire qui met en grand tumulte la partie basse du faubourg.

Le pauvre amoureux n'avait pas tardé à voir qu'il devait être vaincu dans cette lutte où les armes étaient bien inégales puisqu'il aimait de toute son âme, et que, si le puissant amour peut attendrir la haine, échauffer l'indifférence, il ne peut qu'augmenter le dédain. Jacques ressentit l'angoisse qui est la plus grande de ce monde, puisqu'on ne peut faire plus que se donner tout entier et qu'ici, plus on donne, plus on se fait mépriser.

Il n'avait pas tout perdu pourtant, car il faut que la générosité et l'abnégation soient toujours récompensées : il s'était embelli et purifié. La souffrance et la société de cette femme forte et fine avaient assoupli, affiné et agrandi ce qu'il y avait en lui de lourdaud, de pédantesque et d'étroit.

On eût pu croire que sa taille avait grandi ; il était devenu plus svelte, plus aisé en ses mouvements, ses épaules semblaient moins carrées, sa figure s'était pâlie sous son teint hâlé ; sa face maigrie avait allongé l'ovale du visage, et ses regards, plus nuancés, avaient appris à exprimer la mélancolie après la colère ; ils ne sommeillaient plus dans une rustaude satisfaction de soi-même.

Après un mois de mariage, de ce mariage apparent que nous avons dit, il avait compris que ses deux idoles, Louise et la République, ne feraient pas bon ménage. Commençant à subir l'influence d'une dignité plus haute, il avait compris que le cri répété de : « vive la République » qui, jusqu'ici, avait remplacé pour lui toute force intellectuelle et morale, ne suffisait pas pour cacher l'ignominie de ses compagnons de l'armée révolutionnaire. Il donna





sa démission, quelques risques qu'il dût courir, et s'installa avec Louise et *l'oncle* de celle-ci dans la maisonnette de la rue des Boulets.

La solitude le rendit plus malheureux que jamais. Il raconta à Louise comment, ouvrier peintre, un peu mécanicien, en tout cas intelligent et fort estimé de l'illustre Réveillon, l'oncle de la jeune fille, il s'était épris d'une adoration muette pour elle, qui traversait les cours et les ateliers. Il s'était dit que, pour avoir quelque chance de se rapprocher d'elle, il lui fallait monter. Il avait vu dans la Révolution, que ses lectures et son orgueil naturel l'avaient disposé à aimer, le marchepied dont il avait besoin. Louise, à son tour, lui raconta qu'elle avait assisté aux premiers ébats de cette Révolution, au sac et au pillage de la manufacture de Réveillon et elle ne lui dissimula pas que, gardant bon souvenir de ces scènes inaugurales, elle avait constaté que le développement lui semblait digne du début. La République était toujours pour elle un sac et un pillage de manufacture; seulement cela se faisait en grand, c'était la France qui était saccagée.

Jacques, désespéré, craignant de devenir fou, eut une lueur de raison. Il se dit qu'être sur le gril, sur des charbons ardents, avec le devoir absolu de ne pas griller, c'était intenable; il fallait fuir. Il n'avait pas prévu qu'il emporterait le gril, les charbons et qu'il n'aurait qu'une préoccupation, souffler dessus. Il s'engagea dans le bataillon de la Haute-Marne, département dont était sa famille. Renommé comme il l'était, il retrouva, à la première élection, son grade de capitaine. Il avait de quoi se distraire. L'armée de la Moselle, dont on venait de donner le commandement à Jourdan, justement en pluviôse an II, au moment où il redevenait capitaine, se battait tous les jours. Il hésitait entre trois désirs : se faire tuer, devenir général ou retourner à Paris, sur son gril, pour y retrouver toute l'ardeur de ses charbons. En attendant qu'il se décidât, il se battait avec l'intrépidité et l'intelligence qui étaient grandes en lui. Il fut blessé le 18 avril 1794 à la prise d'Arlon, nommé chef de bataillon et envoyé chez lui en congé de convalescence.

Il retrouva Louise plus charmante et aussi froide que jamais. On la citait dans le faubourg comme le modèle des épouses républicaines. Jean-Zéphyrin Tinelli, puis Tinelle, puis Tinel, qui avait voulu lui conter fleurette, y avait

laissé un morceau d'oreille, au grand applaudissement des ménagères du Faubourg, si bien que, tout grand veneur qu'il fût de la meute jacobine de la section de Montreuil, il avait compris la nécessité de réserver sa vengeance pour plus tard.

Jacques passa trois mois entre le ciel et l'enfer. Louise était bonne. Elle ne quittait pas ce hameau de la carte du Tendre qu'on nomme les Petits-Soins; seulement, c'étaient les petits soins de l'estomac; et c'était le bouillon qui était uniquement chargé de faire les yeux doux. D'ailleurs, elle était prête à parler comme à se taire. On n'osait pas toujours tirer de quelque coin bien caché un bon livre d'histoire ou de littérature — et cette tyrannie commençait à faire réfléchir notre enthousiaste. — Mais Louise avait beaucoup lu, longuement réfléchi. Elle savait beaucoup, et pour ce convalescent longtemps alité, elle tamisait, à travers la délicatesse naturelle de son goût et de ses instincts, les notions historiques et littéraires, les observations philosophiques et sociales qu'elle avait pu acquérir. C'est à partir de là que Jacques devint lui-même plus délicat, plus longtemps réfléchi et, hélas! plus amoureux. Il était trop honnête homme pour oublier volontairement son *contrat de mariage*. D'ailleurs Louise, elle, ne l'oubliait jamais. Sa bonté, sa froideur, sa vigilance, son égalité d'humeur étaient inaltérables. Un jour, dans un moment d'exaltation, Jacques parla de son amour. — « Mon ami, lui dit-elle doucement, est-ce que nous n'entrons pas en pays ennemi. » Il était fou, il insista. Elle se leva et lui dit avec la même tranquillité : — « Mon ami, vous avez toujours ma vie entre vos mains. Si vous oubliez encore une fois nos conventions, j'irai les dénoncer à Fouquier-Tinville, qui retrouvera aisément les conclusions de son ami Parcin. »

Il fallut partir. Jacques, qui avait mené Jean Tinel dans des coins obscurs pour le combler de soufflets, avait réfléchi et s'était dit que c'était un singulier état de liberté que celui où un mari ne pouvait tirer librement les oreilles au courtisan de sa femme sans avoir le cou coupé, parce que cet amoureux était Piémontais, débauché, ivrogne, filou, mais bien vu de la démocratie d'un faubourg de Paris. C'était une grande et nouvelle ouverture d'esprit.

L'armée de la Moselle lui paraissait disposée à sommeiller; il avait obtenu

de gagner l'armée du Nord, où Pichegru l'avait pris en grande estime. Il avait été, mais cette fois très gravement blessé, le 18 janvier 1795, à la prise d'Utrecht, et renvoyé dans ses foyers avec mille louanges.

Il était maintenant guéri, plus aimant, plus malheureux qu'il n'avait encore été : il pouvait goûter, non plus seulement les charmes, mais les qualités de cette femme, qui était devenue à ses yeux une divinité, docile comme une esclave, en tout ce qui était office de ménagère, et tellement indifférente qu'elle ne paraissait pas même croire qu'il fût un homme. Il y avait là de quoi lui souffler les projets les plus désespérés, ou le pousser jusqu'à une haine folle. Louise ne semblait pas y songer, soit qu'elle connût son empire sur lui, soit qu'elle eût pour son caractère une estime parfaite.

Il était là, debout derrière elle, suivant d'un regard ardent la main qui se posait sur la percale avec un soin délicat et des mouvements gracieux qui enflammaient encore sa passion.

Le soleil avait disparu ; mais la claire lumière, fraîche et douce, qui précède le crépuscule, donnait des reflets de velours à la blancheur du cou et aux teintes blondes des boucles qui s'échappaient de dessous la cornette. Il prit son courage là où il en pouvait trouver encore, dans ces profondeurs de l'espérance d'amour qui vit de ce qui la devrait faire mourir, des coups mêmes qu'elle a reçus. Il se dit qu'une telle froideur n'était pas naturelle et indiquait peut-être une lutte. Il essaya de prendre un ton calme et de dire des paroles inutiles.

— Comment appelle-t-on cet ouvrage où vous travaillez avec tant d'activité, Louise ? (Il n'osait pas donner à ce nom, qu'il n'eût voulu laisser sortir de ses lèvres qu'escorté de mille baisers, une intonation différente des autres mots.)

— C'est ce qu'on appelle la broderie d'Angleterre. Je crois bien que c'est mon oncle qui l'a introduite en France, et je me hâte d'achever, parce que si je tarde encore un jour, peut-être me ferait-elle guillotiner.

— Oui, n'est-ce pas ? — répliqua-t-il avec l'amertume de l'époux qui parle de l'épouse indigne qu'il a dû chasser — oui, la République vous accuserait d'aristocratie parce que vous êtes habile, d'être l'alliée de la perfide Albion et l'espionne de Pitt parce que c'est un point d'Angleterre, et de mépriser

les mégères du ruisseau du voisinage parce que vous soignez vos mains.

— Il est vrai qu'elles sont redevenues bien blanches ; c'est ma seule faiblesse. Pouvez-vous me la pardonner, citoyen mon époux? Il est vrai que j'ai béni le 9 thermidor, qui m'a permis de prendre une petite servante pour faire le gros ouvrage et de remplacer la couture par la broderie.

Jacques baissa la tête. Il maudissait le 9 thermidor qui lui avait enlevé ses dernières illusions républicaines. Il avait espéré que les scélératesses de la République tenaient uniquement à un moment de Terreur. La Terreur abolie, son ancienne idole lui avait paru, dans son avilissement thermidorien, plus répugnante encore que dans sa fureur jacobine.

Par une transition dont il rougissait, ce soin, cette coquetterie, ces mains blanches, amenèrent sa pensée vers ce jeune aristocrate que Louise avait voulu sauver. Il n'avait jamais osé lui demander si ce n'était pas lui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore; mais il en était convaincu. C'est lui qu'il accusait de l'indifférence de Louise et, tout en essayant, avec le grand instinct d'équité qui était en lui, de lutter contre ce sentiment peut-être injuste, il haïssait ce muscadin. Il se décida, cette fois, à parler de cet ennemi de son repos; mais il n'y vint que sournoisement.

— Je ne suis pas fâché, dit-il avec la brusquerie que donne la honte de l'hypocrisie aux hommes naturellement loyaux, que ce scélérat de Jean Tinelli reçoive la punition de ses crimes. J'ai su qu'il n'avait pu résister à vos charmes et je ne vous quittais pas sans grande inquiétude.

— J'eusse plutôt cru que vous alliez pleurer son sort, répliqua-t-elle sans ombre d'ironie. Cet illustre et intéressant étranger n'est-il pas le dictateur du *Faubourg de gloire,* et par là un des plus puissants directeurs de la République française? Vous le savez. Il était encore plus dangereux pour moi avant thermidor et vous n'avez pas osé le tuer.

Il rougit violemment, avec une telle émotion que l'on eût dit que ces vaillantes prunelles allaient laisser tomber des larmes.

— Il est vrai, répondit-il d'une voix sourde. J'ai été hésitant alors. J'ai compris que cette hésitation me faisait perdre votre estime. Je perdis la mienne. C'est en constatant que l'amour de la République et la peur de la

Révolution me rendaient poltron que j'ai commencé à réfléchir. Mais — il sauta le pas avec la plus parfaite maladresse — parmi ces autres que nous avons vus à Lyon, savez-vous ce qu'est devenu ce jeune aristocrate que vous... nous... avons voulu sauver?

— Il est devenu votre reconnaissant serviteur. (Sa voix était toujours froide et son ton aisé.) Je l'ai rencontré plusieurs fois. Il est convaincu que c'est à vous qu'il doit la vie. Il attend impatiemment le moment de vous témoigner sa gratitude, à ce qu'il dit.

— Et, continua Jacques en balbutiant, il n'a jamais demandé à venir vous... nous voir!

Elle répondit avec la même simplicité et, sans que Jacques pût constater la moindre hésitation, sa jolie main blanche continuait de se promener avec calme sur le tissu qui en faisait paraître les tons rosés :

— Je l'avais entrevu souvent chez mon oncle Réveillon. Il y avait alors un grand goût pour la chimie et les expériences des sciences chez un certain nombre de seigneurs ; il était de ceux-là. Il ne faisait aucune attention à nous autres, fillettes. Mes cousines en parlaient parfois, bien que, ni à elles, ni à moi, il n'eût jamais adressé la parole. Mon oncle disait que, contrairement à beaucoup de gentilshommes, il avait les mœurs pures, qu'il avait autant de respect pour une femme de la bourgeoisie que pour une dame de la cour et qu'il était en tout un homme délicat. Vous pouvez penser qu'étant ainsi un homme poli et délicat, il n'eût pu se hasarder à demander à visiter une jeune femme dont l'époux est soldat, c'est-à-dire fréquemment absent.

La porte de la rue s'ouvrit très brusquement, comme poussée par un grand vent. Quelque chose qui ressemblait à un tourbillon de loques entra en bondissant. C'était le Diablotin. On ne lui savait pas d'autre nom et c'était une fillette d'une douzaine d'années, maigre, jaune, avec une chevelure buissonneuse, des yeux noirs remplis de coquinerie, un gamin de Paris enjuponné, à qui une idolâtrie craintive et passionnée pour l'uniforme du commandant et peut-être pour le commandant lui-même, tenait lieu de toute vertu. Sans rien dire, elle courut dans l'autre pièce. La maison se composait, en bas — en haut, il y avait quelques chambres en mansarde — de deux chambres, l'une

où se tenaient nos personnages et qui ouvrait directement sur la rue sa porte et ses fenêtres grillées. L'autre, située derrière, avait des fenêtres également grillées et une porte solide donnant sur le jardin qui s'étendait, nous l'avons dit, jusqu'à l'endroit où la rue de Montreuil vient rejoindre la rue du Faubourg-Saint-Antoine. Diablotin rentra.

— J'ai été fermer la porte par derrière, dit-elle en soufflant. Il me semblait qu'une bande, qui me poursuivait, avait pris par le jardin. Mais il n'y a personne dans Paris pour m'attraper à la course. Ah! et j'ai couru pour vous dire, citoyen, que Jean Tinel est délivré. Le Faubourg est descendu place de Grève et l'a sauvé, au moment où on allait lui couper le cou. On le porte en triomphe dans le bas du Faubourg. Malheureusement, ils ont rencontré votre oncle, citoyenne. Ils se sont jetés sur lui en disant que c'est un calotin, qu'il fallait le mener à la prison de la section et le guillotiner demain.

Jacques se redressa, boucla son ceinturon, constata que le sabre se détachait bien du fourreau et se dirigea vers la porte.

— Vous savez que, en effet, c'est un prêtre et qu'il ne m'est rien, dit Louise en levant la tête et en essayant de voir la physionomie de Jacques que l'ombre crépusculaire enveloppait.

Un dernier rayon de lumière confuse se jouait sur le visage de la jeune fille. Jacques n'osa pas considérer ces lèvres rouges dont les rondeurs mettaient son imagination en fièvre; et son regard se croisa avec ce rayon bleu et pénétrant qui lui glaçait l'âme.

— Je le sais, répondit-il avec une sorte de colère. Mais vous l'avez reconnu pour votre parent et cela suffit. D'ailleurs, ce vieillard vénérable m'a rendu un grand service. Il m'a apporté un rayon de cette lumière de la vérité dont j'ai tant de peine à retrouver le foyer. Je me suis dit qu'une doctrine qui faisait un homme persévérant et courageux d'un être faible et pusillanime était une belle doctrine. Ce vieux calotin m'a réconcilié avec le christianisme.

Diablotin avait sauté sur une brosse et elle frottait à tour de bras l'uniforme râpé de l'officier. Elle n'y voyait aucune tache; l'ombre, du reste, aurait caché même les trous. Mais l'endiablée avait une vive tendresse pour

la brosse, qui était une amie nouvelle, et d'ailleurs, c'était le seul moyen qu'elle eût de témoigner son adoration au commandant.

— Mais, citoyen, dit-elle, ils ont dit que vous étiez plus coupable encore, puisque vous donniez asile à un calotin, et ils se sont mis en marche pour venir ici vous saisir, parce que vous êtes un traître et que c'est vous qui avez fait manquer la chose pour n'avoir pas voulu vous mettre à leur tête.

— Ils ont raison ; ils avaient toutes les chances pour eux, et avec un homme comme moi à leur tête, ils eussent aisément triomphé des quelques sections du centre. Mais si, en voyant de près la Convention, j'ai perdu le respect que j'ai eu pour elle, je suis encore plus l'ennemi de ces misérables restes des esclaves de la Commune de Paris.

— Vous avez raison, Jacques, dit, avec son immuable froideur, la jeune femme. Vous faites comme on dit que font les sangliers ; vous allez au-devant de l'ennemi pour détourner toute sa rage sur vous. Cela est d'un homme.

Arrivé à la porte, il se retourna :

— Vous n'avez rien à me dire, Louise ? demanda-t-il d'une voix émue.

— Rien.

La voix était toujours sèche, mais il crut qu'il y avait eu une seconde d'hésitation. Du moins il voulut le croire et, avec cette illusion, se sentant joyeux, il se dit qu'il pouvait mourir et serait regretté. Les vœux du pauvre garçon n'allaient pas au delà.

Le soir vint, tout noir. Louise alla écouter à la porte du jardin. Tout était calme dans le voisinage immédiat ; mais l'effrayant tumulte qui dominait dans le bas du Faubourg s'était rapproché. Elle revint.

— Diablotin, va voir ce qui se passe. Reviens vite, et ne t'amuse pas.

Louise s'assit. Elle resta immobile et se confondit bientôt avec l'ombre qui avait envahi toute la pièce. L'effroyable bruit de la foule hurlante, triomphante et furieuse s'approcha encore, puis s'arrêta, pour s'éloigner. Le sanglier avait emmené les chiens loin du hallier familial. Diablotin revint. Elle était comme enragée de fureur, du reste en loques menues, et ses longs cheveux pendant le long du visage et du dos. Ses petites mains avaient essayé de défendre son dieu.

— Ils l'ont emmené dans la prison de la section de Montreuil. Ils disent qu'ils le guillotineront demain avec le vieux calotin !

Elle se jeta à terre en criant et en trépignant. Louise réfléchissait. Elle se leva, alluma une mince chandelle, prit un morceau de papier et écrivit :

« Jacques Audibert vous a sauvé la vie. Il est en danger de mort, emprisonné à la section de Montreuil. Il est digne de vous d'essayer de payer votre dette. Après-demain, il serait trop tard, c'est donc demain qu'il faut le sauver. » Elle plia ce papier, alla chercher un petit poignard très effilé qui était caché avec soin sous de vieilles nippes, à côté d'une paire de pistolets. Elle éteignit avec soin la chandelle, car c'était un objet de luxe.

— Tu vas tout fermer, Diablotin. Tu n'ouvriras qu'au citoyen ou à moi ! Et elle sortit.

Une heure après, un millier de faubouriens, ivres de vin et d'eau-de-vie, chantant le *Ça ira* et la *Carmagnole,* portant des lanternes, des torches, des fanaux de toutes formes, dansant, hoquetant, se cognant, pinçant tendrement les dévouées républicaines qui les accompagnaient, débouchèrent de la place du Trône dans la rue du même nom et s'avancèrent dans la rue des Boulets. Le glorieux Tinel, l'illustre neveu du martyr, le fils adoptif des vaillants Lyonnais, marchait en tête, quelque peu porté en triomphe par cette foule d'ailleurs idolâtre, qui le saisissait, de temps en temps, en un transport d'amour et le laissait tomber dans le ruisseau où il ramassait son glorieux bonnet rouge, son diadème. Il s'arrêta, entouré de son peuple, devant la maison d'Audibert. Les injures, les clameurs, les menaces, les cris des animaux les plus variés n'en ouvrirent pas les portes. La maison restait muette et noire. On agita la question d'en brûler vive la maîtresse. Mais Louise, nous l'avons dit, était populaire. Il y eut de l'hésitation. Tout à coup une voix grêle, mais perçante, se fit entendre d'une des fenêtres mansardées.

— Citoyens, la citoyenne a appris que son époux est au violon à Montreuil. Elle est allée supplier les patriotes de lui pardonner.

Diablotin avait reçu de la Providence les dons naturels qui servent à gouverner les démocraties. Le bon peuple se précipita vers la section de Montreuil pour jouir des supplications de la citoyenne, et utiliser ses droits

souverains, soit en lui faisant grâce, soit en la guillotinant. Il n'en savait rien encore. Mais son illustre chef ne partageait pas son hésitation.

— Coquine, cria-t-il, je te connais. On n'attrape pas le neveu du grand martyr. Il a le nez trop fin pour cela. Tu diras à la citoyenne que nous lui faisons grâce jusqu'à demain. Demain, elle recouvrera la douce liberté du veuvage. Mais pas pour longtemps ; je me charge de lui offrir un mari de ma main... Maintenant, grand peuple de Paris, allons nous préparer, entre Bacchus et l'Amour, à conquérir demain la Convention, à décharger ces scélérats de riches du bien qu'ils nous ont volé et à sauver l'humanité.

III

Quand Louise était rentrée, assez tard dans la soirée, Diablotin lui avait dit les menaces de Jean Tinel. Elle n'ignore pas que les démagogues sont maîtres absolus de la vie et de la fortune des citoyens et que leur pouvoir est tempéré uniquement par la prestesse avec laquelle on leur coupe le cou. Jean Tinel vient d'échapper à cet incident : il est à l'apogée de sa puissance. Louise ne se couche pas. Elle étale ses pistolets, sachant bien que si, du premier coup, elle se débarrasse de l'amoureux dictateur, l'opinion lui donnera raison et tournera de son côté. Diablotin, serrant un couteau de cuisine dans ses maigres mains, se pelotonna dans ses cheveux et dans ses loques, aux pieds de sa maîtresse. On éteignit la mince chandelle.

Louise resta, après quelques instants de prière fervente, dans cette immobilité réfléchie qui lui paraissait chère. A quoi pensait-elle ? François de Pure viendrait-il sauver Jacques Audibert ? Mais ce qui l'intéressait dans cette question, était-ce le sort de Jacques, ou le degré d'influence de Louise sur le cœur de François ?

Jean Tinel était plus ivrogne qu'amoureux. La rue des Boulets passa une nuit paisible. Sur le matin, Louise s'endormit. Elle se réveilla en sursaut. Un clair rayon du soleil de mai avait traversé les barreaux de la fenêtre pour caresser son front. Un grand bruit de tambours envahissait la rue. Diablotin avait disparu. Il était huit heures du matin.

Louise monta au grenier et mit avec précaution la tête à la fenêtre d'une

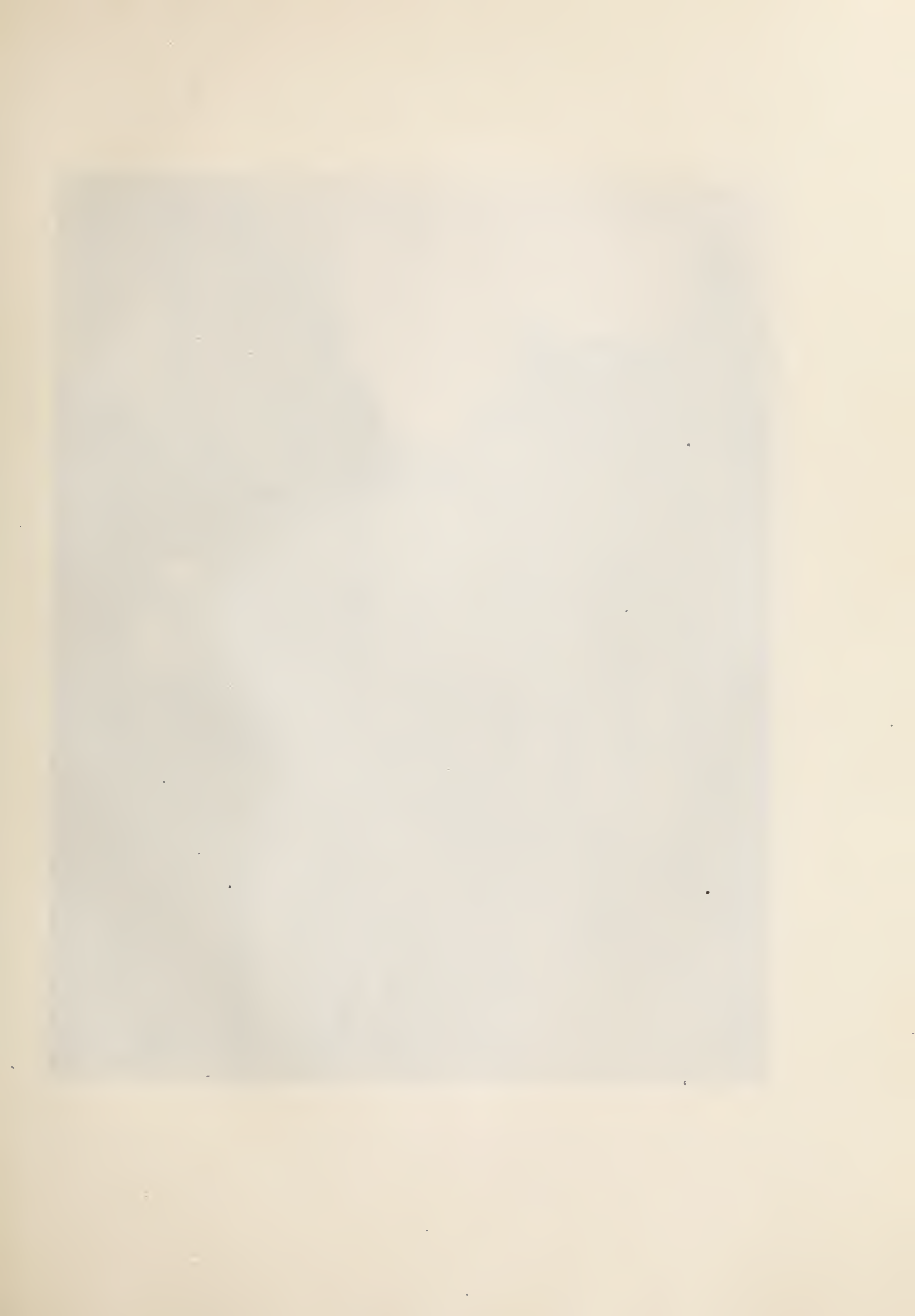
des mansardes. Une troupe de volontaires, dont les uniformes propres, la marche leste et disciplinée tranchaient avec la tenue débraillée, le pas pesant et désordonné des sectionnaires faubouriens, débouchait de la rue de Montreuil. C'était le *Bataillon de la Jeunesse*.

Vers sept heures, au moment où les meneurs du *Faubourg de gloire* — lesquels commençaient d'ailleurs à penser beaucoup moins à cette gloire de 89 qu'à la misère de l'an III — préparaient une nouvelle invasion de Paris, pour l'après-midi. Paris avait pris les devants. Quinze cents hommes tirés des bataillons de la Jeunesse-dorée et des sections Lepelletier et Butte-des-Moulins, avaient envahi la grande rue du Faubourg. Tandis qu'un tiers de la petite armée se dirigeait vers la demeure de Santerre et d'autres maisons où l'on supposait que Jean Tinel avait trouvé refuge, le reste, dont l'objectif avoué était la saisie du corps de garde et des canons de la section Montreuil, s'était divisé avec assez d'habileté en deux bandes qui devaient se rejoindre en face des églises des Frères-de-la-Croix et de Sainte-Marguerite. L'une montait lentement la rue de Charonne. L'autre, après avoir laissé un piquet au coin de la rue Saint-Bernard, s'avançait lestement par la rue de Montreuil et devait regagner le haut de la rue de Charonne par la rue des Boulets.

Louise reconnut en tête du bataillon François de Pure et, parmi les officiers, des jeunes gens déjà célèbres et qu'on se montrait dans les promenades, acteurs, chanteurs, écrivains, qui étaient l'âme de cette Jeunesse-dorée; Martinville, le vaudevilliste; Trenitz, le danseur; Souriguères, le poète; Langlois, le journaliste; Vasselin, l'historien; Henry, du Vaudeville; Duval, le basochien. A côté de François marchait Diablotin, qui était en train de changer de divinité et s'était quelque peu peignée. Elle s'était offerte pour guide au beau commandant. Celui-ci, après avoir interrogé avec sa bonhomie habituelle ce buisson féminin, apprenant qu'elle était l'officieuse de la citoyenne Audibert, avait accepté avec empressement ses services.

Il était trop délicat, — quoiqu'il fût devenu fort amoureux, — pour compromettre Louise en signalant à l'attention, même par un geste, la maison où elle demeurait. Il voulait laisser parler uniquement ses actions.

Le corps de garde de la section de Montreuil, menacé de trois côtés par




H. Dupray

cet habile mouvement, ne fit aucune résistance et livra les deux canons.

— Citoyen capitaine, dit François au chef du poste, il doit y avoir quelques prisonniers dans la geôle. Puisque vous les avez emprisonnés, ce doivent être d'honnêtes gens. Je te prie de les délivrer.

— Voilà les clefs, répondit le capitaine d'un ton bourru ; mais tu as tort de m'insulter, tout n'est pas fini, on se reverra.

— Vous insulter parce que je constate qu'on emprisonne les honnêtes gens ! Mais je l'ai fait par politesse et croyant que vous en étiez fier, répliqua François en souriant gaiement.

Il envoya chercher le portier-geôlier et fit ouvrir les portes de la prison. Le commandant et son *oncle* en sortirent en compagnie de quelques ivrognes dégrisés qui disparurent en criant : Vive la République ! Le vieux prêtre les suivit, après avoir commencé de longs remerciements au commandant, qui les reçut sèchement pour ne pas le signaler à l'attention jacobine. François se retourna vers Jacques Audibert et lui tendit cordialement la main que celui-ci, séduit par le mouvement sincère et gracieux du vicomte, serra, toutefois après un moment d'hésitation chagrine.

— Je suis homme à supporter le poids de la reconnaissance, dit François avec un franc sourire, surtout envers un homme comme vous, commandant, dont les exploits me font battre le cœur, même quand vous battez des gens que je devrais aimer. Néanmoins, je suis heureux d'avoir pu vous rendre un léger service, en remerciement de la bonne volonté que vous avez eue de me sauver, et du conseil que vous m'avez donné et qui m'a sauvé, en effet.

— Et, demanda Jacques un peu gourmé, à qui dois-je le... ? Est-ce le hasard qui vous a mené ici ? Suis-je indiscret ?... Je veux dire est-ce un secret politique ?

— Ni politique ni autre, répliqua François avec simplicité. La Convention nous avait convoqués hier, vers neuf heures du soir, sur la place du Carrousel. Il s'agissait de reprendre un coquin d'assassin dont votre Faubourg a fait son dieu, et de désarmer de ses canons la section de Montreuil. La Convention, qui, je le suppose, commence à avoir assez de notre protection, assez insolente, je le reconnais, nous laissa mourir de faim, de soif et de froid,

jusqu'à cinq heures du matin. Une partie des nôtres, flairant un piège, regagna ses pénates. Mais j'insistai pour tenir bon...

— Aviez-vous donc quelque dessein particulier?

— Allons, je voulais vous enlever toute chance de tomber dans le péché d'ingratitude. Mais vous violentez ma délicatesse. Eh, oui! Je voulais vous délivrer. Hier soir, au moment de quitter ma demeure, mon domestique me remit un billet qu'une jeune femme, dit-il, avait apporté pour moi.

— Et ce billet, de qui était-il? demanda Jacques d'une voix qui essayait d'être dégagée.

— J'imagine, reprit le vicomte avec un léger embarras, que ce billet était de votre épouse, qui sait la reconnaissance que je vous dois. Mais comme je n'ai jamais reçu d'elle aucun billet...

— Et pouvez-vous me le montrer? demanda brusquement Jacques.

François hésita un instant : il comprit que refuser ce billet, c'était exposer la conduite de Louise aux interprétations fâcheuses.

— Puisque vous insistez, dit-il avec quelque sécheresse, et bien que cela ne marque pas un bien grand respect pour votre épouse...

Jacques saisit fébrilement le billet et le lut. C'était bien son écriture. Cette démarche n'indiquait-elle pas une bien grande intimité, de pensée du moins, entre sa femme et ce muscadin? Il était pâle, ses prunelles étincelaient de rage, des mouvements inconscients agitaient ses bras; il dit, d'une voix sifflante, comme s'il eût peine à ouvrir les dents, en fixant sur le visage étonné du vicomte des regards d'enragé :

— Nous sommes bien quittes, n'est-ce pas? Vous m'avez payé une dette, je ne vous dois rien. Prenez garde à vous. Je vous avertis. Je vous hais. Il faut que l'un de nous meure. J'avais pris en dégoût cette République; vous l'attaquez, je vais la défendre.

Il disparut brusquement dans la rue du Faubourg. François se sentit tout heureux de cette déclaration dont la folie même l'éclairait et le ravissait. Si Jacques était aussi furieusement jaloux c'est que son épouse ne l'aimait pas! et ne venait-il pas de dégager son rival de tout lien de reconnaissance, de tout devoir de réserve et de délicatesse! Il ordonna à ses hommes de

regagner le bas du Faubourg, l'expédition était terminée. Ils emmenèrent triomphalement les canons.

Il ne les accompagna pas. Il voulait aller rôder dans le voisinage de la maison de Louise et désirait naturellement être seul. Il s'assit, se promena de long en large, espérant lasser la curiosité du populaire. Un long temps se passa. Enfin, les têtes curieuses avaient disparu l'une après l'autre; il allait remonter la rue de Charonne, lorsque Diablotin accourut, toute pâle.

— Citoyen, dit-elle en soufflant, cours vite au bas du Faubourg. Tes hommes sont attaqués, ils ont rendu leurs armes pour n'être pas assassinés. Toi tu vas l'être. Viens. Il n'y a que moi qui puisse te conduire.

Il suivit la fillette, qui le fit passer, toujours courant, à travers un dédale de ruelles, de passages, de maisons à deux entrées. Tout cela était à demi désert. Il arriva ainsi, après avoir traversé les ignobles cours de la rue de Lappe au bas de la rue du Faubourg, il resta un instant stupéfait.

Il ne tarda pas à comprendre ce qui s'était passé. En revenant de leurs diverses expéditions, les gardes nationaux et la Jeunesse s'étaient trouvés, au bas de la rue du Faubourg, en présence d'une barricade garnie des deux canons de la section, d'un grand nombre d'hommes armés, et qui barrait toute communication avec le reste de la ville. Les fenêtres de tous les étages, les toits des maisons au pied desquelles ils se trouvaient, se couvrirent d'hommes, de femmes et d'enfants prêts à les accabler sous les meubles les plus lourds; et toutes les rues, à côté et derrière eux, se remplirent des sectionnaires armés des trois sections. Les gardes nationaux avaient compris la trahison des meneurs de la Convention qui, lasse de leur bruyante tutelle, les avait poussés dans le traquenard : elle les avait laissés s'engager dans ce Faubourg qui comptait 20,000 hommes armés, sans les soutenir, comme elle l'avait promis, par aucun corps de réserve. Il avait fallu se rendre ou plutôt rendre les canons de Montreuil et déposer les armes. Le commandant Audibert, hors de lui, perdant tout sang-froid, s'était mis à la tête des faubouriens et avait habilement dirigé tout le mouvement. Il avait fait ouvrir une partie de la barricade. Les jeunes bourgeois disparaissaient, à la fois furieux et penauds.

François était leur compagnon plus que leur ami. Malgré la délicatesse de

la plupart de ses sentiments, il avait gardé de la légèreté de son siècle, non pas la morgue qui n'avait jamais été française, non pas l'infatuation nobiliaire qui avait fort diminué dès avant la Révolution, mais il avait cet amour-propre de la classe militaire qui se croit volontiers en possession presque exclusive des vertus guerrières. Il se dit que des gentilshommes ne se fussent pas laissé désarmer si docilement. Après le premier mouvement d'étonnement, il rit presque aux éclats de la posture penaude de cette troupe qui s'éparpillait sur l'emplacement de la Bastille et regagnait le centre de la ville.

Il s'avança tranquillement vers la barricade, l'escalada sans se presser; il se dirigea vers Jacques campé sur la crête et dont la silhouette noire se détachait, non sans quelque majesté, sur le fond clair du ciel lumineux.

— Désarmez celui-ci, dit le commandant le plus froidement qu'il put, il a l'audace de conserver ses armes.

— Toujours la générosité républicaine, hein! commandant! s'écria François, dont le cœur avait vécu depuis deux ans sur les souvenirs de son aventure lyonnaise. Mais on ne me désarme pas!

Au risque de se tuer, il bondit au dehors de la barricade, descendit le long des pavés et des poutres et s'éloigna d'un pas de promenade. Les mots qu'il avait dits avaient frappé Jacques au cœur. Oui, c'était pour lui sauver la vie que cet homme était venu se jeter dans ce danger. Il fit tous ses efforts pour empêcher qu'on ne tirât sur lui. Malgré tout, quelques coups partirent. Un l'atteignit sans doute. On le vit tomber. Il se releva, continua son chemin et disparut.

Jacques tourna les canons dans la direction de la ville et fit refermer la barricade. Il en fit construire une autre au pied de la rue de Charenton, envoya des postes au coin des rues de Lappe et de la Roquette, du Fumier et de la Planchette, et un corps de réserve à la place du Trône-Renversé.

Mais la fièvre que lui avait donnée ce travail hâtif et multiple tomba. Le cerveau haletant s'apaisa et ne put faire taire plus longtemps l'âme murmurante et le cœur indigné. Les mots prononcés par ce vaillant garçon qui était accouru à son secours, dès le premier appel, et qu'il avait voulu remercier en le déshonorant, lui revinrent cruellement à la mémoire. Et cette femme en qui

il avait foi, qu'il estimait au-dessus de tout, dont il eut garanti, sur sa vie, la pureté, la noblesse, la dignité morale; il l'avait soupçonnée! il l'avait maudite parce qu'elle avait appelé un honnête homme à l'aide pour empêcher son époux d'être guillotiné. Après tout, n'était-ce point par une haïssable tyrannie qu'il s'était emparé d'elle. Être sa femme ou mourir, il ne lui avait laissé que cette alternative. De quel droit la voulait-il punir pour ce sentiment qu'il lui soupçonnait au fond du cœur? Ces hommes qui étaient venus pour le sauver, c'étaient ceux qu'il combattait, et ceux qui la veille la voulaient guillotiner, il s'était fait leur chef. Ils étaient là à côté de lui, sauf Jean Tinel, qui attendait, pour sortir de sa cachette et prendre le gouvernement parlementaire du Faubourg, la réponse que la Convention allait faire aux révoltés.

Jacques considéra plus attentivement ses nouveaux soldats; ils le dégoûtèrent. Il voyait bien quelques-unes de ces vigoureuses et honnêtes figures d'hommes du peuple, enthousiastes, candides et vaillantes, mais la masse, c'était, comme on le dit officiellement quelques jours plus tard, *l'excrément* de la nation, faces d'ivrognes, de filous, de proxénètes, visages de prostituées. Ne voyait-il pas bien d'ailleurs aux regards que cette populace jetait sur lui, que ses meneurs habituels le jalousaient déjà et l'avaient rendu suspect?

Il est quatre heures du soir. Brusquement tout se tait sur la barricade et le silence gagne peu à peu tout le Faubourg. Un bruit d'abord sourd, puis formidable, de tambours se fait entendre. Une véritable armée débouche. Une forêt de baïonnettes émerge de partout, brillant terriblement au soleil.

Quarante canons et obusiers viennent se ranger en cercle sur l'emplacement de la Bastille. Aussi loin que le regard pouvait arriver, la rue Saint-Antoine en face, le quai de l'Arsenal, la rue des Fossés-Saint-Antoine à gauche, à droite les rues Amelot, Jean-Beau-Sire, des Tournelles et les boulevards montraient les troupes pressées des soldats de la Convention. Il y avait trente mille hommes; en tête, quatre mille hommes de troupe de ligne. Jacques reçut dans son âme un coup terrible. Il reconnut ses braves compagnons du bataillon de la Haute-Marne, à la tête desquels il avait défendu la patrie. C'était toujours elle qu'ils défendaient et lui, il commandait des révoltés, des révoltés ignobles, armés pour la défense du plus vil des coquins. La punition

vint comme la foudre, les faubouriens se jetèrent sur lui, l'accablèrent d'injures, de coups de pieds et de soufflets, oui à lui, des coups de pieds et des soufflets! Ils l'accusèrent de les avoir menés à la boucherie, d'être un traître, un espion de la Convention et un ami des Muscadins. La panique les avait saisis et ils se débarrassaient, en destituant violemment leur chef, du seul homme qui pût hésiter à se rendre. Ils le voulaient livrer.

On sait ce qui arriva. Quand François de Pure — qui portait le bras gauche en écharpe — vint au bas de la barricade déclarer que si, dans une demi-heure, on n'avait pas consenti à désarmer et à livrer Jean Tinel, le Faubourg allait être bombardé, on accepta les conditions par acclamation. On sait également que le lendemain, à six heures du soir, Jean Tinel fut trouvé rue de Charonne. On l'exécuta le 7 prairial. Les images du vertueux martyr, son oncle, allèrent rejoindre celles de Marat dans les égoûts.

Jacques Audibert avait été délivré par quelques ouvriers qui avaient résisté au courant de la lâcheté. Il était resté muet et comme anéanti. Il avait perdu à la fois l'estime de soi-même et le respect des autres. Il n'avait plus cette sorte de virginité de la fierté qui abandonne l'homme battu même par des poltrons! Il s'était mis à la tête des ennemis de la patrie, vénérable et sacrée! Il avait, pour la première fois, manqué à l'équité, manqué aux délicatesses de l'amour. Il était désormais indigne de Louise! Il remonta la rue du Faubourg, la tête basse, l'uniforme lacéré, le cerveau en tumulte, l'âme moribonde.

François qui veillait à quelques détails du désarmement, au pied intérieur de la barricade, se sentit saisir la main par une petite patte noire. Diablotin, qui avait évidemment succombé à la coquetterie et qui avait fait des efforts désespérés pour avoir des bandeaux luisants, lui dit à mi-voix :

— La citoyenne vous attend.

François rougit et, sans mot dire, il suivit la fillette.

Le soleil déclinait; il envoyait encore ses rayons bondissants caresser le visage rêveur de la jeune femme et détacher de ses cheveux mille reflets blonds qui lui faisaient un diadème de poudre d'or diamantée. Quand François entra et qu'elle lui vit le bras blessé, elle lui tendit la main avec un geste candide et charmant. Son visage perdit sa physionomie austère; il prit une

expression caressante qui rendait sa beauté irrésistible. C'était le fond de l'âme de la vaillante fille qui montait à ses yeux et laissait entrevoir les trésors de grâce docile et de gentilles tendresses qu'elle cachait au milieu de cette cuirasse de froideur. François ne l'avait jamais rêvée aussi séduisante et pourtant depuis deux années, son imagination n'avait guère cessé de caresser son fantôme orné de mille attraits.

— Je vous remercie, dit-elle, en lui envoyant avec un abandon fraternel un de ces sourires que Jacques n'avait jamais vus. Et, allant droit au but avec son esprit résolu : Je vois, continua-t-elle, que je ne vous suis pas indifférente. Attendez. Il faut avant tout que je vous explique cette histoire de Lyon.

Elle lui raconta donc, avec une délicatesse à la fois coquette et réservée, la grande impression que sa vue et sa bonne renommée avaient faite sur son cœur, qui était un cœur d'enfant.

— Et, lui dit François haletant, comment avez-vous pu être assez cruelle... comment votre cœur, que je devine noble, aussi fier que charmant, aussi digne que pur, a-t-il pu vous laisser commettre un crime comme celui-là? Oui, continua-t-il d'une voix où les sonorités de la colère et de la tendresse se heurtaient et montraient toute la sincérité d'une passion à la fois ardente et contenue, n'est-ce pas un crime d'avoir reçu d'en haut cette sympathie puissante pour un être, de la lui montrer en lui sauvant l'existence, en lui enflammant l'imagination de telle sorte que désormais il ne saurait plus vous oublier et de donner sa vie à un autre homme! Oui! c'est vous, c'est votre pensée, c'est votre beauté, c'est votre bonté, c'est le mystère qui vous entourait qui ont été les compagnons de ma vie, de toutes mes pensées. Je vivais pour vous, vous êtes devenue l'épouse d'un autre!

— Mais, reprit-elle, en fixant sur son visage un regard vif et malicieux, qui semblait guetter, avec une rare intensité d'attention, ce qui allait échapper à cette physionomie, si je n'étais pas son épouse!...

Il se leva d'un bond, les yeux brillants de colère, la figure enflammée.

— Pas son épouse! Êtes-vous folle! Qu'osez-vous dire!

Elle lui tendit la main avec ce même sourire plus caressant et plus séduisant encore.

— Votre cri, votre visage, me prouvent la profondeur de votre estime pour moi, mille fois plus que des protestations. Écoutez-moi encore.

Quand elle eut terminé son récit, François se leva et d'une voix grave que démentait l'ardeur passionnée de ses regards, il lui dit :

— Je ne veux pas vous exprimer toute l'ardeur de mon amour, j'ai, si vous le voulez bien, toute ma vie pour vous en convaincre. Je comprends que c'est surtout mon respect que je dois vous montrer en ce moment afin de vous prouver que je vous crois et que malgré l'étrangeté de la situation je vous estime au-dessus de tout. Voulez-vous être mon épouse?

Avant qu'elle eût répondu, Diablotin ouvrit la porte qui venait de l'intérieur et apporta un billet à Louise. « J'ai tout entendu, sans pouvoir « m'empêcher d'écouter. Je comprends tout. C'est lui que vous avez toujours « aimé. Mon amour est plus grand que le sien. Je veux vous en donner une « preuve en vous rendant libre. Adieu. Vous penserez à moi, quand vous serez « dans ses bras. Est-ce possible, mon Dieu! »

Elle regarda vivement autour d'elle, saisit un crayon qui était sur la table à côté de son ouvrage, ajouta quelques mots au bas du billet, le rendit à Diablotin qui rentra dans la pièce voisine. La porte était à peine close qu'un coup de pistolet se fit entendre. Louise poussa un cri d'angoisse dont le ton passionné serra le cœur de François. Elle poussa la porte.

Un pistolet fumant gisait à terre. Le vieux prêtre se débattait avec Jacques pour lui arracher un second pistolet qu'il essayait de se poser sur le front.

— Jacques! cria Louise.

Qu'y eut-il dans la musique de ce cri? Qu'y eut-il dans le regard dont elle l'accompagna? Il laissa tomber son pistolet et s'affaissa sur ses genoux. Elle saisit le papier que la fillette tenait encore...

— Lisez, lui dit-elle.

Il prit le billet d'une main tremblante : « Jacques, c'est toi que j'aime ».

Il serra le billet sur ses lèvres et se releva d'un bond. Elle l'arrêta d'un geste doux, et se tournant vers François immobile et muet :

— Pardonnez-moi, je savais que c'était lui que j'aimais. Mais je voulais en être assurée et connaître l'impression que me ferait l'aveu de votre amour.

Je vous ai avoué que vous aviez eu ma première pensée de tendresse. Cela vaut bien un moment de grande souffrance. Pour lui, pour ce méchant, injuste et jaloux, il était juste qu'il fût puni en entendant cet aveu.

François s'inclina sans mot dire et, d'un pas un peu raide, il entra dans la première pièce, suivi par Diablotin. Une larme roula sur sa joue.

— Citoyen, dit la coquine en lissant ses cheveux, si tu veux je serai ta servante pour te consoler.

Il la regarda mélancoliquement : — Je n'ai pas besoin d'une servante délabrée. Ton sentiment est bon, mais il manque de fraîcheur. Si tu tiens à être servante, j'ai une tante qui a été abbesse, je te confierai à elle. Elle t'apprendra peut-être la vertu, mais sûrement à te peigner.

Diablotin fit un geste peu décent :

— Oui, vraiment ! Ce n'est pas les tantes que je cherche, mais les neveux. Je me moque des abbesses, j'aime les soldats ! La vertu ! pour quoi faire ? Quant à être peignée, il ne manquera pas de gens pour ça.

Et elle bondit hors de la maison, poursuivant le cours de ses basses destinées.

— Monsieur, dit Louise qui s'avançait suivie de Jacques et de *l'oncle,* c'est moi qui profiterai, s'il vous plaît, de l'offre que vous faites à cette fillette. Je voudrais passer les huit jours qui vont précéder mon mariage dans le repos de l'âme auprès d'une femme vénérable et pieuse, si madame votre tante...

Jacques fit un geste : François n'aurait-il pas cent occasions de la voir chez cette tante ! Le vieux prêtre se pencha à son oreille : — Ne comprenez-vous pas qu'elle ne saurait vivre sous le même toit que vous, n'étant pas votre épouse, dès l'heure où elle vous a dit qu'elle vous aimait ?

— Monsieur l'abbé, répondit François avec la mollesse d'un homme qui a peine à s'éveiller, vous conduira chez ma tante qu'il connaît fort bien et qui, à sa considération, voudra bien vous offrir l'hospitalité. Pour moi, comme dit la chanson du rossignol : « J'ai un long voyage à faire ».

Le vieillard le regarda avec inquiétude. Jacques s'avança et tendit la main d'un air ouvert et cordial :

— Pardonnez-moi, à moi aussi, et soyons amis.

— De loin, si vous le voulez bien. Il paraît qu'il y a dans une ville des États-Unis un chirurgien qui soigne admirablement les plaies du bras; je vais passer le reste de ma vie à le chercher.

Il sortit, suivi du vieux prêtre qui dit à Louise : — Je m'en vais vous annoncer.

— Voulez-vous, dit Jacques en prenant la main de la jeune fille avec une timidité respectueuse, me promettre de ne plus reprendre ce masque sévère; j'ai tant envie de vous dire mon amour et ce dur visage me glace.

Elle lui tendit le front en souriant. — C'est pour déchirer tous les morceaux de ce masque que je vais passer ces huit jours à causer avec moi-même et avec Dieu. Nous aurons toute notre vie pour parler de notre amour, comme le disait cet écervelé.

Écervelé! C'était le mot qui illuminait toute sa conduite. Elle était une bourgeoise trop sage pour épouser ce gentilhomme léger. La rigueur des événements avait concentré les âmes les plus tendres, et elle avait compris que l'amour de Jacques, doux et fort, et surtout docile, était celui des deux qui promettait le bonheur le plus long. La Révolution avait introduit la table de Pythagore même dans l'Idylle. C'est sur cette table qu'Estelle et Nemorin devaient désormais manger le lait de leurs brebis.

CHARLES D'HÉRICAULT.



L'OUVERTURE

La comtesse Germaine de Rozay à madame d'Harancourt, à Montauban.

Château de Rozay, le 6 septembre.



Ma chère mignonne, tu vois que je t'écris de Rozay. Beau-papa et belle-maman nous ont à force d'instances décidés à aller directement chez eux sans faire le crochet de passer par Paris à notre retour de Deauville. Aussi de la Basse-Normandie nous nous sommes transportés directement dans la Haute dès le lendemain de la mémorable équipée en mer que je t'ai racontée.

Mes rapports avec Henri sont au grand calme. Il ne me témoigne aucune tendresse vraie, expansive, mais il est plus aimable ici depuis mon accident de Deauville. C'est peut-être de m'avoir tirée de l'eau. Après tout il aura été mon monsieur Perrichon et en sa qualité de sauveur il paraît qu'il doit m'avoir pour créancière. Il s'acquitte donc de son mieux et ce mieux me touche un peu, quoique j'en aie. Ainsi hier il a été charmant. C'est avec la meilleure humeur du monde qu'il s'est occupé

avec moi de dresser la liste d'invités pour une grande partie de chasse organisée à Rozay, une inauguration, une première. Oui, ma chérie, une vraie solennité car notre chasse en vaut la peine. C'est beau-papa qui, faisant trêve à ses goûts d'antiquaire, s'en est occupé sournoisement depuis six mois et comme il ne lésine pas il possède déjà tout simplement un des plus beaux tirés du département.

Tu comprends donc qu'une invitation chez nous était sûre d'être une grande « attraction », comme disent nos anglomanes, même pour des gens qui ont ouvert à Ferrières ou à Boisboudran. A propos d'anglomanes, le seul invité qui ne me plaise guère dans la liste dressée de concert par Henri et moi c'est le petit baron Boutel, un excentrique très connu à Paris, à ce qu'il paraît, qui parle le français avec l'accent anglais, fait blanchir son linge à Londres, et boit le soir dans des bars à l'aide d'un chalumeau un tas de liqueurs renversantes au sens exact du mot. Henri s'amuse volontiers des manies du jeune baron, moi un peu moins. Je suis d'avis qu'il faut être de son pays. J'aime les Anglais qui sont Anglais et les singes ne m'amusent qu'en cage.

A part cet Anglo-Français qui me chiffonne, Henri m'a donné carte blanche pour mes invités. Il y aura, bien entendu, mon beau-frère Servilliers avec Simone, le colonel, le petit Ravailles ; c'est de fondation. Le nom de M. de Nantry a été proposé par Henri tout le premier. Lui sait-il gré d'avoir retiré de l'eau la comtesse Zappi ? C'est possible, je suis malheureusement payée pour le craindre. En tout cas s'il m'avait passé par l'idée de laisser chez lui ce jeune homme dangereux, c'est Henri, je n'en doute pas, qui me l'aurait presque imposé. On dit que les maris n'en font jamais d'autres. Va donc pour M. de Nantry !

Quant à beau-papa, avec sa réserve habituelle, il n'a désigné qu'un nom d'invité : c'est un vieil ami à lui, le comte d'Ormont, un original qui passe dans tout le voisinage pour avoir beaucoup d'esprit. Nous verrons bien. En tout cas le « vieil ami » se pique de littérature et je sais qu'il a écrit plusieurs pièces dont on dit le plus grand bien, mais que par excès de timidité il n'a jamais présentées à un théâtre. Entre nous, je me méfie un

peu des amateurs, mais un ami de beau-papa c'est sacré; M. d'Ormont peut me lire s'il veut une tragédie en dix actes. Je veillerai à ne m'endormir qu'au dénouement.

8 septembre.

Grand branle-bas dans le château. C'est la veille de notre partie de chasse. Tous nos invités arrivent par les trains du soir afin d'être frais et dispos pour le lendemain. Leurs chambres sont prêtes. On est allé les chercher à la gare dans tous les landaus, breaks et omnibus de famille dont nous disposons. C'est bien le moins que nous ménagions leurs jambes.

Même jour. Minuit. — Magnifique déballage de chasseurs. J'étais allée au-devant d'eux et après avoir embrassé Simone qui était jolie comme les amours sous sa grande pelisse et son voile de gaze, j'ai jeté les yeux sur le quai de la gare où les gens de nos invités avaient déchargé tout un attirail varié et pittoresque de nécessaires, de sacs, de boîtes à cartouches, d'étuis à fusil. Il a fallu une bonne demi-heure pour faire le tri de toutes ces belles choses. Du coup nous n'avons dîné qu'à neuf heures, fort gaiement du reste, mais quels grogs s'est confectionnés le petit baron Boutel avec la vieille eau-de-vie de beau-papa : « Des grogs sans eau ni sucre » comme disait en riant le colonel. La vérité est que ce jeune homme boit l'eau-de-vie comme de l'eau claire et il m'a semblé qu'il avait la démarche légèrement incertaine quand il a pris congé de nous. Si en chasse la main n'est pas assurée davantage, tant mieux pour les perdreaux de beau-papa!

9 septembre.

Le grand jour! Je saute à ma fenêtre. A peine trois nuages gris à l'horizon; je les ai comptés. Annette ma femme de chambre vient du rapport. Elle a examiné le gazon et me dit que la rosée de la nuit a été très abondante. Bons pronostics. Je m'habille. J'ai le temps car je n'ai besoin d'être prête qu'à onze heures pour le déjeuner qui aura lieu sur l'herbe à un carrefour. Aussi j'ai eu tout le loisir nécessaire pour ajuster, rajuster et regarder dans la glace mon costume de chasse, une « première » aussi comme la chasse elle-

même. En voici un croquis, destiné à alimenter les méditations de provinciale :

Jupe courte en velours anglais noir avec deux galons de soie noire en haut de l'ourlet; corsage à grandes basques en velours, à peine ajusté, serré à la taille par une ceinture de cuir noir. Grandes guêtres en peau de Suède comme les gants montant plus haut que les genoux. Toque d'astrakan tout entourée d'un voile de gaze gris argent. Petit sac et gibecière en sautoir. Col et manchettes en linge tout uni.

Pendant que je m'habille, les chasseurs ont pris leur thé ou leur café au lait — le baron Boutel bien entendu, son grog du matin — et en route pour la première battue.

Tout a été bien disposé et réglé d'avance, je te le jure. Henri y a mis la main. Il a fait dresser des claies le long de la ligne à chaque poste pour servir d'abri aux chasseurs. Tout invité aura son garde qui s'occupera de ses fusils.

Pan! Pan! Pan! Je saute sur mes pieds dans ma chambre. C'est la grande pétarade qui retentit presque à la sortie du parc. Je vois qu'ils n'ont pas pris trop loin la clef des champs, les perdreaux de beau-papa. Pan! Pan! De nouveaux coups de fusil. Comme c'est amusant! Pourvu que ces messieurs aient bien tiré! J'ai hâte de les rejoindre...

Tant pis! Je prends mon fusil. Après tout j'abats proprement une alouette. Je n'ai pas encore tiré sur le poil, comme on dit, raison de plus pour expérimenter comment je tuerai un lapin. Pauvre bête! Ça doit être dur tout de même de tuer un lapin. Bah! je fermerai les yeux, ou la fumée me les fermera et quand on me le rapportera tué je regarderai le moins possible du côté où seront entrés les grains de plomb. C'est décidé! Annette dites à Bastien de prendre mon fusil et de m'accompagner. Je veux avoir tué mon lapin avant de déjeuner.

En chasse! Me voilà partie toute seule avec Bastien. Simone me rejoindra seulement à déjeuner. Elle a horreur de tuer des lapins, ma petite sœur. Elle vient de me le dire sur tous les tons et voici que, chemin faisant, son éloquence de tout à l'heure fait son effet sur moi : un effet complet. Ici, à l'instant,



dans cette petite clairière, j'en avais un à portée, un tout gentil petit qui se frottait le museau contre un brin de mousse. J'ai fait le geste un instant d'épauler et puis... et puis... ma foi tant pis tu vivras, petit lapereau. S'il n'y a même que moi pour te tuer tu seras le Chevreul des lapins... Bastien rapportez mon fusil au château.

Et maintenant allons déjeuner ou plutôt luncher car, dans le grand carrefour où tout le monde est déjà réuni, on n'a servi sur l'herbe que des pièces froides, poulets, pâtés, homards, mais un appétit de chasseur n'a pas besoin de raffinements. Comme ils mangent nos invités, bonté divine! Ils mangent même si bien qu'ils n'ont pas le temps de placer un récit de chasse entre deux coups de dent et j'en bénis intérieurement poulets, homards et pâtés de beau-papa.

Au dessert, voilà que ça se gâte. Le petit baron Boutel me trouve vraisemblablement à son goût et il me fait deux ou trois compliments légèrement déplacés. Henri ne les a pas entendus, occupé qu'il était à donner des ordres aux gardes, mais M. de Nantry, qui s'était placé auprès de moi, a froncé le sourcil. Je n'ai pas fait trop attention aux gentillesses du baron qui, selon son habitude, a dû, selon l'expression du colonel, « embarquer » plus que de raison; et, d'ailleurs, il ne saurait me convenir que M. de Nantry prenne fait et cause pour moi, ce qui pourrait bien arriver s'il perdait patience. J'ai donc de mon mieux rompu les chiens — à la chasse c'est le cas de le dire — et la fin du repas s'est passée sans encombre. Les chasseurs ont pris congé de nous pour se remettre en ligne et je m'éloigne du carrefour la dernière avec Simone pour regagner le château, au hasard des allées ombreuses. M. de Nantry vient de nous quitter le dernier.

Je n'avais pas fait trente pas lorsque j'entends un coup de fusil. Nous nous retournons, Simone et moi et nous distinguons à une vingtaine de mètres de nous le baron Boutel, un doigt sur la gâchette de son arme. C'est lui qui vient de tirer. Mais ce qui est particulier, c'est qu'après avoir lâché son coup de fusil, au lieu de courir dans la direction de l'objet visé, nous le voyons rouler des yeux vagues, sourire d'un air hébété, en homme qui n'a pas la tête à lui. Cela nous intrigue. Quel gibier a donc pu viser cet invité bizarre,

dans ce carrefour même où nous venons de déjeuner? Mais chut! il parle. De la main, il nous fait signe d'approcher :

— Une magnifique poule faisane, nous dit-il avec une voix empâtée et un sourire mystérieux. Elle est là au coin du petit boqueteau. Elle ne bouge plus.

Et le voici qui veut courir dans la direction de l'objet tiré. Mais ses jambes le trahissent. Nous l'avons vite dépassé. M. de Nantry, intrigué également par ce coup de fusil, nous a devancées de son côté et nous l'entendons qui part d'un formidable éclat de rire.

Il y avait de quoi. La poule faisane du baron n'était autre qu'une bouteille d'eau-de-vie placée devant lui pendant le déjeuner et que les domestiques n'avaient pas encore desservie. Éventrée par les grains de plomb elle était piteuse à voir. Ma foi! je n'en fais ni une ni deux et Simone aussi et voilà nos deux rires qui se mêlent à celui de M. de Nantry. Mais Simone avec son fond de pitié qui ne la quitte jamais plaide les circonstances atténuantes pour le chasseur :

— C'est la poussière vénérable de la bouteille qui l'a trompé, dit-elle. Elle a le gris du faisan.

— En fait de gris, reprend M. de Nantry examinant de nouveau avec un sourire le singulier gibier, il n'y a ici que le pauvre Boutel.

Et il relève la tête. Le baron est auprès de lui. Très digne, à moitié dégrisé, il dit à M. de Nantry :

— Monsieur, votre plaisanterie est déplacée.

— Je suis loin de partager votre avis, monsieur, répond sèchement le jeune officier.

Mon cœur bat, s'il allait y avoir une dispute, un duel!

Heureusement le baron se contient pour le moment. Il se borne à dire : « all right! » à faire un signe de tête, à nous saluer Simone et moi, le moins gauchement qu'il peut, et le voilà qui s'éloigne cahin-caha loin de son champ de triomphe, loin de cette bouteille cassée dont — entre parenthèses — il ne s'est pas répandu une goutte sur le gazon. Il l'avait bue à peu près tout seul à déjeuner.

Minuit. — Grâce à Dieu il n'y aura pas de duel. Non que le petit baron soit homme à reculer le cas échéant — il a fait ses preuves de courage pendant la guerre — mais il est un peu honteux et il a compris sans doute la leçon. En outre M. de Nantry m'a expliqué qu'il n'y avait pas lieu de croire un instant à une rencontre entre eux. Boutel, m'a-t-il dit, ne relèvera jamais une plaisanterie l'épée à la main. On ne se bat pas en duel en Angleterre. L'escrime — fencing — n'est pas britannique. Donc « all's well that ends well ». Bon! voilà que je fais l'Anglaise aussi moi.

Rien n'est venu troubler la gaieté du dîner où M. Boutel n'a bu que de l'eau rougie. Mais par exemple, après le dessert, au moment où les récits de chasse, avec tout le vocabulaire de rigueur, les luzernes, les boqueteaux commençaient à pousser leur pointe menaçante, je me suis tout doucement éclipsée vers le salon avec belle-maman et Simone.

Un seul convive nous a suivies, M. d'Ormont, l'ami de beau-papa. Il m'observe depuis ce matin avec intérêt, ce vieux monsieur, et je vois que je suis pour lui un sujet d'étude. Pourvu qu'il ne me fourre pas dans ses tragédies !

Ça y est, je suis pincée. Il s'est approché de moi pendant que je feuilletais machinalement un album de photographies déjà cent fois passé en revue et, bon gré mal gré, il m'a fallu mettre l'entretien sur le théâtre, puisque c'est sa marotte.

Après tout, l'obligation est douce car je raffole du spectacle et je rêve même de jouer la comédie. Et puis M. d'Ormont parle d'une façon si attachante, si agréable : il a laissé les boqueteaux tranquilles, lui ! Ce n'est pas comme Henri et... M. de Nantry. Il fallait voir avec quelle éloquence il me disait que, pour être bonne, une comédie doit être prise sur nature. J'ai soutenu le contraire pour le faire parler :

— Moi qui croyais que c'est l'imagination, la poésie, qui font tout le charme d'une pièce.

— Croyez-moi, madame, rien ne vaut la vérité, l'observation des types.

Alors moi à brûle-pourpoint :

— Est-ce que je suis un type ?

— Peut-être, me répond-il avec un sourire plein de bonté, je dirai presque de compassion.

— Alors vous me mettrez dans une de vos pièces ?

— Il ne faut pas m'en défier.

— Prenez garde, si vous faites une comédie nous la jouerons et ici même.

— C'est une raison de plus pour que je me laisse prendre au mot.

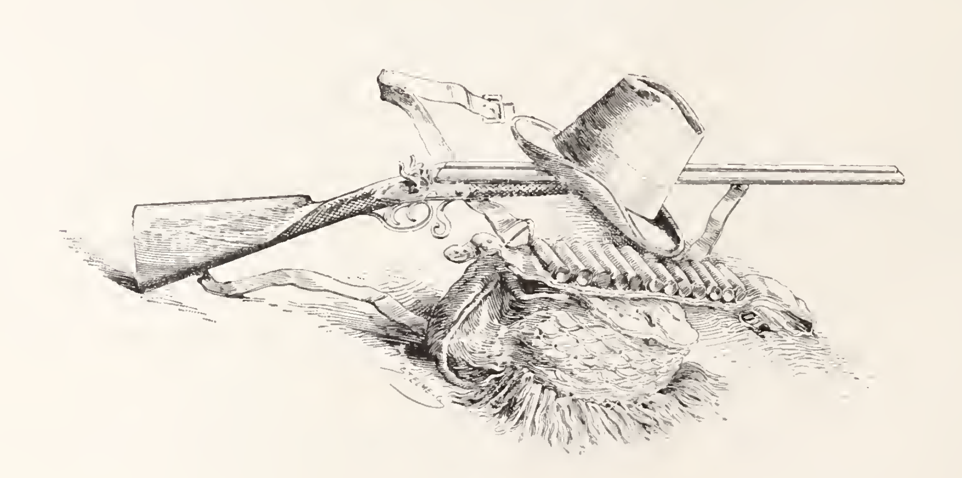
— Alors c'est dit ?

— C'est dit.

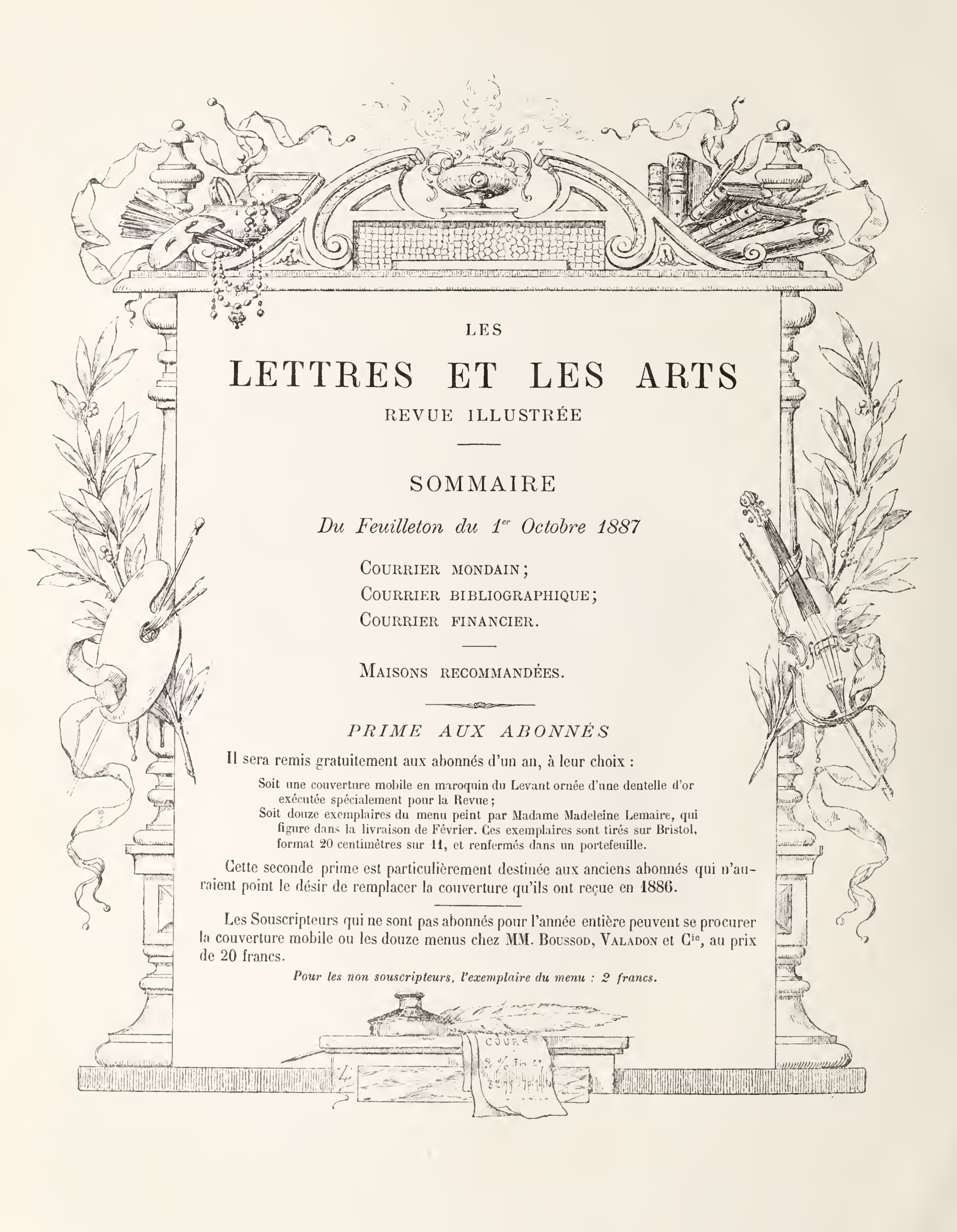
Et voilà comment, ma chère mignonne, je vais m'occuper de former une troupe et de monter la pièce de M. d'Ormont. Ce ne sera qu'un petit acte et il affirme pouvoir être prêt vers la mi-octobre. Quinze jours de répétition et nous la jouerons en novembre. Dieu, que cela va m'amuser !

C'est égal. J'étais partie ce matin avec mon fusil pour tuer une pièce de gibier et je rapporte ce soir une pièce de théâtre. J'aime mieux ça. Il était si gentil, le petit lapin de tantôt qui se frottait le nez sur la mousse !

PIERRE D'IGNY.




LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

SOMMAIRE

Du Feuilleton du 1er Octobre 1887

PRIME AUX ABONNÉS

Il sera remis gratuitement aux abonnés d'un an, à leur choix :

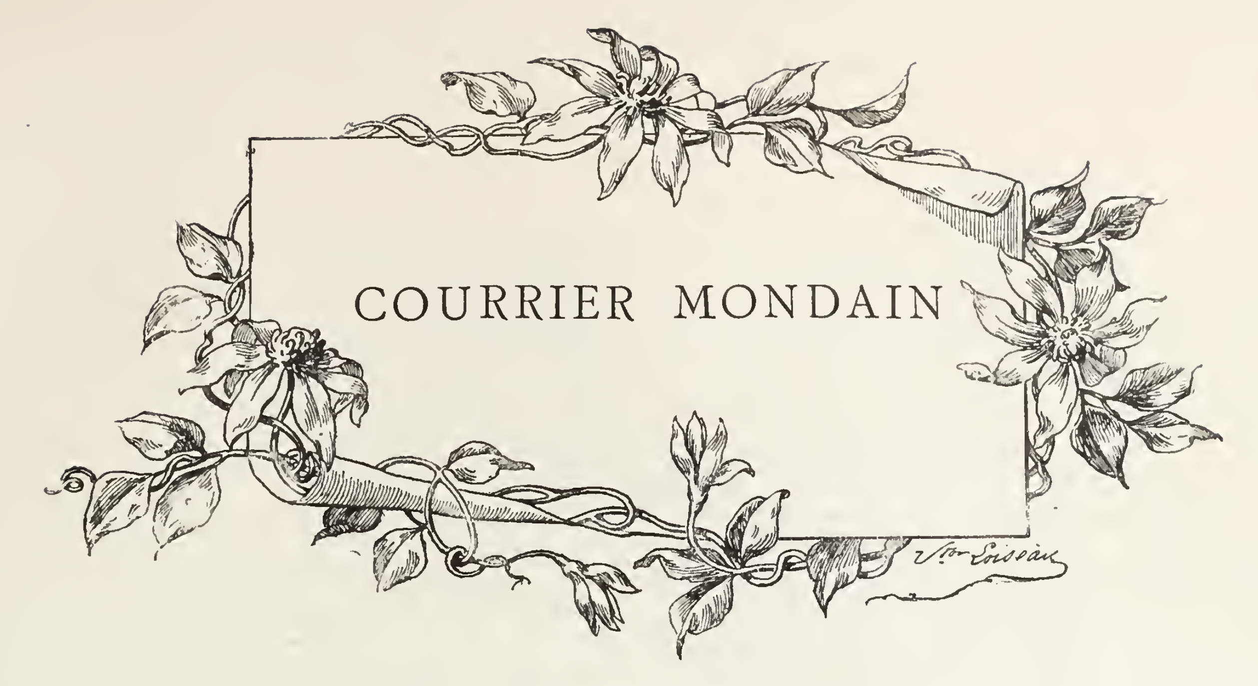
Soit une couverture mobile en maroquin du Levant ornée d'une dentelle d'or exécutée spécialement pour la Revue ;

Soit douze exemplaires du menu peint par Madame Madeleine Lemaire, qui figure dans la livraison de Février. Ces exemplaires sont tirés sur Bristol, format 20 centimètres sur 11, et renfermés dans un portefeuille.

Cette seconde prime est particulièrement destinée aux anciens abonnés qui n'auraient point le désir de remplacer la couverture qu'ils ont reçue en 1886.

Les Souscripteurs qui ne sont pas abonnés pour l'année entière peuvent se procurer la couverture mobile ou les douze menus chez MM. Boussod, Valadon et Cie, au prix de 20 francs.

Pour les non souscripteurs, l'exemplaire du menu : 2 francs.



L'ÉLÉGANCE A PARIS

La tendance à se « masculiniser » semble s'accentuer chaque année davantage parmi les jeunes femmes qui, entraînées par un exemple fatal, trop bien d'accord, hélas! avec le goût actuel à suppléer au luxe par le confortable, à l'élégance par le sans-façon, ont adopté tour à tour : le costume tailleur, le veston, la jaquette, la vareuse, le frac, et même, pour coiffure, le feutre garçonnier.

Jusqu'aux robes du soir, que voici menacées pour cet hiver ! Voyez-vous l'habit noir, le détestable habit noir, l'habit à « queue de morue », se décolleter pour s'adapter aux épaules féminines ! Il est vrai que celui-ci sera de velours aux chaudes nuances, ou de lampas craquelé d'or, avec de jolis revers brodés, de satin uni, sur un gilet tout mousseux de dentelles, qu'il prendra les formes coquettes, un peu excentriques, mais parfois charmantes, du vieil habit français : de celui que portèrent les Gardes françaises ou les Merveilleux, à la fin de l'autre siècle ! N'importe! quelque galant qu'il soit, l'habit restera l'habit : une chose laide, raide, virile, absolument inharmonieuse, et mal adaptée aux contours délicats d'un buste de femme. Et toujours je lui préférerai le gentil corsage, moins large que la main, cachant tout juste le corset, le prétexte, sur l'épaule, d'un bracelet de pierreries ou, autour de la gorge, d'une neigeuse écume de dentelles : onde charmante placée auprès de la chair pour en estomper l'éclat, lui faire comme un nid d'aériennes transparences.

Femme, il faut savoir être femme : et rester femme est le plus bel art qu'Ève ait transmis à ses descendantes. Femme dans l'habit, comme dans les attendrissantes faiblesses, dans la grâce un peu frêle, la séduction faite de douceur ! O le charme féminin, le charme souverain, celui qui règne et qui gouverne le monde! sachons ne pas l'abdiquer. Et sous prétexte de nous montrer vaillantes, ne cessons pas d'être jolies !

Cependant, dira-t-on, « l'habit ne fait pas toujours le moine ». Oh que si! Jugez-en par le prestige de l'uniforme et du panache, et, dans les campagnes, celui de la soutane du curé. Dépouillez le prêtre de sa robe, le militaire de ses épaulettes et vous verrez ce qu'il en restera, près de la masse tout au moins.

Mais, trêve de philosophie ! Et revenons vers un sujet plus frivole, c'est-à-dire plus riant. L'habit masculin, donc, adapté à la toilette du soir, est, pour la femme, une erreur maladroite qui ne saurait avoir cours parmi les véritables élégantes. Mais chaque chose en son temps et chaque objet à sa place. Ridicule au bal, la forme masculine convient au vêtement ample, commode, un peu garçonnier, fait d'étoffes sombres et de lainage anglais et elle est tout indiquée pour la promenade matinale, à pied ou en charrette, avant le déjeuner, pour le voyage, pour la chasse, surtout; et, puisque désormais les femmes, dont les mains blanches eussent tremblé jadis devant une goutte de sang tombée de l'aile d'une colombe, se font maintenant, rivales des Nemrods les plus impitoyables, gloire d'être des « chasseresses » intrépides, des « cavalières » irréprochables, faut-il du moins qu'elles adaptent leur ajustement à leurs fantaisies nouvelles.

Certes la lutte serait inutile contre l'envahissement des goûts sportifs qui ont remplacé depuis quelques années les goûts mondains. On est une « sportswoman » — un bien vilain mot, avouez-le, ô mes sœurs! — comme jadis on était une femme de Cour : il est vrai que l'on aurait désormais quelque peine à être une « femme de Cour », n'ayant plus, pour objectif, que l'Élysée. Et il faut bien être quelque chose !

Donc étant sportswoman, on a son yacht, sa salle d'escrime, son manège, son équipage de chasse. Et chacun de ces exercices ayant son costume particulier, la garde-robe de la femme se trouve augmentée d'une foule de vêtements inconnus à ses devancières.

Comme ces vêtements sont, pour la plupart, de même que les exercices qui en sont le prétexte, d'origine britannique, le tailleur Redfern en est, à Paris, le grand prêtre. Amazone, costume de chasse, costume de « marinière », costume de voyage, d'excursion champêtre, alpestre, ou de traversée lointaine : il serait bien curieux d'en étudier l'amusante série. Mais comme le temps nous

manque aujourd'hui, arrêtons-nous seulement au costume de chasse, puisqu'il est d'actualité.

Le costume de chasse demande, avant toute chose, un corset admirablement coupé, cambrant le buste, le soutenant sans le gêner, lui donnant « la forme » sur laquelle devront s'appliquer les plis amples du vêtement, au travers duquel on devinera la taille élégante, l'harmonieuse souplesse et le modelé des contours. Or ce corset, c'est Mme Léoty qui se chargera de le tailler dans du satin-cuir, de nuance fauve, ou dans de la peau de Suède, très souple et légèrement baleinée, faisant réellement « gant » autour du corps.



Les étoffes, pour le costume lui-même — j'entends ici celui pour la chasse à tir, le costume de chasse à courre n'étant autre chose que l'amazone, plus ou moins harmonisée aux couleurs de l'équipage — varieront selon le goût et la fantaisie, mais à la condition qu'elles soient très simples, très solides, et de couleurs inapparentes. Lainage anglais, petit drap, velours côtelé d'Auvergne, toile ou alpaga pour les jours chauds : tels sont les éléments principaux. Quant aux couleurs, ce sont, je l'ai dit, les plus inapparentes. Il faut ne point effrayer le gibier, quand on est une « chasseresse » sérieuse, et tâcher, à travers les forêts, de passer inaperçue. Pour cela, le vert foncé qui se confond avec le feuillage, ou le beige, qui est la couleur des feuilles mortes ou des troncs d'arbres, sont tout indiqués.

Quant à la forme, trois surtout semblent choisies, toutes trois absolument masculines et ne variant que par le corsage. Car pour le reste, c'est invariablement, sur la culotte de drap qui rejoint au genou la guêtre, la petite jupe courte, unie ou plissée, complétée, soit par la blouse que serre à la taille une ceinture de cuir, soit par la vareuse boutonnée de côté, soit par la jaquette ouverte sur un gilet de piqué ou sur un plastron de peau de Suède.

Mais voici, de chez Redfern, un bien élégant modèle qui est aussi très pratique, quoique sortant absolument des formes connues ! C'est une grande polonaise, très collante, plastronnée devant comme un dolman militaire, dont la jupe, plissée tout autour, s'arrête au-dessous du genou. Elle est en drap gris feutre, liséré de grenat. Des boutons de vieil argent attachent le plastron. Pour chapeau, un fez de velours grenat ; les guêtres en cuir de Russie, comme la bottine, lacée sur le dessus du pied, sous la guêtre ; le petit fusil très léger et la cartouchière en cuir de Russie.

Un autre est en grosse serge cheviotte couleur châtaigne. La jupe est courte et plissée, la vareuse se ferme de côté par des boutons de corne, avec un petit revers cassé au col, doublé de velours myrthe. La culotte assortie et les guêtres en cuir jaune, comme la cartouchière et les souliers. Sur la tête, une toque écossaise en peluche verte, avec aile de mouette sur le côté.

Autre est le costume « pour suivre en voiture ». Tout le monde ne peut chasser, quelle qu'en soit la mode ou la bonne volonté, et la chasse à courre comporte une suite de voitures qui, assistant de loin aux hauts faits des chasseurs, s'en vient les rejoindre à la halte indi-

quée, participant au lunch après avoir assisté à l'hallali. Mails, breaks, calèches, chargés de jeunes femmes en élégantes toilettes : c'est le cortège voulu de tout équipage qui se respecte. Costume très recherché, un peu excentrique, extravagant même, mais osé surtout dans la forme, et de teintes relativement sobres.

L'or pourtant n'en est point banni, ni le velours, ni les teintes vives. Les couleurs claires, la soie, employées autrement que d'une façon accessoire, seules seraient de mauvais goût. Mais voici encore chez Redfern, un type des plus heureux et des mieux réussis : la jupe en drap vert uni et posée sur une jupe de faille écarlate, est brodée en damier de lacets de soie, de façon à faire transparent sur la soie rouge. Une courte draperie forme pouff derrière ; le corsage amazone s'ouvre devant en veste, avec de petits revers de soie écarlate s'écartant sur un plastron à damier, comme le jupon. Avec cela, béret de faille rouge avec, tout autour, un bouillonné de velours vert et des plumes de paon posées en « couteaux ».

Le caoutchouc est indiqué comme manteau pour suivre la chasse. Il est d'une haute élégance. De forme Henri II, monté à plis plats, avec manche-pèlerine et capuchon pointu, il est de lainage anglais, fond neutre, mélangé, à carreaux écossais, à petits carreaux pointillés ou à rayures.

Pendant que j'en suis à la question chasse et aux intempéries, quelques recommandations aux belles chasseresses pour lesquelles le costume n'est point la seule préoccupation, si elle est la principale : par le brouillard et les temps humides, monnaie courante de l'automne, il est indispensable, pour toute maîtresse de maison, de soigner le « coup de l'étrier » : chartreuse, porto, madère, vin de San Lucar surtout, sont très spécialement recommandés, à la fois sains et toniques.

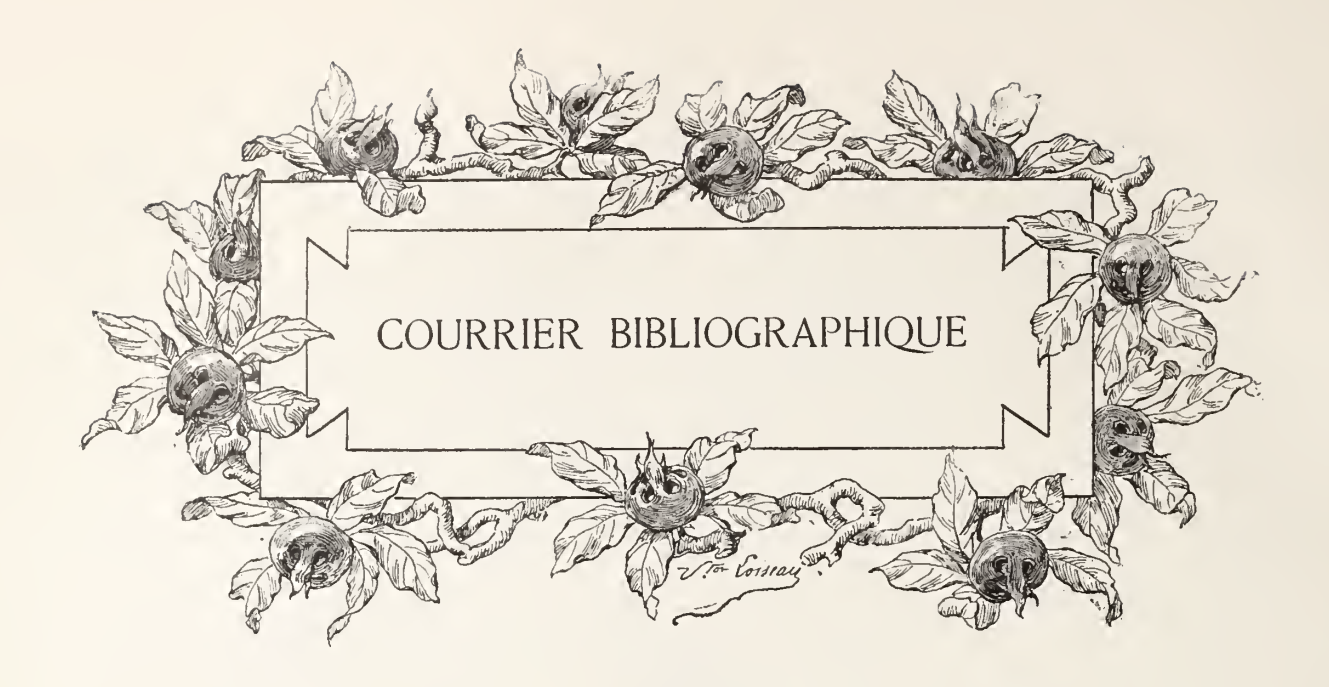
Les précautions ne sauraient, d'ailleurs, être trop multiples. Après la coquetterie du vêtement, après la prévoyance de l'estomac, le soin intime de leur personne a, pour les femmes quelque peu soucieuses d'elles-mêmes, un non moins grand intérêt.

L'usage du voile, si précieux à la campagne, paraît depuis quelque temps abandonné. Il faut donc y suppléer, si l'on veut protéger son teint, par quelque expédient. Et c'est à cet effet que Guerlain recommande à ses clientes l'emploi de la poudre de Cypris, mise sur le visage, mais sans aucune application préalable de corps gras : application qui aurait le grave inconvénient de boucher les pores par un enduit et d'empêcher la peau « de respirer ». C'est seulement en rentrant, la poudre délicatement enlevée par un mouchoir de batiste, qu'une friction avec de la crème de concombres viendra adoucir le visage. De l'eau fraîche sera ensuite employée en lotion et, grâce à cette hygiène bien simple, les plus délicates pourront braver vent, neige ou soleil !

La chasse amène également une autre préoccupation : celle des chaussures. Les petits pieds, peu habitués à marcher, sont sensibles et vite froissés par un cuir trop dur, et même par la bottine dont ils sont depuis quelques années un peu déshabitués. Un remède bien simple les aguerrira : c'est, le matin, une friction à l'eau de Cologne Russe ou à l'eau de Lavande ambrée ; puis, avant de se chausser, une onction légère de crème lénitive : la chair, raffermie déjà, sera rafraîchie et isolée, préservée des cloches, durillons, et autres inconvénients.

Quant aux cheveux, c'est le moment de leur donner quelque repos. Rien ne vaut le grand air pour leur rendre la souplesse, la légèreté, et ces reflets changeants qui en sont la vie et l'éclat. Les coiffures les moins compliquées, les moins serrées, sont donc les meilleures : et le seul soin, quelques gouttes de parfum versées sur la tête. Le Bouquet impérial russe, dont l'arome est, sur la chevelure, d'une suavité très spéciale, peut également être mêlé à l'Eau Athénienne avec laquelle un nettoyage complet sera fait chaque semaine.

Mais la campagne et la chasse nous ont longuement entraînée : revenons à Paris où la rentrée s'effectue lentement, inaugurée par les petits ! Si le sport a pris, dans la vie féminine, une large place, ne croyez pas que la culture de l'esprit ni le sentiment artistique en ait souffert. Les jeunes filles, élevées désormais chez leurs parents, vont au cours ; elles ont leurs conférences, leurs leçons de danse, d'équitation, de musique, de dessin, de peinture même ! Combien, dans le monde, de belles élégantes qui, très fières de leurs talents, se font gloire d'avoir pu — grâce aux cours de Le Poittevin, assidûment suivis pendant l'hiver — employer leurs vacances à croquer les sites les plus agrestes des différentes villégiatures parcourues ! Jusqu'à la sculpture, qui a ses fidèles ! Et l'on serait bien étonné parfois si, en visitant les magasins d'objets d'art, l'on pouvait lire, au pied des statuettes, certaines signatures dont l'abréviation cache plus d'un nom aristocratique ! C'est ce qui explique mieux que tout autre argument la passion actuelle pour l' « objet d'art », commençant au tableau, s'achevant au bibelot. Être artiste, c'est le rêve ! Posséder des œuvres artistiques, c'est, pour tous ceux qui ne peuvent atteindre ce rêve, la compensation. Aussi, quelles qu'aient été les crises commerciales, l'art prend-il, dans le luxe moderne, une prépondérance toujours croissante. On ne possède plus d'équipage à fracas et la toilette se fait simple. Mais en revanche l'appartement magnifiquement orné, bondé de tableaux de maîtres, bourré de terre-cuites, de vases précieux, de trésors de toutes sortes ne fut jamais plus somptueux. C'est ce qui sauve le commerce de grand luxe en sa quintessence la plus haute : si vous passez avenue de l'Opéra, arrêtez-vous aux vitrines de la maison Goupil ou de Parent, dont les terres-cuites émaillées appellent si curieusement le regard. Là le chômage est inconnu, comme les mauvais jours !



NAPOLÉON ET SES DÉTRACTEURS, par LE PRINCE NAPOLÉON. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy*, éditeur.

Il faut remercier M. Taine : son pamphlet indigeste et haineux nous vaut un beau livre où le neveu de l'Empereur, expliquant et commentant l'œuvre de Napoléon, fait front à toutes les attaques et, en une langue que seul il peut manier, répond, écrase, terrasse, tous ceux qui se sont essayés à ternir la mémoire du grand homme. Pas un coup qui ne porte, pas un chien qui, éventré du coup de boutoir, ne râle sous la défense furieuse. Puis des pages hautes et comme inspirées qui planent au-dessus des ennemis morts et tracent noblement la silhouette de l'Empereur. Un beau livre, un livre qui restera, un livre qui, nous venant de l'exil, éveille tout ce qui est bon et généreux au cœur des Français véritables. — F. M.

*
* *

UNE AMBASSADE FRANÇAISE EN ORIENT. La mission du marquis de Villeneuve (1728-1741), par ALBERT VANDAL. 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Depuis son beau livre : *Louis XV et Élisabeth de Russie*, qui obtint un si grand et si légitime succès auprès des lettrés et des délicats, M. Albert Vandal ne nous avait donné que quelques fragments d'un travail vainement encore espéré sur Marie de Gonzague et une courte étude sur le pacha Bonneval. Il nous dédommage aujourd'hui avec un gros volume, plein de renseignements, d'agrément de style, construit avec un talent extrême et documenté de main de maître. A coup sûr, on peut se demander si le sujet abordé méritait l'immense effort qu'il a fallu pour l'éclaircir et le traiter, si la mission du marquis de Villeneuve a exercé une influence sur les événements généraux de l'Europe, si les fruits n'en ont pas été bien rapidement perdus et si c'est bien réellement à la paix de Belgrade que la France doit, en 1739, d'avoir tenu en Europe une place prépondérante. Peut-être ne serait-on pas éloigné de penser que M. Albert Vandal aurait pu attacher son talent à discerner des événements qui aient eu sur notre politique et la politique générale une action moins contestable, qui aient été plus simples en leurs causes, moins divers en leurs effets, dont on puisse plus sûrement certifier l'origine et discerner les conséquences, mais où aurait-il trouvé un champ aussi absolument neuf, où, de tous côtés, on se meut sans rencontrer trace d'un pionnier qui vous ait précédé ? Quel autre sujet eût pu lui fournir ces descriptions auxquelles excellait dès ses jeunes ans, l'auteur de *En Karriole?* Quel autre eût permis à l'ingéniosité de son esprit de se mouvoir au milieu des intrigues emmêlées, d'en débrouiller l'écheveau, d'en extraire comme un manuel du parfait diplomate et de sauter ensuite à des morceaux de bravoure, fêtes, sièges, combats où se déploient toutes les qualités de l'historien militaire ? M. Albert Vandal a donc bien fait et le succès qu'il obtient dans la presse et auprès du public en est la meilleure preuve. — F. M.

*
* *

UN PROTÉGÉ DE BACHAUMONT. Correspondance inédite du marquis d'Éguilles (1745-1748), par PAUL COTTIN, 1 vol. in-12. 55, rue de Rivoli.

Dans ce charmant petit volume tiré à trois cents exemplaires et orné de vues et portraits intéressants, M. Paul Cottin, l'intelligent créateur de la *Revue Rétrospective,* nous donne tout entière la singulière histoire de ce marquis d'Éguilles et de sa mission auprès du prétendant. Une substantielle introduction, pleine de renseignements intéressants, et écrite d'un style très vif et très agréable, met en intimité non seulement avec d'Éguilles, mais avec son frère, le marquis d'Argens qui fut l'ami de Frédéric II, et qui a laissé de si curieux mémoires, avec la société de Bachaumont, avec Charles Édouard et les gens qui l'entourent ; elle conte la captivité du marquis après Culloden, son retour en France, ses réclamations à la Cour, son installation au Parlement. C'est un chapitre curieux de l'histoire du XVIIIe siècle.

Les documents viennent ensuite, tous relatifs à l'expédition d'Angleterre et jetant sur elle un jour très nouveau. Excellent petit livre, qui mérite une place dans toute bibliothèque de curieux, de bibliophile et d'historien. — F. M.

* * *

ÉTUDE SUR BEAUMARCHAIS, par M. DE LESCURE. 1 vol. in-8°. *Perrin et Cie*, éditeurs.

On voudrait espérer que ce ne sera ici qu'une éloquente préface à une étude définitive et telle que M. de Lescure, armé comme il est, la peut faire. S'il me semble parfois bien indulgent pour ce Beaumarchais, l'aventurier le plus distingué du siècle passé, il ne faut pas oublier qu'il a dû jeter dans un moule imposé sa pensée et son jugement. Il n'avait guère à louer que l'écrivain qui, à coup sûr, est supérieur — mais peut-on si facilement, surtout en Beaumarchais, séparer l'homme de l'écrivain? — F. M.

* * *

LES DERNIERS CHAPITRES DE MON LOUIS XVII, par M. R. CHANTELAUZE. 1 vol. in-8°. *Didot*, éditeur.

Il faut vraiment être bien naïf ou extrêmement ignorant pour admettre une seconde, en 1887, que Louis XVII n'est pas mort au Temple. Après tant d'autres, M. R. Chantelauze, dans son livre sur Louis XVII, l'avait démontré d'une façon irréfutable et on pouvait croire le débat définitivement clos, lorsque, à grand fracas, on annonça que le secret, le fameux secret, était découvert dans un cabinet noir. Il y faisait noir, en effet, noir comme en un four, et à moins d'une juste critique, on aurait pu — en y mettant de la bonne volonté — se laisser éblouir par ces prétendus documents, venant on ne sait d'où, trouvés on ne sait par qui, mystérieux comme Louis XVII lui-même et aussi apocryphes que lui. Chacun de ces beaux documents — inédits — M. R. Chantelauze en donne la filiation et l'historique et en démontre l'absolue fausseté. Mais ce n'est point là ce qui fait le mérite de sa brochure : c'est l'ensemble de documents qu'il a recueillis sur la découverte des ossements du Dauphin faite en 1846 dans le cimetière Sainte-Marguerite. Cela est passionnant comme un roman et cela est vrai, n'en déplaise à l'auteur du *Cabinet noir*. — C. D.

* * *

L'INDE ANGLAISE, son état actuel, son avenir, par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. 1 vol. in-8° *Perrin et Cie*, éditeurs.

Ce volume mériterait, tant à cause du nom de son auteur et du rôle politique qu'il a joué, qu'à cause de ses conclusions, une discussion très sérieuse. Il peut être permis de ne partager ni les espérances, ni la satisfaction de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, mais il n'est guère loisible de contester certaines de ses informations qui paraissent puisées à bonne source. L'introduction sur le rôle mutuel de l'Angleterre et de la Russie résume très bien les notions acquises. Si l'on souhaiterait parfois un peu plus de couleur au style, on ne peut méconnaître l'intérêt de ce volume. — C. D.

* * *

L'ÉCOSSE JADIS ET AUJOURD'HUI, par le comte L. LAFOND. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy*, éditeur.

Un excellent et amusant livre, où il y a de l'histoire bien présentée et des paysages bien décrits, des anecdotes qui font sourire et des souvenirs qui émeuvent. De plus, des renseignements très précieux et très précis sur des questions actuelles. Bon volume. — C. D.

* * *

MÉMOIRES DU PRINCE ADAM CZARTORYSKI ET CORRESPONDANCE AVEC L'EMPEREUR ALEXANDRE. 2 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Rien de plus curieux et de plus étrangement instructif que ces deux volumes. Pour les chercheurs de documents, le second est peut-être le plus précieux; pour les amateurs d'anecdotes, le premier est sans contradiction le plus amusant. On y trouve une vue de la cour de Russie sous les règnes de Catherine, de Paul et d'Alexandre Ier tout à fait nouvelle, car c'est un vaincu, vivant à la cour du vainqueur, qui raconte ses impressions, ses observations, ses espérances et ses déceptions, qui ne ménage personne, et qui en toute occasion dit la vérité. — F. M.

* * *

LETTRES ATHÉNIENNES, par M. CHARLES DE MOUY. 1 vol. in-12. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Sur ce volume, M. le comte Charles de Mouy — plus modeste en ses premiers romans — met par surcroît son titre d'ambassadeur de France à Rome. Or, en feuilletant ces *Lettres Athéniennes*, il est impossible, si l'on trouve quelque talent à l'écrivain, de ne pas refuser au diplomate l'esprit d'à-propos. Il est dans ce livre une page — la page 53 — qui est une injure pour la cour même près de laquelle M. Charles de Mouy est accrédité. « Pas de zèle! » disait Talleyrand. — F. M.

* * *

RÉCITS CRÉOLES, par CHARLES BAISSAC. 1 vol. in-12. *H. Oudin*, éditeur.

Je me permets d'attirer tout spécialement l'attention sur ce volume où se trouvent de véritables petits chefs-d'œuvre. L'auteur, créole français, habite l'île Maurice. Il ne se contente pas de vivre : il voit et fait voir. Ses récits mauriciens ont un attrait, une allure, une bonne humeur tout à fait personnelles. Ses contes, où des sortes de fées ne sont pas sans jouer un rôle, sont de lui et de son pays. Il sait être dramatique, amusant, nouveau, et il est parfaitement chaste. Son livre intéressera tout le monde et il peut être mis aux mains de tout le monde. — F. M.

L'UNISSON, par George Duruy. 1 vol. in-12. *Hachette et Cie*, éditeurs.

Le roman de M. George Duruy a été un des grands succès littéraires de cette année, et ce succès est parfaitement justifié. Déjà, le public avait accueilli avec faveur *Andrée* et le *Garde du corps*; mais dans *l'Unisson*, il a trouvé, à bon droit, un progrès considérable et qui établit M. George Duruy en une place tout à part. Peut-être, me permettrais-je encore si j'avais à dire toute ma pensée, de regretter certains dialogues où l'esprit des mots ne paraît pas toujours justifié, et de trouver la dernière partie moins excellente que les deux premières : mais le roman de M. Duruy a trois qualités qui le mettent hors pair : il est remarquablement écrit et dans une langue excellente, qui n'a pas besoin de forger des mots pour exprimer la pensée ; il est extrêmement intéressant, bien observé, descriptif assez juste pour placer bien les personnages, d'une composition très habile, d'une observation très fine — parfois un peu trop directe — enfin il est honnête. Il est de ces livres qu'on lit avec plaisir et avec fruit, d'une moralité haute, d'une justesse véritable, qui présentent notre société telle qu'elle est et qui ne la calomnient ni ne la caricaturent. M. George Duruy dans la jeune génération est à coup sûr des premiers et son talent grandit toujours. — F. M.

*
* *

LISE, histoire d'une maîtresse d'école, par Eques. 1 vol. in-16. Saint-Germain-en-Laye. *Emile Colin*, éditeur.

Voici un petit livre qui promet fort et qui dès les premières pages montre un écrivain et un artiste. L'auteur est-il Italien ou Français? On pourrait le demander, car, bien que ses personnages soient Italiens, il les présente à la française. Là même est une des curiosités de son roman qui, nous transportant en Toscane, nous montre à quel point le rouleau civilisateur a égalisé et uniformisé les mœurs, les habitudes et les ridicules des êtres. On se croirait dans une petite ville de France, n'étaient quelques détails de vie qui, bien observés, mettent chaque chose en son plan. Au reste, il ne faut pas s'étonner de ce caractère double qu'a *Lise*. On sait que ce pseudonyme d'Eques dissimule la personnalité infiniment sympathique du marquis Lucien de Roccagiovine, fils de la princesse Julie Bonaparte et frère du regretté marquis Napoléon, qui fut un des meilleurs officiers de notre légion étrangère. — F. M.

*
* *

RÊVERIES ET RÉFLEXIONS D'UN VOYAGEUR. 1 vol. in-12. *Lahure*, imprimeur-éditeur.

Le joli petit livre! un livre qui a sa place marquée dans la bibliothèque du Paradis, disait une des supérieures d'un des ordres les plus respectés ; un livre exquis et doux où l'auteur, qui prétend garder l'anonyme, mais qu'on a vite reconnu pour un des esprits les plus élevés de l'Académie française, a mis une part de cette philosophie charmante qui est un des traits de son caractère et un des agréments de son talent. C'est son testament dit-il. Soit! mais à ce testament M. Xavier Marmier mettra, il le faut espérer, quantité de codicilles. — F. M.

*
* *

LE NOM FATAL, par Jules de Gastyne. 1 vol. in-12. *Albert Savine*, éditeur.

Du gros intérêt, comme il en faut aux feuilletons : des péripéties terribles; un malheureux garçon dont le père a été guillotiné, et auquel il arrive, sans qu'il y soit pour autre chose, les aventures les plus tragiques. Il y a des duels, des combats, une jeune fille, plusieurs récits d'assassinats. C'est un des modèles du genre. — L. P.

*
* *

L'HOTEL PIGEON, par Paul Lheureux. 1 vol. in-12. *Albert Savine*, éditeur.

Des nouvelles bien contées avec une forme coupante. Le violent n'y manque pas, ni le graveleux. Certaines sont extrêmement raides... et ce sont, il faut le dire, les meilleures. Quant aux descriptions de Paris, j'avoue qu'elles me semblent sans intérêt. — L. P.

*
* *

LA COMTESSE GENDELETTRE, par Louis Tiercelin. 1 vol. in-12. *Albert Savine*, éditeur.

De bonnes intentions dans ce livre à clef, mais à clef perdue ; un drame qui passe les limites du croyable ; des caricatures dont on ne reconnaît pas les originaux; une prétention à satiriser qui n'est pas suivie d'effet — mais, avec tout cela, un roman qui se lit. — L. P.

*
* *

LE LION DE LA VICTOIRE — LA REINE DE BANGALORE, par Judith Gautier. 2 vol. in-12. *Frinzine*, éditeur.

Certes, ce sont là des romans et il en faut prendre et laisser ; mais comme cela vit, palpite, remue ; comme les êtres y sont à leur place, ou au moins à la place qu'on leur rêve; comme, racontée par la plume brillante de Judith Gautier, cette conquête de l'Inde apparaît plus merveilleuse et plus vraie que dans le livre de M. Hamont! Plus vraie, ai-je dit; oui, de cette vérité supérieure qui est un peu du rêve, mais qui fait voir, et les paysages, et les armées, et les hommes, et Dupleix, et Bussy, et les profondeurs de l'Inde mystérieuse. Il semble, par trois ou quatre livres parus ces temps derniers, qu'il y ait comme un retour vers le roman historique. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai quand ils seront écrits par Judith Gautier. — F. M.

*
* *

OEUVRES DE LOUISE LABÉ, publiées par Charles Boy. 2 vol. in-12. *Lemerre*, éditeur.

Peste! la belle Cordière se serait-elle doutée en son temps que un jour viendrait où, comme un classique, elle trouverait son commentateur et son biographe;

commentateur si bien armé que rien ne lui échappe; biographe si passionné qu'il semble amoureux de sa Louise? Rien de plus curieux, de plus pénétrant que cette étude sur la vie et les œuvres de la Cordière. Si ses vers sont pour rebuter quiconque n'a point une véritable habitude du vieux français et exigent un recours fréquent au glossaire que M. Boy a fort intelligemment placé en fin du tome second, il n'est personne qui ne lira avec un véritable plaisir, cette excellente vie de la belle Lyonnaise. — L. P.

*
* *

AU PARADIS DES ENFANTS, par André Theuriet. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Peu de livres dans l'œuvre de M. Theuriet valent comme émotion douce, comme gaieté mélancolique ce livre où apparaît et se fixe le trio de La Monte, de Francine et d'Onésime Aubriot. Je ne regrette qu'une chose, c'est que M. Theuriet ait fait fauter son héroïne : cela n'était point utile; l'enfant devait être protégée par le *Paradis* et des boîtes en sapin où ils dorment leur sommeil, les régiments de plomb la devaient venir délivrer. En vérité, à quoi bon cela, pourquoi ne pas laisser leur pureté douce et enfantine à ces êtres bons et naïfs pareils aux bonshommes au milieu desquels ils vivent? — F. M.

*
* *

LES BARTHOZOULS, par Joseph Caraguel. 1 vol. in-12. *Piagey*, éditeur.

M. Joseph Caraguel naquit à Narbonne. De la race des méridionaux il appartient à la grande espèce, d'apparence froide et d'ardeur concentrée. Son court roman *Les Barthozouls*, éclatant et cohérent, ignore les gentillesses, l'italianisme et toute la castagnette du felibrisme qui fait « Zou ! » Caraguel n'est point un improvisateur. Nous le vîmes pendant des mois qui portait en sa tête un roman et l'idée perpétuellement maniée s'est dépouillée peu à peu de toutes ses inutilités pour qu'il n'y restât plus rien que de nécessaire et de décisif. Tout est engrené. Ni défaillances, ni disproportions. De page en page, sans une halte on va, vigoureusement porté par cet écrivain. Caraguel est apoplectique. Avec quelle rude opulence — et toutes ses veines sont gonflées — il célèbre le triomphe de la Barthozoule qui, mariant à son cousin sa fille, s'est reconstitué l'antique bien familial, trois kilomètres de labour et d'un tenant et plantes en vignes et cultures selon le système intensif. L'intrigue de cette forte veuve dans la plaine éclatante de Narbonne se déroule d'une ampleur épique. Caraguel, sanguin, qui ne sourit pas, a beaucoup d'esprit quand il observe le rural; ses indications sont franches, brutales, enfin charmantes. La saveur excessive, poussée haut et provoquante des Barthozouls, donne l'individualité de Caraguel, déclamateur qui se contient et lutteur furieux qu'il ne voit pas de lices ouvertes à sa valeur. Le bel ordre, la simplicité et la clarté des pensées qu'il nous peint et de l'œuvre qu'il compose, le rattachent aux traditions classiques, d'autant que sa syntaxe et son néologisme sont obstinément latins. — MAURICE BARRÈS.

*
* *

JOURNAL DE MARIE BASHKIRTSEFF. 2 vol. in-12. *Charpentier*, éditeur.

M. de Goncourt a écrit *Chérie;* M. de Bonnières a écrit *Jeanne Avril :* c'étaient des récits de la vie de la jeune fille, faits par des hommes, avec des observations à coup sûr intéressantes, mais masculines, avec des confidences peut-être féminines, mais des confidences à fleur de peau. Ici, une jeune fille et une Slave, s'est plu à se dévoiler tout entière, et, sauf le côté physiologique devant lequel elle a reculé, se donne toute au lecteur, avec ses flirts, ses rêves, ses ambitions, ses douleurs : une vie notée pendant dix ans, presque chaque jour. Je ne sais trop ce que pouvait valoir la peinture de mademoiselle Bashkirtseff, mais sa confession est, à coup sûr, le renseignement le plus précieux que l'on puisse trouver jusqu'ici sur la jeune fille cosmopolite au XIXe siècle. Il faut lire cela, mais c'est triste ! — F. M.

*
* *

L'IMPASSE, par Marcel Sémézies. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Un livre distingué, de style agréable, plein de sentiment et de poésie; où de beaux paysages sont décrits en une jolie langue, où des sensations délicates d'honneur sont exprimées avec des tours d'une véritable élégance. Peu de vraisemblance à vrai dire dans les personnages de Serge Semnos, de Georges Kahours et du duc d'Osséja, mais mieux que cela : s'ils sont d'un monde idéal, on voudrait y vivre. — L. P.

*
* *

PROVINCIALE, par Gaston Bergeret. 1 vol. in-12. *Librairie moderne.*

Très dramatique, très violent, très neuf par beaucoup de côtés, ce roman où M. G. Bergeret qui — j'en suis convaincu — est garçon, me semble satisfaire entièrement sa haine contre les gens mariés. Lucine, la provinciale, n'en est pas moins une figure charmante, Paul Bordier, son mari, une atroce canaille, et Gérard qui pourraît être son amant un parfait cavalier. Bien observé aussi le type de Pierrinon, le petit valet, recueilli par charité dans la maison où il a grandi, qui devient amoureux de sa bienfaitrice et un beau jour est l'occasion de sa mort. Il ne faut pas jouer avec ce feu-là, surtout en compagnie de rustres. — F. M.

*
* *

AMADIS, poème, par le comte de Gobineau. 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

M. le comte de Gobineau a été une exception dans la carrière diplomatique : il pensait. Tous les livres qu'il

a publiés n'ont pas une égale valeur, et il est arrivé parfois que l'imagination, chez lui, l'ait emporté sur la science. De plus, en ses théories sur l'inégalité des races humaines, il s'est laissé entraîner à soutenir des idées curieuses à coup sûr, mais contestables. Ce poème d'*Amadis* qu'une main pieuse a publié après la mort de l'auteur, contient à côté d'obscurités, de vers très faibles, des beautés singulières, rêvées plus qu'exprimées, car l'outil est médiocre. — F. M.

* * *

VERS AMOUREUX, par Léon Gandillot. 1 vol. in-12. *Alphonse Piaget,* éditeur.

Amoureux peut-être, les vers de M. Gandillot, mais d'un amour qui lui est trop personnel, qui, se battant les flancs, ne trouve guère pour l'exprimer, malgré la variété des rythmes, que le souvenir des mots et des idées déjà apprises. Ce n'est pas au moins que le talent y manque, ni même un certain agrément, mais si l'amour est éternel, au moins a-t-il, en chaque temps, des formes nouvelles et, à moins qu'il ne parvienne à la beauté suprême, le poète doit nous donner l'impression des choses vécues, dans le temps où il vit. — L. P.

* * *

POÈMES ET POÉSIES, par Théophile Poydenot. 1 vol. in-12. *Gaetan Ronner,* éditeur.

Des vers tranquilles, nullement décadents, où se retrouvent toutes les inspirations habituelles aux gens qui ont lu des poètes, où l'on serait assez embarrassé pour découvrir une note personnelle, mais où aussi le talent d'assimilation ne manque pas. — L. P.

* * *

POÉSIES D'ARMAND SILVESTRE (1872-1878). 1 vol. in-12. *Alphonse Lemerre,* éditeur.

Il est inutile de faire à nos lecteurs l'éloge des poésies d'Armand Silvestre. Ils ont pu eux-mêmes, à diverses reprises, juger quel artiste charmant et délicat il peut être, mais pour s'en mieux rendre compte, pour se procurer à eux-mêmes un véritable régal littéraire, pour compter les cordes que le poète peut faire vibrer avec un art toujours raffiné et souvent avec une véritable émotion, qu'ils lisent ce dernier volume où les *Rimes viriles* font valoir les *Vers pour être chantés*, où l'*Ame en deuil* et les *Fantaisies célestes* s'entre-croisent avec les *Intermèdes païens*. Armand Silvestre, entre les poètes contemporains, a l'une des premières places ; je crois même qu'il mérite mieux, et je ne sais guère d'artiste qu'on lui puisse comparer. — F. M.

* * *

VEILLÉES D'ARMES, poésies, par Léon Berthaut. 1 vol. in-12. *Albert Savine,* éditeur.

Un volume de vers généreux et franchement patriotes, de vers quelquefois bien frappés et toujours bien inspirés, pleins d'un grand amour de la France. L'auteur, nous dit-on, est un soldat. Tant mieux ! Voilà qui repose des joyeuses obscénités que quelques militaires se sont plu à écrire ces derniers temps, et qui montre que dans notre armée on pense à autre chose qu'à des contes graveleux. — L. P.

* * *

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC MISTRAL — CALENDAL — TEXTE ET TRADUCTION. 1 vol. in-12. *Alphonse Lemerre,* éditeur.

C'est très curieux : en français, le poème épique est mort et enterré, et voilà qu'il renaît en provençal. Je ne sais trop si *Calendal* obtiendra le succès qu'a eu *Mireille*. J'avoue humblement que, pour moi, je n'ai pu prendre intérêt aux aventures de la princesse des Baux, aux exploits de Calendal, aux récits interminables des divertissements provençaux. Pourtant, il est certain qu'il y a là un travail immense, et évidemment une recherche littéraire curieuse, mais, voilà ! il faut être né au delà de la Loire ! — L. P.

* * *

ŒUVRES POÉTIQUES DE JULES BRETON — LES CHAMPS ET LA MER — JEANNE. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

Nos lecteurs se souviennent de ces beaux vers de Jules Breton que *Les Lettres et les Arts* ont publiés l'an dernier. Ils les retrouveront dans ce volume avec d'autres pièces toutes pleines de cette poésie intime et pénétrante qui fait du maître un des amis de la nature qui en ont le mieux rendu le sentiment et donné l'impression. Et c'est beau que le poète, ici, ne soit pas inférieur à ce qu'est le peintre. — F. M.

* * *

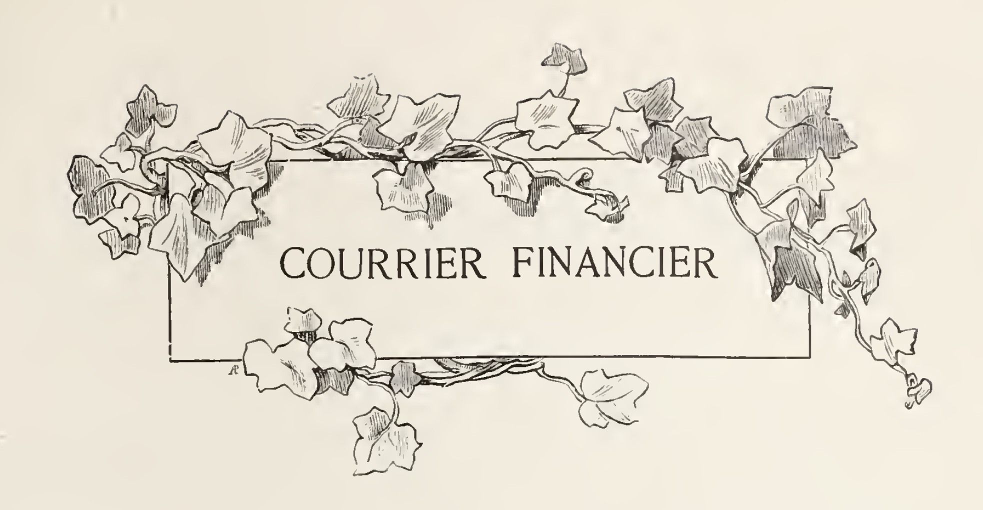
LE POÈME DE LA VIERGE, par J. Bernard de Montmélian. 1 vol. in-12. *Perrin et Cie*, éditeurs.

Très intéressant, le poème mystique, orné de dessins curieusement colligés d'après les artistes de tous les temps ; un livre comme on en voit peu à cette époque-ci, plein d'une religion très douce, exprimée en une langue parfois très moderne. J'avoue seulement qu'il m'est difficile de partager l'admiration que l'auteur semble éprouver pour certains vitraux et pour certains dessins modernes, dont il orne son livre.

* * *

RÊVES ET CHIMÈRES, poésies par Georges Bal. 1 vol. in-12. *Alphonse Lemerre,* éditeur.

Dans ce petit livre, quelques petites pièces, très intimes, d'un assez joli sentiment et d'une certaine délicatesse ; la forme un peu commune et la rime parfois médiocre.



Paris, le 22 septembre 1887.

Jusqu'ici le retour des hommes d'affaires ne s'était opéré que par petits groupes, mais le gros de l'armée vient d'arriver et la Bourse s'en ressent. La liquidation de quinzaine avait prouvé que la spéculation n'existait encore que de nom. Peu de position à reporter et partant, des reports dérisoires. Il semble qu'on remue un peu le marché, ce qui est d'autant plus facile que la politique étrangère est calme, que l'on s'habitue à l'existence d'une question bulgare sans s'en inquiéter et que, d'autre part, l'absence des Chambres nous met à l'abri d'une crise ministérielle. Si le cabinet actuel reste au pouvoir, la Bourse ne sera troublée par aucune préoccupation, au contraire; les allures de M. Rouvier lui plaisent. Qu'on fasse ou qu'on ne fasse pas d'emprunt, qu'on convertisse ou qu'on ne convertisse pas l'ancien 4 1/2 %, il y aura une campagne d'affaires qui, nous l'espérons au moins, ne sera pas démolie par la rentrée de nos honorables législateurs.

Le monde des affaires a besoin de gagner de l'argent, car il chôme depuis bientôt cinq ans. Mais pour qu'il y ait des affaires, il faut que la Bourse sorte de sa torpeur et elle n'en sortira que par une suite de liquidations favorables. La poche des spéculateurs est vide, si toutefois il reste des spéculateurs, car les grandes marées qui sont revenues périodiquement depuis cinq ans, ont presque fait fonction de déluges. Cependant, il n'y a pas à désespérer, car le pays est riche et une foule de petits clients de province, qui avaient complètement cessé de travailler depuis cinq ans, se remettent à la besogne.

Espérons donc qu'il n'y aura pas de faux départ et que nous rentrerons dans la période des vaches grasses.

Il y a beaucoup d'opérations sur le chantier qui attendent le beau temps pour être lancées. On travaille dans les établissements de crédit et on ne demanderait pas mieux que de pouvoir faire des émissions, si l'on était sûr que le public voulût sortir de la réserve qu'il a gardée depuis quelques années. Parmi les affaires qui ont surnagé au milieu du krach de 1882, il y en a bien un certain nombre qui mériteraient l'attention du public. Elles valaient prime avant de naître et maintenant le pessimisme exagéré les a refoulées dans certains cas à des cours dérisoires qui ne représentent certes pas la moitié de l'actif vénal.

Il y a là des études très fructueuses à faire, car le jour n'est pas éloigné où le public, qui n'est jusqu'ici que sous le charme des valeurs de tout premier ordre, songera à jeter un regard sur les parias de la cote, jadis prônés comme des mines d'or et relégués maintenant au coin des refusés. Tels sont l'action Cail, les fournitures militaires, les eaux minérales et bains de mer, qui donneront cette année 22 francs de dividende, et certaines compagnies d'assurance qui sont entrées dans la voie des dividendes réguliers.

Les actions de la Compagnie française des diamants valent environ 1,200 francs, depuis que les termes de la fusion avec la Compagnie Debeers ont été arrêtés. Un journal anglais a publié une étude assez intéressante sur cette dernière Compagnie qui présente un vif intérêt, parce que la mine de Roulina, dont les actions font l'objet d'échanges suivis aux cours de 380, est sur le qui-vive pour être absorbée à son tour par la grande Compagnie Debeers.

Il y a vingt ans, dit notre confrère, un brave Hollandais du nom de De Beer possédait une ferme distante de 700 milles de la ville du Cap et de plusieurs milles de l'État d'Orange. C'était un simple *boer* tondant la laine et n'ayant d'autre souci que d'élever ses moutons. Si on lui avait dit que ses pieds foulaient des diamants, il eût peut-être répondu aussi peu élégamment que le fit Georges II (1) lorsqu'on lui annonça la mort de son père. Il a été joliment ennuyé par les géologues en rupture de ban qui, de temps à autre, lui annonçaient la découverte de mines d'or, de charbon et de sources de pétrole dans sa ferme. Après bien des tâtonnements, et pas mal d'essais, on mettait enfin la main sur une sorte de grès jaune dont les *boers* se servaient en guise de ciment. En effet, c'est parmi ce ciment, et dans la cuisine d'un boer, à Bultfountain, qu'on trouva le premier diamant, très mince, qui poussa à de nouvelles recherches. En 1887, on découvrit, par hasard, un gros diamant que le gouverneur, sir Philip Wodehouse, acheta et envoya à l'exposition de Paris. Ce fut là la pierre de fondation de l'industrie des diamants du Cap.

Les mineurs se portèrent en masse dans cette localité qu'on appela Kimberley, du nom du secrétaire des colonies, lord Kimberley. Une administration fut établie qui divisa la propriété en *claims* d'une étendue de 30 pieds carrés. On fonda des participations de quatre à huit personnes

(1) D'après Macaulay, Sa Majesté aurait dit : « C'est un maudit mensonge ! » D'autres historiens lui attribuent meme un terme plus énergique.

pour chaque *claim* et on employa une douzaine de Cafres aux travaux pénibles. Huit Cafres furent chargés de retirer du sol la terre diamantifère et huit autres de la laver. L'outillage primitif fut peu à peu remplacé par les puissantes machines à vapeur que nous voyons aujourd'hui à l'œuvre.

On comprend tout l'inconvénient de ce système de petites exploitations. Aussi, des spéculateurs se substituèrent-ils peu à peu aux petits mineurs en fusionnant les *claims*. Des sociétés furent fondées; Kimberley devint une Bourse où régnait un jeu effréné, tel qu'on n'en a jamais vu ailleurs. Des millions furent échangés quotidiennement et les actions montèrent sans s'arrêter jusqu'au krach de 1882. Les mines, sauf quelques accidents, marchaient assez bien, mais les actions finirent, malgré tout, par tomber à des prix dérisoires.

A ce moment, toutes les mines furent exploitées à ciel ouvert. Il y en avait cinq : d'abord, le bloc Augustine subdivisé en 64 *claims*, Kimberley en 473 *claims*, Debeers en 653 *claims*, Dutoitspan en 1,535 *claims*, et, enfin, à l'extrême ouest, Bultfountain en 1,003 *claims*. Dans chaque bloc ou bassin, plusieurs compagnies exploitaient à l'aide d'un système rudimentaire; elles amenaient le *Blue ground* (terre bleue) à la surface du sol, l'étendaient, l'arrosaient et en retiraient les diamants. De temps en temps, les parois de ce grand bassin s'écroulaient de côté et d'autre, couvrant sous des milliers de tonnes le *Bleue ground*, qu'il fallait alors dégager avant de reprendre le travail, de telle sorte que souvent les compagnies ne pouvaient pas donner de dividende une année par suite d'un de ces éboulements.

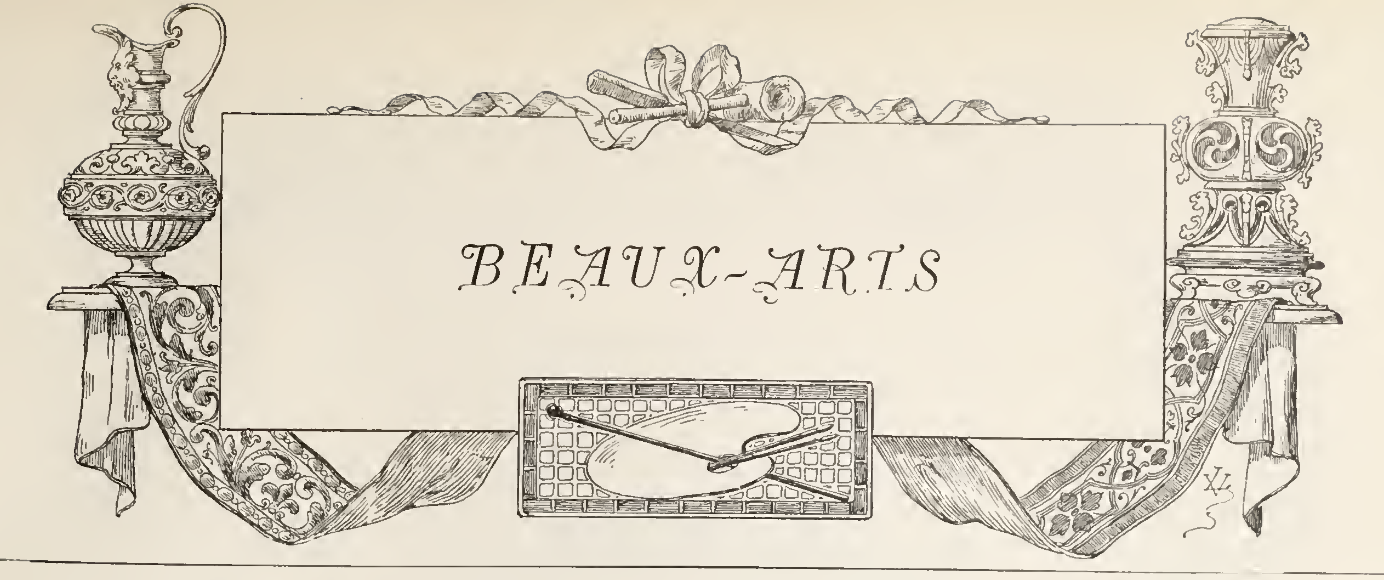
Pour obvier à cet inconvénient, il fallut inaugurer le système régulier de l'exploitation minière souterraine, malgré les résistances des anciens mineurs qui tenaient avec ardeur à l'exploitation à ciel ouvert. Il y a deux ans seulement que M. Jones, ingénieur de Debeers, a pu convaincre ses actionnaires qui l'autorisèrent enfin à creuser un puits avec le succès que l'on sait. De juin 1885 à mars 1887, la mine Debeers a amené à la surface 470,000 *loads* (charges). Elle produit maintenant 3,000 *loads* par jour, lesquels pourront être doublés quand le deuxième puits sera creusé. La teneur moyenne d'un *load* est de 1 1/4 de carat.

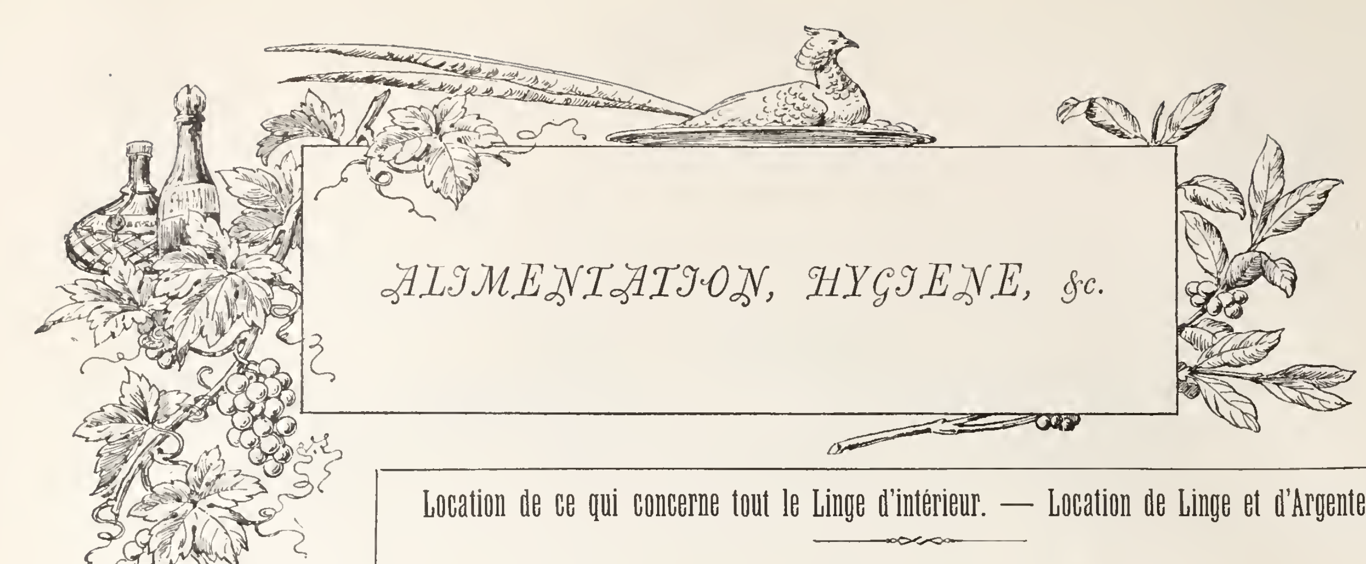
Comme les mines voisines imitèrent l'exemple de la mine Debeers, celle-ci, craignant un déluge de diamants, adopta ce qu'on peut appeler une politique de boa constrictor en procédant à des fusionnements, et c'est ainsi que son modeste capital de 200,000 livres a atteint 2 millions. Le dernier repas du boa a été la fusion avec la Compagnie Française qui portera son capital à 3 millions de livres.

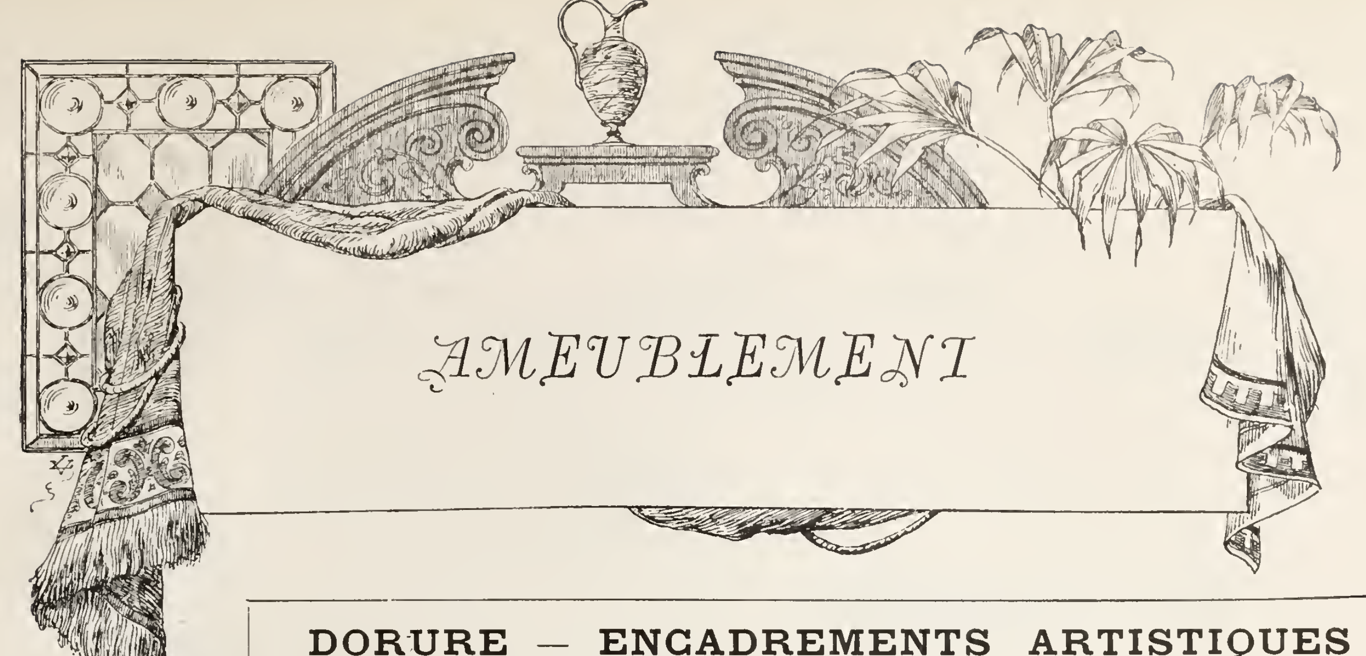
Il ne reste maintenant qu'à fusionner la Kimberley Central, fusion qui est l'objet de négociations et dont on annonce la réussite très prochaine, ainsi que les Compagnies de Dutoitspan. Quand la fusion de ces dernières sera accomplie, — et elle le sera forcément, — la Compagnie Debeers deviendra une des plus riches affaires du monde. Ses dividendes ont été 7 °/₀ en 1884, 7 1/2 en 1885, 12 °/₀ en 1886 et 20 °/₀ en 1887, et tout porte à croire que cette augmentation continuera dans la même proportion, car une compagnie unique monopoliserait tout le marché des diamants.



Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON.


BEAUX-ARTS


ALIMENTATION, HYGIENE, &c.



DORURE — ENCADREMENTS ARTISTIQUES

BREDONTIOT

PARIS — 14, RUE LÉONIE, 14 — PARIS

ARMES, ARMURES, OBJETS D'ART

BIJOUTERIE - JOAILLERIE

LEBLANC-GRANGER

RICHARD GUTPERLE

successeur

FOURNISSEUR DE L'OPÉRA & DES PRINCIPAUX THÉATRES ÉTRANGERS

12, Boulevard Magenta, 12

PARIS

FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS

COMMISSION — EXPORTATION

Broderies d'Art et de Fantaisie

Réparations de Tapisseries et Broderies anciennes

Chiffres et Armoiries. — Ameublement

Madame Cuchet

Paris. - 3, Rue d'Aboukir, 3. - Paris.

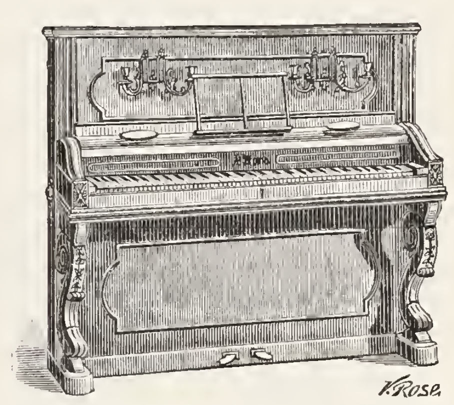
Garnitures de Vanneries artistiques

PIANOS A. BORD

PARIS

14 bis, Boulevard Poissonnière, 14 bis

Seule Maison en Europe faisant 12 pianos par jour.



Seule Maison en Europe faisant 12 pianos par jour.

MÉDAILLES D'OR AUX GRANDES EXPOSITIONS

MEMBRE DU JURY — HORS CONCOURS

Fournisseur du Ministère de l'Instruction publique pour les écoles

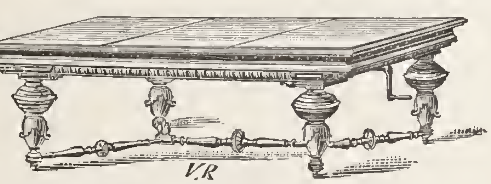
Pianos à cordes droites, depuis. . . 580 francs.
Pianos à cordes obliques — . . . 850 —
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées depuis 1,100 francs.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ COLORIÉ

BILLARDS DE PRÉCISION ET TABLES-BILLARDS

Véritables BANDES AMÉRICAINES, système Saint-Martin, breveté s. g. d. g.

TABLES DE SALLE A MANGER
DITES " MAGIQUES "
Se transformant INSTANTANÉMENT en billards
DEPUIS 1,000 FR. ACCESSOIRES COMPRIS
Dépôt unique
DE DRAP VERT ÉLECTRIQUE SAINT-MARTIN

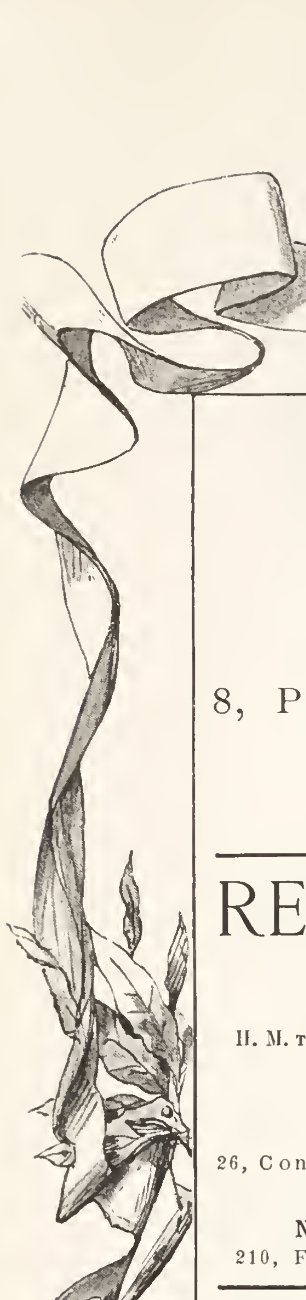


Les VÉRITABLES BANDES AMÉRICAINES
SONT GARANTIES 20 ANS
quelle que soit la température
ET S'ADAPTENT
A TOUS LES BILLARDS
Vieux ou Neufs

ENVOI FRANCO DE L'ALBUM ILLUSTRÉ

Wm SAINT-MARTIN & Cie, 80, rue de Bondy, PARIS

ART ET INDUSTRIE



Asnières — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

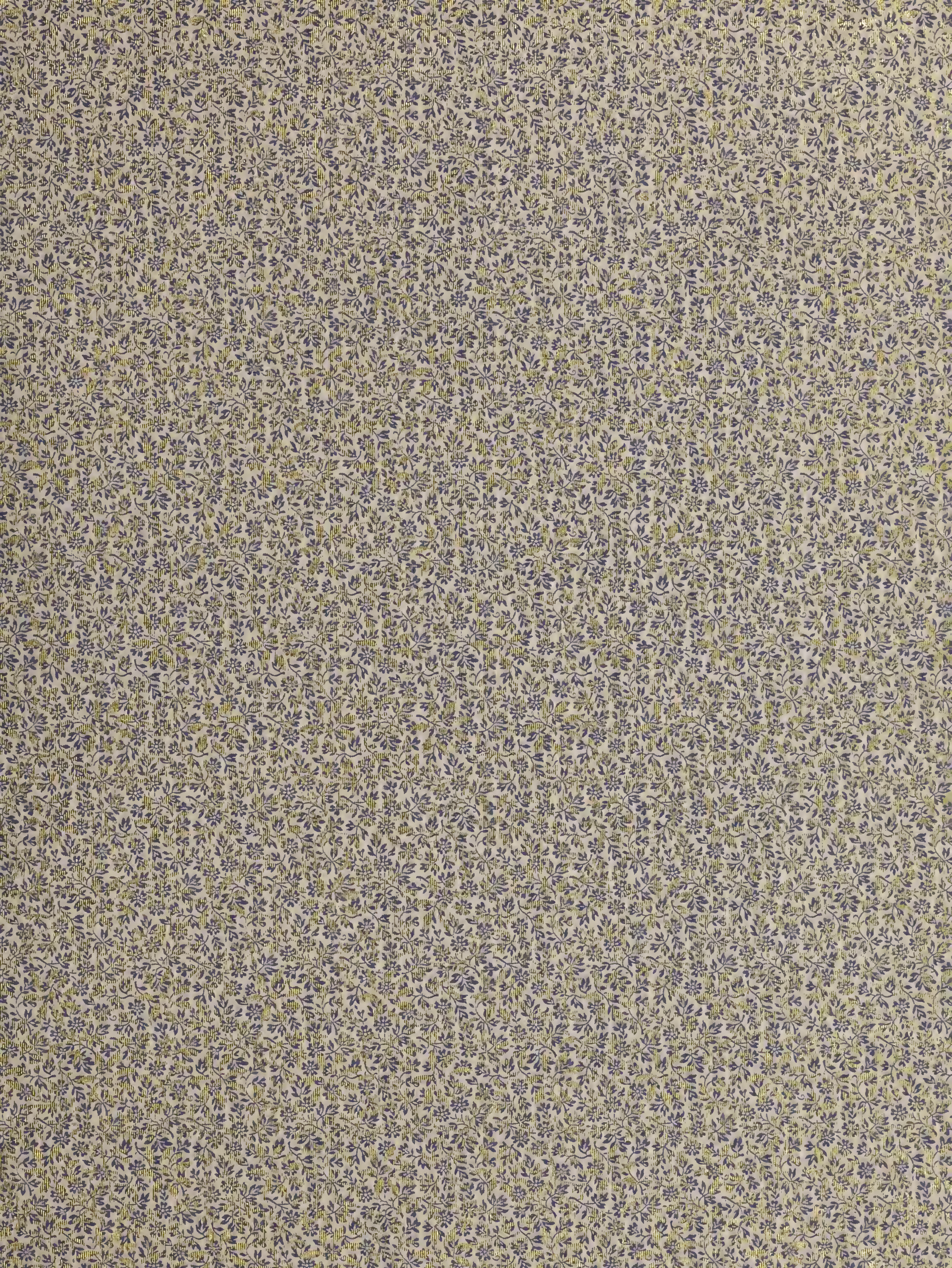
Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.

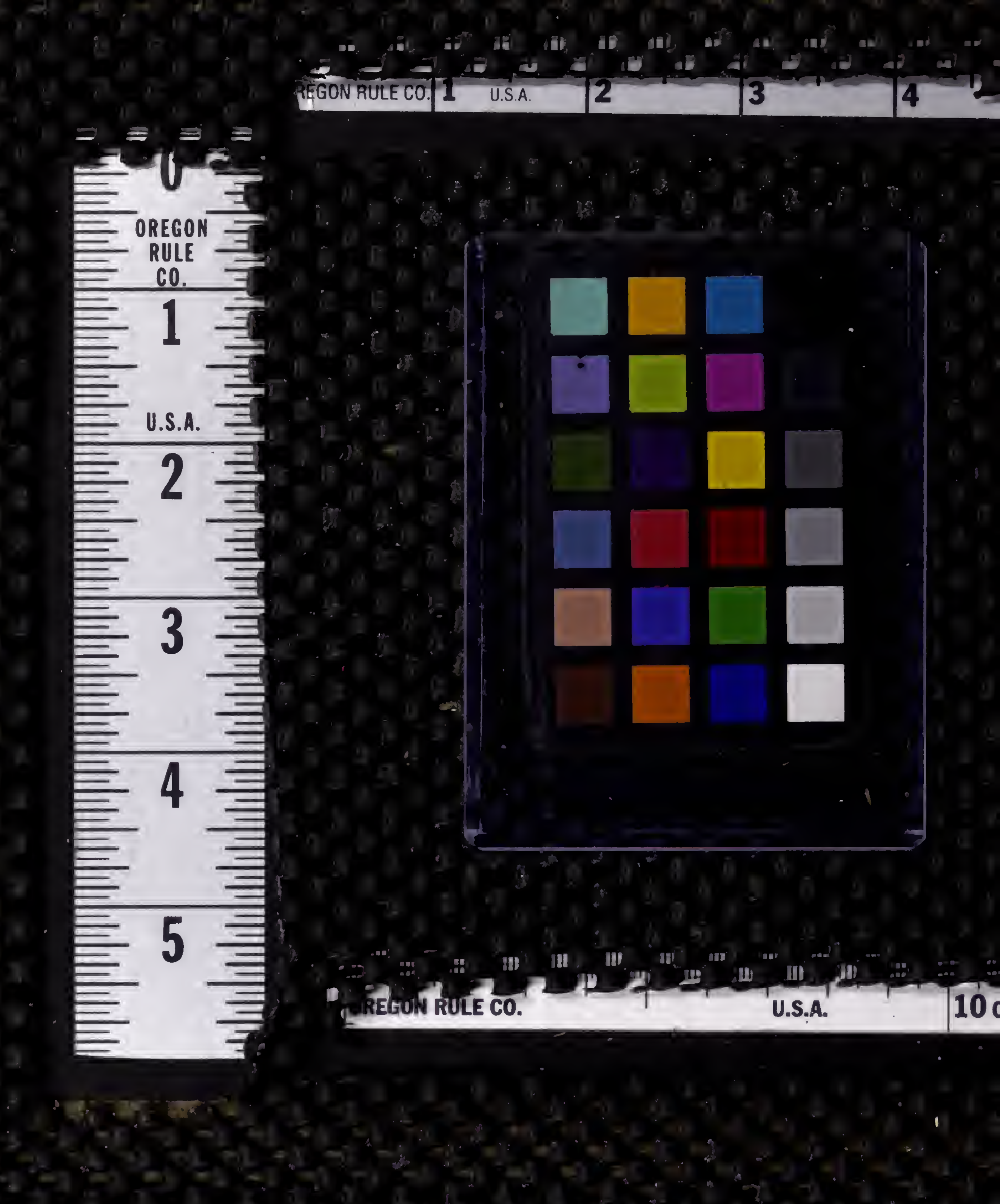









7
8
9
10
11


OREGON
RULE
CO.
U.S.A.